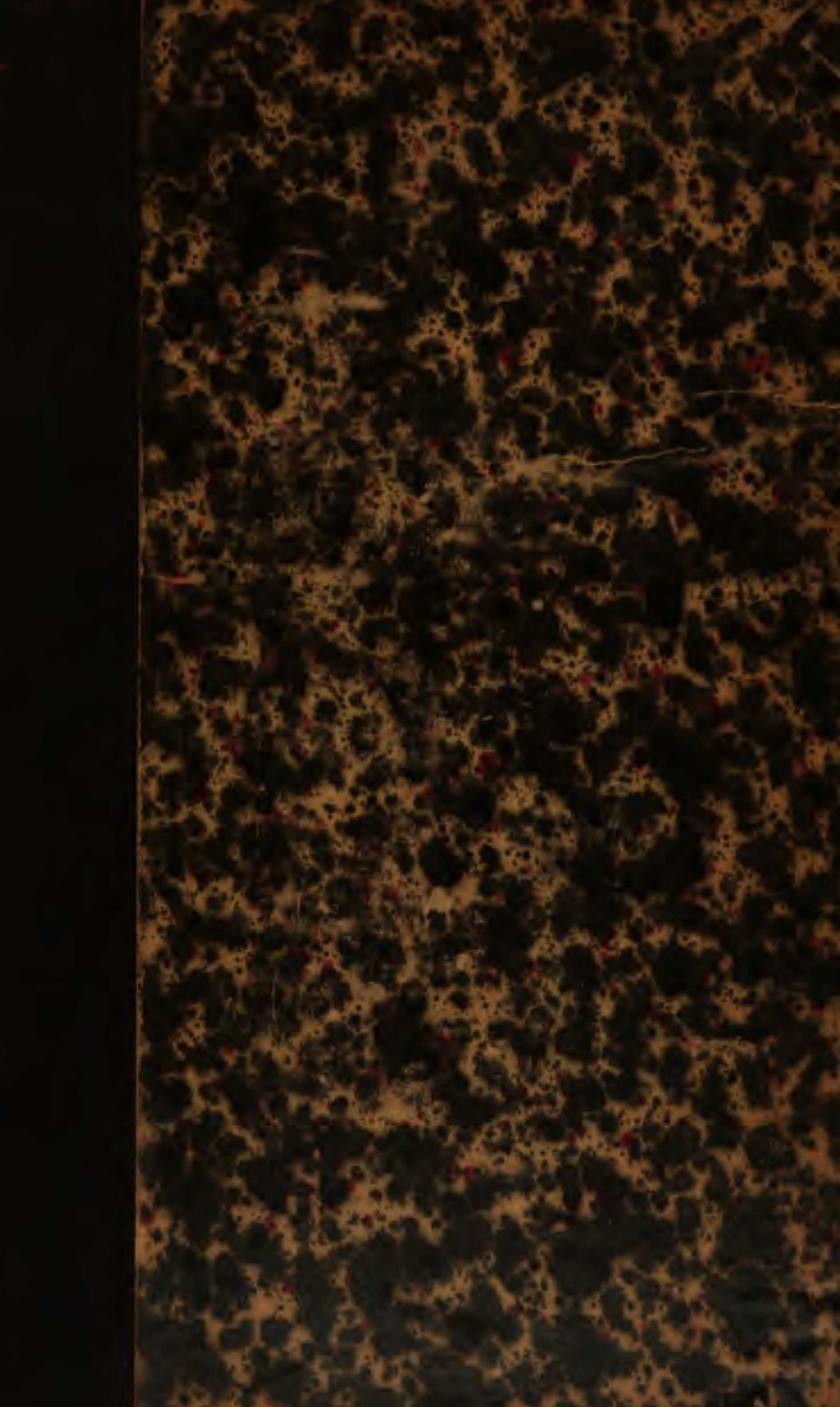
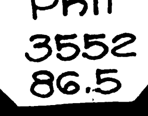
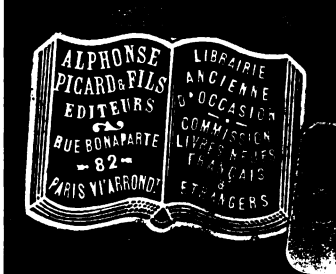



Phil
3552
86.5


ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
-82-
PARIS VI'ARROND'
LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANÇAIS
&
ETRANGERS



LEIBNIZ

ET

LES DEUX SOPHIES

EXTRAIT DU COMPTE-RENDU

De l'Académie des Sciences morales et politiques,

RÉDIGÉ PAR M. CH. VERGÉ

Sous la direction de M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie.

LEIBNIZ

ET

LES DEUX SOPHIES

PAR

A. FOUCHER DE CAREIL

PARIS

GERMER-BAILLIÈRE, LIBRAIRE

17, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, 17

—

1876

LEIBNIZ

ET

LES DEUX SOPHIES.

PREMIÈRE PARTIE.

La maison palatine nous offre, au XVIIe siècle, l'exemple peut-être unique d'une famille illustre, puissante, nombreuse, composée de princes et de princesses, protestants ou catholiques, dévots ou libres-penseurs, tous remarquables par les dons de l'esprit, famille partagée entre toutes les tendances si diverses de l'époque, en partie conquise, en partie rebelle à l'Église catholique, et alors réunie sous le sceptre d'une femme belle et ambitieuse, comme Marie Stuart. La reine de Bohême était l'épouse de ce prince infortuné qu'on appela *Der Winterkônig,* le roi d'un seul hiver, par allusion à la brièveté tragique de son règne. Cette fille des Stuarts, tombée du trône avec la dignité du malheur, n'aspirait qu'à refaire la fortune brisée de ses enfants. Sa famille se composait de sept fils et de cinq filles. De grandes qualités ou de tragiques aventures recommandent plusieurs ue ces princes à l'attention de l'historien. pes fils, deux surtout, Charles-Loûis, l'aîné, et Ruprecht, le

cadet, se sont fait un nom dans l'histoire d'Allemagne et d'Angleterre, et ont brillé dans les lettres et dans les sciences, Charles-Louis par son libre esprit et ses avances à Spinosa, Ruprecht par ses inventions en physique et en chimie. Maurice, leur frère, prit une part active avec Ruprecht à la guerre civile d'Angleterre, s'enfuit en Amérique et fit naufrage aux îles Caraïbes. Les deux autres, Philippe et Edouard, s'illustrèrent, le premier par ses duels et par sa mort dans un combat, le second par une alliance que célébra Bossuet : il épousa Anne de Gonzague, princesse palatine de la maison de Nevers et de Mantoue, femme incomparable, comme le dit son illustre panégyriste, mais plus encore par ses intrigues que par ses vertus.

Les cinq filles de la reine de Bohême étaient Elisabeth, qui fut abbesse de Herfort; Louise-Hollandine, qui fut abbesse de Maubuisson; Henriette-Marie, mariée à Sigismond Ragozzi, prince de Transsylvanie; Charlotte, morte en bas âge ; et enfin Sophie, la future électrice de Hanovre, qui naquit en exil, et mourut à deux doigts du trône d'Angleterre sur lequel devait monter son fils.

Ces filles de la reine de Bohême offrent dans ce siècle, si fertile en femmes célèbres ou distinguées, une variété de beautés et de talents qui leur assurent le premier rang. La princesse Elisabeth fut la femme la plus instruite de son temps; Louise-Hollandine joignait aux grâces de sa personne des goûts artistiques, la duchesse Sophie fut une femme supérieure.

Les trois sœurs formaient le plus charmant contraste par leur humeur, comme par le genre de leur beauté. Aux côtés de la sage Elisabeth, on voyait sa sœur Louise, déjà romanesque, amie des élégances, et cette

jeune brune piquante, qui sera la duchesse Sophie. Sophie a fait son portrait, et nous ne résistons pas au plaisir d'en reproduire les principaux traits :

« Pour moy, j'avois les cheveux d'un brun clair et naturellement bouclés, l'air gay et dégagé , la taille bien faite, mais pas fort grande, le port d'une princesse. Je ne prends pas plaisir à me souvenir de tout le reste... J'avois le tempérament si gay en ce temps-là, que je me divertissois de toute chose. Les malheurs de ma maison n'étoient pas capables de l'altérer, quoique nous eussions des temps à faire des repas plus riches que ceux de Cléopâtre et que l'on ne mangeait à la cour que de perles et de diamants. Mais cette pauvreté ne me fit aucune peine, les marchands fournirent toujours tout ce que j'avois de besoin, et je laissois à la Providence le soin de les payer. Ma joie ne se trouvoit jamais altérée que par de grandes saillies de dévotion. »

Le contraste des qualités morales et des dons intellectuels n'était pas moins saisissant entre les deux sœurs. Élisabeth se présente à nous avec des mérites sérieux, relevés par des traits d'une rare distinction. Miss Benger, auteur de mémoires sur la reine de Bohême, nous apprend qu'elle avait une égale aptitude pour les langues et les sciences, et que son bonheur suprême était de méditer. Aussi elle fut l'élève préférée de Descartes, qui lui dédia ses *Principes* de philosophie. Mais quels que fussent les grâces de sa personne et l'héroïsme de son caractère, l'éclat de la race des Stuarts y était voilé sous le nuage. C'est là ce qui déplaisait à la reine de Bohême, femme impérieuse et passionnée, qui lui préférait Louise-Hollandine, plus belle et plus romanesque.

Sophie était la femme accomplie de la famille. Si elle n'avait pas l'instruction solide d'Élisabeth et son ardeur pour les sciences, elle la surpassait par son esprit naturel et ses vues politiques. Chevreau, un Français qui avait fréquenté les cours d'Allemagne et qui avait résidé longtemps à Celle, chez les ducs de Brunsvic, dit dans ses mémoires : « La France ne possède pas de plus bel esprit que celui de la duchesse de Hanovre, et personne de plus savant que sa sœur Élisabeth de Bohême. » Leibniz ne tarit pas sur les qualités éminentes de cette femme incomparable, il la célèbre dans des vers médiocres :

Princesse dont l'esprit et la grandeur de l'âme,
Est un épanchement d'une céleste flamme,
De qui le sang royal et souverain estat
N'est pas le plus solide ou le plus grand éclat.

Mariée au prince Ernest-Auguste, un cadet de la branche cadette de la célèbre maison Guelfe, qui devait un jour régner sur Brunsvic et Lunebourg, à la mort de son frère Jean-Frédéric, elle contribua beaucoup à l'agrandisssement de sa maison par une politique habile et de solides alliances. Elle n'y montrait pas seulement son bel esprit, mais des qualités sérieuses et une grande élévation. La duchesse était une femme de tête et de cœur, d'une fermeté d'esprit remarquable et d'une sensibilité vraie. Exclue des affaires par la supériorité un peu jalouse de son mari, le duc Ernest-Auguste, dont les amours avec la comtesse Platen étaient publics, elle exerçait son aimable ascendant dans le cercle intime dont elle était l'âme.

Elle avait pour Leibniz un goût très-vif et très-sérieux, qui s'épanche parfois dans sa correspondance en traits d'une amitié charmante. Elle avait, disent les mémoires (1), l'humeur caustique et l'esprit libre, deux motifs d'aimer Leibniz.

La duchesse Sophie eut de son mariage avec le duc Ernest-Auguste, cinq fils et une fille. Georges-Louis-Henri, prince héréditaire, électeur de Hanovre, puis roi d'Angleterre, fut marié à Sophie-Dorothée, fille du duc de Celle, dont la tragique histoire avec le comte de Konigsmarck, a été racontée par M. Blase de Bury. On montre encore à Hanovre le lieu où fut tué le frère de la comtesse Aurore, mère du maréchal de Saxe. Sophie-Dorothée, plus malheureuse que coupable, fut ramenée à Celle, où son père la condamna à passer ses jours dans un château éloigné du reste du monde. Elle porte dans l'histoire le nom de princesse d'Ahlden, du lieu de sa réclusion. Elle y mourut vingt ans plus tard, sans avoir voulu consentir aux tentatives de réconciliation qu'avait faites son bizarre et brutal époux.

(1) « Au reste caustique avec beaucoup de sens et ayant toujours à sa suite des originaux, dont elle se divertissait : par exemple Hortensio Mauro. » (Vie de M. d'Ilten par son fils.) Dans une lettre de Th. Grote à ce même d'Ilten, on lit : « selon vous, Monsieur, notre électrice devient ambulante, et je commence à craindre que nos beaux esprits que vous spécifiez, ne lui fassent voir à la fin plus de pays qu'elle ne pense. L'exemple de la reine Christine me fait peur, et je sais aussi un peu ce que c'est que la contagion du bel esprit. Celui de M. Hortense (l'abbé Hortensio Mauro) décherroit bientôt de son prix sans sa satire, de sorte que je suis bien surpris, s'il ne tâche à faire sa cour aux dépens d'autrui. » (*Sophie, Electrice de Hanovre*, par J.-G.-H. Fedcr, Hanovre, 1810.

La correspondance de Leibniz avec la duchesse Sophie, remplit trois volumes (1). Elle comprend trente années, de 1684 à 1714 : elle traite de tous les sujets, depuis les affaires politiques et religieuses, jusqu'aux sujets de philosophie, d'art et de littérature, depuis le dernier morceau de musique ou le prédicateur le plus célèbre jusqu'aux divertissements de la cour. La duchesse était curieuse de toutes les raretés, et son amitié pour Leibniz lui rendait sa société indispensable. Elle y revient à chaque page de sa correspondance. Leibniz avait ses grandes et ses petites entrées chez la duchesse, il y venait à chaque heure et surtout le matin, il était son secrétaire et son confident, elle voulait toutefois l'attirer plus près d'elle, elle lui offre l'orangerie dans le parc de Herren-Hausen, elle s'intéresse à son portrait (2). « Vos lettres, monsieur, me sont si agréables, que je ne vous écris que pour m'en attirer d'autres. » Elle se dit sa bonne amie. L'amitié, le mot n'est pas trop fort pour exprimer le charme de telles relations fondées sur une estime réciproque.

(1) Édit Klopp. — Nous avons publié, dès 1860, cent dix-sept lettres qui font partie de cette correspondance. (*Œuvres de Leibniz*, Firmin Didot, tomes I et II). Nous donnerons ici plusieurs lettres inédites de Sophie-Charlotte, et, dans un appendice, le catalogue de sa correspondance avec Leibniz qui n'a pas été encore publiée.

(2) « Le portrait ne vaut rien : il vous a fait un gros nez d'ivrogne ; tout paroît trop massif. » En 1703, la duchesse fit copier son portrait par Sonneman pour le faire exécuter en taille douce. Leibniz lui envoya certaines recommandations à ce sujet : 1° de supprimer les vers qu'on avait mis au-dessous ; 2° au lieu de *Gotefrid Guilielmus Leibnitz* que portait l'inscription de mettre GOTEFRIDUS GUILELMUS LEIBNIZIUS. Il insiste pour qu'on retranche de son nom le *tz*.

Cette amitié en avait fait le conseil de la duchesse dans toutes les circonstances graves pour sa maison. Elle n'avait point de secrets pour Leibniz : elle lui faisait part de ses chagrins comme de ses joies, et des événements tristes ou gais de sa vie. Il est une affaire qui, par son importance historique comme par l'intérêt capital dont elle était pour l'électrice de Hanovre, remplit une partie de ces volumes : c'est l'affaire de la succession au trône d'Angleterre. Comment la duchesse Sophie fut-elle appelée à cette succession, par quel acte du Parlement, à quelles conditions ? Comment, malgré le choix de Guillaume, malgré l'acte du Parlement qui reconnaissait ses droits, cette importante négociation fut-elle traversée par les torys et par la reine Anne elle-même ? Comment enfin, au moment même où tout paraissait conspirer en sa faveur, cet heureux événement fut-il cause de sa mort, et ce bel héritage fut-il dévolu peu après, à son fils, l'électeur Georges-Louis ? Telles sont les questions auxquelles on trouve la réponse la plus précise, et la seule complète jusqu'ici, dans la correspondance de la duchesse et de Leibniz. C'est que Leibniz n'était pas seulement un savant; diplomate de naissance, comme le dit avec finesse un Italien, il prit une très-grande part, quoique cachée, à ces délicates négociations. Deux Anglais l'y aidèrent beaucoup par leur crédit : l'un, Burnet, évêque de Salisbury (1), écrivait à la duchesse : « Je suis

(1) Sur l'ordre du roi, Burnet fit, en 1689, une motion à la Chambre haute pour que la princesse Sophie et ses descendants fussent expressément déclarés héritiers présomptifs de la couronne après les personnes désignées dans le premier projet de cet acte. Voir aussi *les Lettres de Burnet de Kemney, son parent, à la princesse*, t. VIII, édit. Klopp.

persuadé que vos manières excellentes pour toutes choses et particulièrement pour la conversation accompagnées d'un esprit pénétrant et raffiné, d'un bon naturel, de grandeur d'âme et de grands principes d'honneur, reviendront extrêmement à cette nation, de sorte que j'espère que le ciel et vous-même, madame, lui accorderés bientôt tout ce qu'outre les liaisons naturelles du sang, un droit déclaré luy donne à vostre égard. » L'autre personnage considérable, sur lequel Lebniz et la duchesse faisaient le plus de fond fut Stepney, l'ancien agent de Guillaume à Berlin et à Hanovre. C'est à ce diplomate qu'est adressée *la lettre jacobite* de la princesse qui, en digne fille des Stuarts, se défendit d'abord de vouloir ravir en quelque sorte la succession d'Angleterre à son cousin, le prince de Galles, fils de Jacques II (1). Stepney, depuis la mort du duc de Glocester, savait que les intentions de son maître étaient favorables à la maison de Hanovre : il avait connu le voyage que firent les électrices en Hollande pour le voir et être vues de lui; il travailla jusqu'à la

(1) Cette lettre, que tout le reste de cette volumineuse correspondance va démentir, était-elle donc supposée par lord Harwicke, qui l'avait cataloguée dans sa collection sous la date de 1701 ? Tout se réunit au contraire pour prouver son authenticité, mais la date est fausse. 1701 est précisément l'année où la duchesse accepta, sur la présentation de lord Macclesfields, l'acte de succession sanctionnée par Guillaume III qui appelait au trône d'Angleterre, à la mort de la princesse Anne, l'Électrice Sophie ou sa descendance. Elle doit donc avoir été rédigée antérieurement et très-probablement peu après la mort du jeune duc de Glocester, c'est-à-dire en 1700. La correspondance de Leibniz et de Stepney jette sur ce pojnt un jour nouveau.

fin pour assurer la succession au trône d'Angleterre à la duchesse. Mais cette affaire fut traversée pendant treize ans par des difficultés sans cesse renaissantes, signalée par bien des crises et finalement terminée au mieux des intérêts de la maison de Hanovre, mais lorsque la duchesse n'était plus là pour s'en réjouir et en recueillir les fruits. On suit les phases si diverses et si agitées de ces difficiles négociations dans la correspondance. On y voit Leibniz, écrivain politique, rédigeant des constitutions avec Burnet de Kemney, s'expliquant à fond sur le parti wigh et la question si délicate de la pluralité des voix. On y voit, en 1706, la duchesse déjà très-découragée de ces lenteurs et de la ténacité de la reine Anne, qui, avec une apparence de santé chétive, ne paraissait pas du tout disposée à lui céder la place. Leibniz, dans ses compliments pour la nouvelle annnée, l'avait appelée « Sa Sérénité Royale, » elle lui répond qu'à ce nouveau titre elle préfèrerait un nouveau revenu : « mais, ajoute-t-elle, il ne nous vient rien pour nous d'Angleterre que des compliments et des titres : celuy du prince électoral est accompagné de trop de prévoyance pour l'empêcher de venir en Angleterre. » Elle n'espérait plus guère en 1713, car la vieillesse approchait, elle écrit : « le pauvre docteur Burnet m'avoit tant prédit que la Reyne ne pouvoit pas vivre, elle se porte bien pendant qu'il est en l'autre monde; » et quelques lignes plus loin : « si je n'avois que trente ans, j'y serois fort intéressée, à présent je ne pense qu'à avoir l'esprit tranquille pour conserver le corps le plus longtemps que cela se pourra. » La duchesse s'y intéressait fort au contraire, et le soin qu'elle veut prendre de sa santé en est une nouvelle

preuve. Elle avait trop peur de mourir avant la reine Anne. De son côté, Leibniz qui ne voulait pas perdre le fruit de ses efforts, lui disait : « prenez garde, vous êtes apoplectique, vous mangez trop. » Il se mêle ainsi à ces graves préoccupations politiques, je ne sais quel élément de haute comédie que le philosophe lui-même n'a point vu, la fin fut tragique : mais n'anticipons point.

Leibniz n'était pas seulement de toutes les affaires les plus importantes : il était aussi de toutes les fêtes : et ce qui surprendra peut-être de la part d'un philosophe, il était la gazette de la cour, il n'y avait point d'opéra, point de ballet, point de divertissement, sans qu'il fût appelé à donner son avis, quelquefois même à faire sa partie. On connaît ce fameux banquet de Trimalcion qui fut donné à Hanovre pendant le carnaval de 1702; la relation de Leibniz a été publiée. Les cours d'Allemagne se piquaient d'imiter celle de France et, a la grossièreté près, elles y arrivaient presque. On pouvait trouver risqué toutefois cet emprunt à la satire de Pétrone qui était alors fort à la mode. Il ne se contentait pas d'assister aux fêtes de la cour où la duchesse tenait le sceptre de l'élégance, il lui envoyait des relations de celles auxquelles la duchesse ne pouvait assister. Les opéras donnés à Brunsvic et à Berlin à propos de mariages princiers, font l'objet de piquants récits. La duchesse aimait les médailles, Leibniz, en connaisseur émérite, avait soin du médaillier. Avait-elle besoin d'un livre, d'un fait, d'une date : elle feuilletait son Leibniz, comme on dit que Frédéric-Guillaume IV feuilletait son vivant dictionnaire, Alexandre de Humboldt. Mais il faut savoir nous restreindre,

nous nous bornerons à la philosophie. Nous voudrions montrer les effets très-différents de la philosophie de Leibniz, sur deux femmes étroitement unies par les liens du sang, la duchesse Sophie et sa fille Sophie-Charlotte. Ce serait une erreur de croire que cette philosophie hardie et subtile ait été toujours accueillie avec faveur par les femmes. Elle avait trop de nuances, trop de facettes, trop d'arrangements et de combinaisons éclectiques pour être comprise tout d'abord et séduire des esprits prime-sautiers. En voyant les résistances que lui opposait la duchesse, l'impossibilité où elle était de bien saisir sa pensée avec laquelle elle était pourtant familière, et malgré son désir de lui être agréable, on se rend mieux compte des difficultés qu'elle soulève. Jamais on ne vit avec plus de charme et de finesse deux esprits métaphysiquement plus divers et séparés que ceux de la mère et de la fille. L'une admire les monades et l'autre déclare qu'elle n'y comprend rien; l'une est enthousiaste des unités de Leibniz, l'autre les trouve inintelligibles.

La duchesse n'était pas un esprit métaphysique, elle paraît avoir eu peu de goût pour les abstractions, il semble qu'il lui fallût des réalités plus solides. Elle répondait à Leibniz qu'elle ne pouvait rien comprendre à sa notion de substance simple. « On peut donner, lui dit-elle, tel nom qu'on veut aux choses, mais dans un langage qui n'est point de philosophie, il me semble qu'un n'est pas pluriel et qu'on ne sçauroit dire des unités où il y en a plusieurs; » elle ajoutait : « Non, jamais je ne comprendrai que quatre thalers ne fassent pas plus qu'un (1). » Dans une autre lettre, elle y re-

(1) *Œuvres de Leibniz*, t. VII, p. 151.

vient ainsi : « J'ay assez de loisir pour méditer sur l'âme, mais pas assez de capacité pour bien comprendre votre démonstration en matière d'argent. L'unité ne vaut pas tant que des mille, quoique en nous vous vouliez que ce soit tout ; » et enfin elle n'est pas convertie au bout d'un an, car elle lui dit : « j'aurois bien voulu estre de la conversation que vous avez eue avec M. de Flemnig. J'aurois appris ce que c'est qu'une unité, ce que je ne scay pas encore. » Elle mourut à quatre-vingt-quatre ans sans l'avoir compris. La reine Sophie-Charlotte fut au contraire gagnée dès le premier jour ! « Ma chère Pœllnitz, écrit-elle à sa confidente, voici une lettre de Leibniz que je vous envoie ; j'aime cet homme, mais j'ai envie de me fâcher de ce qu'il traite tout si superficiellement avec moi. Il se défie de mon génie, car rarement il me répond avec précision, sur les sujets que j'agite ; » et dans un autre billet à la même : « Dernièrement, Leibniz m'a fait une dissertation sur les infiniment petits ; qui mieux que moi, ma chère, est au fait de ces êtres ? » A son lit de mort, elle se montra philosophe : « Ne me plaignez pas, dit-elle à ses femmes qui éclataient en sanglots, en voyant cette jeune reine de trente-quatre ans quitter la terre dans tout l'éclat du trône et de sa beauté, ne me plaignez pas, je vais contenter enfin mon désir sur le premier auteur des choses, que Leibniz n'a pu m'expliquer. Je vais me satisfaire, sur l'espace, l'infini, l'Être et le néant. Le roi, mon époux, se consolera en me faisant de belles funérailles. » Frédéric le Grand, ému de tant de grandeur et d'héroïsme, disait d'elle qu'elle avait l'âme forte. La duchesse sa mère était surtout un esprit fort. Elle est morte, dit le baron

de Grote, de la manière qu'elle avait toujours souhaitée, sans médecin ni prêtre. Il est très-curieux d'étudier les effets si divers de la philosophie de Leibniz sur deux âmes, sur deux esprits d'une trempe aussi remarquable, bien que très-différents.

Il ne semble pas que Leibniz ait cru devoir initier tout d'abord la duchesse à sa philosophie la plus profonde, c'est elle qui le provoque par sa curiosité. Ainsi elle aimait les raretés en tout genre. Une lettre faussement attribuée à Hippocrate paraît l'avoir intéressée, car Leibniz lui écrit à deux reprises différentes sur ce sujet. Est-ce dans le même ordre d'idées ou par un reste de ses préoccupations religieuses et de son mysticisme, lorsqu'elle était jeune fille, que la duchesse lui écrit un billet pour lui parler d'une demoiselle d'Assebourg « à laquelle Nostre Seigneur apparoist dans toute sa gloire et luy dicte des escrits admirables, pompeux et magnifiques, et qui prophétise? » Cette jeune fille qu'on disait douée du don de seconde vue, faisait déjà toutes les merveilles que la secte des spirites a renouvelées de nos jours. « Ainsi, dit la duchesse, quand on luy envoye une lettre cachettée avec des questions, elle y répond positivement sans l'ouvrir (1). » On s'explique aisément qu'une jeune visionnaire d'une beauté remarquable fît sensation à la cour, et que la duchesse proposât à Leibniz de l'aller voir *incognito* à Lunebourg, chez le surintendant où elle faisait sa demeure. C'était là ce que l'abbé de Lockum, Molanus ne pouvait souffrir, et il conseillait qu'on menâq les jeunes prophétesses aux eaux de Pyrmont

(1) T. VII, p. 121.

« pour leur nettoyer les entrailles où on trouvera sans doute quelque obstruction terrible. » Leibniz, au contraire, répond à la duchesse avec un tact parfait : « Pour moy, je suis bien persuadé qu'il n'y a rien que de naturel en tout cela, et qu'il faut qu'il y ait de l'embellissement dans l'affaire du billet anglais cacheté du docteur Shot, auquel on prétend qu'elle a répondu pertinemment sans l'ouvrir, parce que N.-S. lui dicta la réponse à ce qu'on dit. Cependant j'admire la nature de l'esprit humain, dont nous ne connoissons pas bien tous les ressorts. Quand on rencontre de telles personnes, bien loin de les gourmander et de les vouloir faire changer, il faut plutôt les conserver dans cette belle assiette d'esprit, comme on garde une rareté ou pièce de cabinet ; » et il se met à esquisser à la duchesse une de ces belles théories où il excellait, sur la nature des perceptions véritables et leur distinction d'avec les songes et les autres imaginations. Que l'on rapproche cette lettre du billet de Molanus et la sagesse sereine du premier de la colère du second, on sentira la différence entre deux natures d'esprits que personnifieront plus tard Gœthe et Jacobi.

La duchesse Sophie aimait les originaux ; à ce titre, Van Helmont le Jeune devait l'amuser. C'était un philosophe étrange, un peu enthousiaste, mais intéressant par son étrangeté même. Voici le portrait que Leibniz en a tracé et qui fut envoyé par Sophie à la duchesse d'Orléans :

« M. François Mercure, baron de Helmont, fils du célèbre médecin de ce nom, était une vieille connaissance de madame l'électrice de Hanovre. Il avoit été catholique romain. Il se fit ensuite trembleur et se disoit

un chercheur dans le temps qu'il étoit à Hanovre. Madame l'électrice avoit coustume de dire, en parlant de luy, qu'il ne s'entendoit pas luy-mesme. Il estoit vestu d'un habit de drap brun à la manière des trembleurs. Il portoit aussi un manteau de la mesme couleur et un chapeau sans audaces qu'on l'auroit plutôt pris pour un artisan que pour un baron. Il estoit âgé de soixante-dix-neuf ans et en même temps fort vif et alerte. Il avoit plusieurs métiers et en travailloit lui-même, par exemple de ceux de tourneur, de tisserand, de peintre et semblables. Il entendoit aussi parfaitement la chymie et la médecine. Il étoit fort versé dans l'hébreu et il estoit même ami de M. Knorr, chancelier de Sulzbach, auteur de la *Kabbala denudata*. Il lui a fourni plusieurs écrits juifs sur cette matière. On a traduit de l'anglois en allemand *les Paradoxes* de MM. Helmont *de Macro et Microcosmo*, et ils ont été imprimés à Hambourg. La principale opinion qu'il a soutenue, c'est la *mélempsychose*, à sçavoir que les âmes des corps morts passent immédiatement dans les corps des nouveau-nés, et qu'ainsi les mêmes âmes jouent tousjours leur personnage sur ce théâtre du monde. »

Leibniz réfute cette doctrine qui était contraire à sa loi de continuité et lui substitue la sienne, la métamorphose et la préformation organique, qui supposent l'incorruptibilité des âmes et la conservation des forces.

La notice sur Van Helmont fut envoyée à la duchesse d'Orléans par sa tante Sophie. La duchesse en fit de grands éloges. Leibniz s'explique alors plus explicitement sur l'unité et l'infini. Il y était plongé à cette époque.

Il écrivait à la duchesse : « Mes méditations fondamentales roulent sur deux choses, sçavoir sur l'unité et sur l'infini. Les âmes sont des unités et les corps sont des multitudes, mais infinies. »

La lettre est fort belle : c'est toute sa philosophie réduite à ses premiers principes, l'un et l'infini. Tout Leibniz est dans cette double formule, et il est fort heureux qu'il ait l'une et l'autre. L'unité est trop sèche et trop abstraite. L'infini est trop confus et trop obscur. Mais il avait su les réunir, les compléter et même les expliquer l'un par l'autre : l'unité dans l'esprit pour concevoir toutes choses et lui imprimer sa marque, l'infini dans la nature pour y développer cette admirable variété que la science ramène à quelques principes et enchaîne à ses lois. Mais les lettres sur l'un et l'infini si belles fussent-elles, n'étaient pas, on le sait, l'affaire de madame l'électrice.

Leibniz, dans une seconde lettre, entre d'abord dans de nouvelles explications plus complètes, il s'élève à une notion de la vie moins mathématique, moins idéale, moins abstraite enfin.

Qu'est-ce que la vie? L'unité du principe vital, si vigoureusement et si constamment défendue par Leibniz, ne suffit pas pour en rendre compte et pour en épuiser la notion. Sans doute la vie est unité et, sans unités, il n'y a point de composés, et par conséquent point de corps, mais, est-ce là tout?

Écoutons Leibniz :

« V. A. E. me demande ce que c'est qu'une substance simple, je réponds que sa nature est d'avoir de la perception et par conséquent de représenter les choses composées. » Il tire de cette fonction primaire de l'âme

toute la série des choses, tout l'enchaînement de l'univers avec ses enveloppements et ses développements successifs, qui ne sont autre chose que la mort et la vie: « Ainsi, dit-il, nos organes estant affectés par les corps voisins et ceux-là par d'autres voisins à eux, nous sommes affectés médiatement par tous les autres et nostre âme aussi, puisqu'elle se représente les corps selon ses organes. On en peut inférer aussi que l'âme n'est jamais entièrement privée d'un corps organique. Car l'ordre veut que toute substance tienne toujours au reste des choses. Il y en a même une démonstration.» Bien habile sera celui qui rattachera de pareilles thèses au spiritualisme de Descartes, ou même à un système conséquent d'idéalisme, comme celui qu'on prête d'ordinaire à Leibniz (1).

Il continue :

« Il s'en suit de cecy que non-seulement l'âme, mais encor l'animal subsiste toujours. La nature aussi bien ne fait jamais de sauts et ne passe pas d'un genre à l'autre. Il paraît assez aujourd'hui par les observations que la génération apparente d'une plante nouvelle ou d'un animal nouveau, n'est qu'un accroissement et une transformation d'une plante ou d'un animal qui subsiste déjà dans les semences.

« Outre ce que Messieurs Swammerdam, Lewenhoeck, Malpighi et Dodard ont observé là-dessus, on peut dire que la raison y conduit aussi bien que l'expérience, parce qu'il n'y a point de mécanique qui puisse tirer d'une masse informe un corps doué d'un nombre infini

(1) V. Erdmann, *Histoire de la philosophie*, t. II, p. 201. — Halle, 1869.

d'organes, tel que celui de l'animal. Ainsi (à moins d'un miracle), il faut nécessairement qu'il y ait une préformation, c'est-à-dire une formation par avance. Mais après avoir reconnu que l'animal ne commence qu'avec le monde, et qu'il ne fait que se changer et développer par la génération, je m'étonne qu'on n'a point reconnu qu'il doit aussi durer avec le monde, et que la mort n'est qu'une diminution et un enveloppement de l'animal (1). »

Son opinion sur l'âme des bêtes, paraissait dangereuse à l'abbesse de Maubuisson. Cette question avait été soulevée par Descartes, avec sa netteté, son audace et son originalité habituelles. Leibniz y revient dans ses lettres à la duchesse. Sophie aimait les bêtes, elle trouvait à ses chiens trop d'esprit pour être de pures machines. Elle devait donc préférer les opinions du philosophe de Hanovre qui se rapprochaient des siennes. Pour lui, les animaux n'étaient plus les automates inconscients de Descartes sur lesquels le doux Malebranche croyait pouvoir exercer les plus mauvais traitements, sans qu'ils en ressentissent de la douleur : ce sont des automates conscients qui souffrent, qui sentent, mais qui diffèrent infiniment de l'homme lui-même. Ils ont de l'instinct, de l'intelligence, ce qu'il appelle des *consécutions empiriques*. La duchesse qui n'avait pas les scrupules de sa sœur, ne trouvait à redire qu'à ce mot de machine ou d'automate qu'elle ne s'expliquait point, mais sa sœur, l'abbesse de Maubuisson, y voyait

(1) T. IX, p. 157 à 161. Cette lettre est une de celles qui, communiquées par Sophie à la duchesse d'Orléans, furent vues par son fils, le futur régent, 7 février 1706.

des objections très-graves. Leibniz leur accordait une sorte d'immortalité physique qui éveillait ses scrupules religieux. Il a beau défendre son sentiment sur ce point, l'abbesse ne se laissa point convertir à cette doctrine (1).

L'un des avantages de la philosophie de Leibniz, c'est de soulever, comme en se jouant, les plus graves problèmes, ceux de la vie, de la mort, de leur nature et de leur mystérieuse corrélation; ils avaient été l'occupation de sa jeunesse. Il en a donné dans sa monadologie des notions restées fameuses dans l'histoire de la philosophie. Nous les retrouvons exprimées tout aussi clairement et peut-être même avec plus de charme dans la correspondance. C'est ainsi qu'il termine une de ses lettres par cette belle pensée qui lui est familière, mais qu'il n'a peut-être jamais exprimée d'une manière aussi heureuse :

« Ainsi ce ne sont pas seulement les âmes, mais encore leurs actions qui se conservent toujours et mesme l'action de chacune se conserve dans chacune des parties de tout l'univers, à cause de la conspiration et sympathie de toutes choses, le monde estant tout entier dans chacune de ses parties, mais plus distinctement dans les unes que dans les autres, et c'est en quoi consiste l'avantage des esprits pour lesquels la souveraine intelligence a fait tout le reste, afin de se faire connoistre et aimer, se multipliant pour ainsi dire dans tous ces miroirs vivants qui la représentent. »

Nous lisions dernièrement dans un philosophe de l'Allemagne contemporaine cette pensée :

(1) V. t. IX, p. 286.

« Ce monde tout entier avec l'immensité de l'espace dans lequel tout est contenu, et l'immensité du temps dans lequel tout se meut, avec la prodigieuse variété des choses qui remplissent l'espace et le temps, ce monde cesserait d'exister, si les cerveaux ne pullulaient sans cesse, pareils à des champignons, pour recevoir l'univers prêt à sombrer dans le néant, et se renvoyer entre eux, comme un ballon, cette grande image identique au tout dont ils expriment l'identité par le nom d'objet (1). »

C'est la traduction libre, en langage idéaliste moderne, de la grande pensée de Leibniz. Seulement, Leibniz, avec une sagesse plus grande, s'arrête en deçà de cet idéalisme absolu.

L'amitié de la duchesse d'Orléans pour Sophie lui valut sans doute de n'être pas oublié lors de la reconstitution de l'Académie en 1699. La position de Leibniz était restée assez mal définie : elle fut régularisée par Pontchartrain (2).

Leibniz n'avait pas été en France depuis 1674. Il écrit une lettre curieuse à Burnet de Kemney qui y fut mis à la Bastille (3), sur la perte de ses relations :

« J'ay perdu par la mort, lui écrit-il le 27 février 1702, presque toutes les connoissances que j'avois en France.

(1) Schopenhauer, par A. Foucher de Careil. — Hachette, 1862.

(2) V. t. VIII, p. 116 et 146, et le diplôme qu'on pourrait appeler de maintenue à l'appendice.

(3) Leibniz écrit en septembre 1703 : « J'ay fait jouer toutes les machines imaginables en faveur de M. Burnet, prisonnier à la Bastille, estant autorisé de la Reine de Prusse et de Mad. l'Electrice, estant persuadée qu'on lui a fait tort. » Il fut enfin mis en liberté en 1703.

Cependant je crois que Paris ne manque pas d'habiles gens et qui savent raisonner. » Il lui cite le P. Malebranche, le P. Lami et généralement tous les cartésiens qui sont raisonneurs et dont Paris fourmille; et il ajoute : « Je n'ay point l'honneur de connoistre mons. Boileau, ny monsieur et madame Dacier. Ainsi je ne pourrois pas bien vous donner leur connoissance; mais ayant eu quelque commerce avec M. Bossuet, évêque de Meaux, et M. Huet, évêque d'Avranches, je prends la liberté de vous envoyer ces mots de lettre pour eux. » Il lui cite, en outre, comme gens à voir, M. Legrand, qui a écrit contre l'histoire de la Réforme de M. l'évêque de Sarum; le P. Hardouin, grand antiquaire, mais qui a des sentiments extraordinaires; le P. Daniel, jésuite savant aussi, qui a écrit en philosophie et en histoire; l'abbé Gallois, du *Journal des Savants;* M. du Hamel, excellent théologien et philosophe, qui estoit autrefois secrétaire de l'Académie royale des Sciences; et enfin, M. de Fontenelle, auteur des *Dialogues des Morts* et des *Entretiens sur la pluralité des Mondes,* qui est maintenant secrétaire de l'Académie des Sciences.

Leibniz, s'il était retourné en France, y aurait probablement eu le sort de Burnet de Kemney, on l'aurait mis à la Bastille, car il avait, bien plus que ce dernier, contribué, par sa politique et ses écrits, à nous créer des difficultés en Europe. Il est curieux de voir dans la correspondance comme il suivait d'un œil attentif tous les actes du grand roi, comme il se tenait au courant de sa politique, comme il cherchait à percer les secrets du cabinet, comment il continuait à caractériser les ambitieux desseins de Louis.

Ainsi, dans une *Théologie des Princes* qu'il envoyait à la duchesse Sophie, voici quelques traits nouveaux de cette mordante ironie :

La France.	*Je crois le songe de Pharaon où les vaches grasses deviennent maigres.*
L'Espagne.	Je crois le purgatoire des vivants selon les principes de l'Église françoise.
Louis.	*Je crois comme saint Xavier, Saint des Jésuites, qui vouloit* TOUT *pour la plus grande gloire de Dieu.*
Le Dauphin.	*Je crois que Dieu est un Dieu fort et jaloux qui visite l'iniquité des pères dans les enfans jusqu'à la troisième génération.*
Le duc de Bourgogne.	*Je vois dans le songe de Daniel le saint ange surveillant qui coupe un arbre de la monarchie.*
Le P. de la Chaise.	*Je crois l'histoire de Béléam qui maudit le peuple de Dieu.*
Catinat.	*Je crois la résurrection de mon armée, mais dans une autre vie.*
Vileeroy.	*Je crois que les péchés de faiblesse et d'imprudence sont véniels.*
Pasquin.	*J'espère un autre siècle où il sera permis de penser ce qu'on voudra et de dire ce qu'on pense.*

Son mémoire *sur les fruits de la campagne de 1703*, est bien de l'auteur du *Mars christianissimus* : « Je suppose, écrit-il, qu'on sera persuadé ou qu'on le doit estre que la liberté politique de l'Europe n'a jamais esté plus en danger que depuis qu'on sait la maison de Bourbon en possession de la monarchie d'Espagne, et qu'il sera impossible de nous sauver

sans un coup extraordinaire du ciel, si cette maison y est affermie. » Il propose un congrès de toutes les puissances hostiles à la France, à La Haye ou ailleurs. « Il faut former, dit-il, trois grandes armées sur le Haut-Rhin, sur la Moselle et sur la Meuse, et avoir des magasins à portée par les moyens que j'ay marqués. » Il termine en faisant ressortir « les vastes desseins et la grande profonde, mais dure politique de ce prince qui a causé l'effusion de tant de sang chrétien. » Dans une autre note *sur les intérêts de l'Angleterre*, il propose « outre la liaison commune de tous les alliés, une ligue particulière entre les puissances protestantes de l'alliance où l'Angleterre fait la figure de chef. » Il est bien remarquable que déjà, à cette époque, Leibniz écrit du roi de Prusse que « c'est un prince sur lequel ses amis peuvent compter, qui a appris la guerre avec son père à la défaite de Créqui et à la prise de Trèves, à la délivrance de Vienne et à la bataille de Gran où il commandait, et qui, *de plus, est irréconciliable avec la France*, non-seulement à cause de ses intérêts propres, aussi bien que de son inclination entièrement contraire aux desseins de cette couronne. » Ses efforts pour obtenir de Pierre le Grand un secours en troupes, après avoir si longtemps essayé de tourner contre la France les armes de Charles XII, prouvent avec quelle ténacité patriotique, Leibniz lutta jusqu'à la fin contre les projets de domination qu'il prêtait à Louis XIV.

De la même plume qui rédigeait des mémoires politiques, le philosophe de Hanovre égayait sa correspondance de mille traits anecdotiques ou malins sur la cour de France. En voici deux que je choisis : « Madame, je viens de voir les lettres nouvelles du comte

de Bussi Rabutin. Elles me paroissent plus diversifiées que les précédentes. Comme il est en province, on luy écrit des nouvelles, et, en répondant, il glose là-dessus. J'y trouve deux contes, l'un bien peu croyable, l'autre bien impertinent. Le premier est qu'en 1669, feu Monsieur le duc d'Orléans étant avec le roy son frère et Mesdames de Vaujour, de Montespan et de Daudicourt, il sentit qu'on luy tiroit son habit par derrière. Et comme il crut que c'estoit quelqu'une de ces dames, il le leur demanda, mais elles, l'asseurant que ce n'estoit pas elles, il demanda au roy si ce n'estoit pas luy. Le roy dit que non. On apprit peu après que Madame de Choisi du Camp estoit morte. Madame de Vaujour (c'est La Vallière) dit en riant : « Vous verrés que c'est elle qui aura tiré Monsieur. » On s'informa de l'heure de la mort et l'on trouva que c'étoit à la même que Monsieur avoit été tiré. » Les lettres de Madame sont pleines de ces superstitions du temps qui avaient cours à Versailles. La princesse Sophie écrit à Leibniz que la duchesse d'Orléans lui racontait des histoires de revenants : « Madame me mande une étrange histoire d'un qui a esté son écuyer, le marquis de Clairambault, lequel s'allant promener à cheval remarqua un homme derrière un buisson. Il s'en approche avec des gens qui le virent aussi bien que luy, et vit que c'estoit son frère ensanglanté d'une playe. Il descendit promptement de son cheval pour le secourir et ne trouva plus rien. Comme il revint au logis et conta cette aventure, il apprit, quelques jours après, que son frère avoit été tué le même moment, par le retour de son valet de chambre dans les mêmes habits et la mesme escharpe qu'il avoit vus au fantôme.

Comme il y a plusieurs histoires sur des sujets quasi pareils, nous discourûmes à table de ce que cela pouvait être. Brauns opinoit d'abord pour le diable, mais l'Électeur dit que cela marquait qu'il y avoit beaucoup de choses dans la nature que l'on ne connaissoit pas. »

L'autre conte, que Leibniz qualifie de sot et d'impertinent, est relatif à une accusation de parricide, formulée à la légère contre le fils d'un prince d'Allemagne qui aurait voulu empoisonner son père, et que ce dernier aurait fait arrêter. Il est certain que les accusations de ce genre n'étaient point rares à cette époque, même à la cour de France. Madame la duchesse d'Orléans n'hésite pas à soutenir que Madame Henriette, première femme de Monsieur, frère du roi, a été empoisonnée. Elle devait savoir pourtant combien la malignité des cours est prompte au soupçon, puisque son fils lui-même n'y avait point échappé (1).

(1) On ne sait, dit M. Brunet, éditeur des Lettres de Madame, on ne sait ce que sont devenues les lettres écrites à l'Électrice de Hanovre ; ce serait la partie la plus curieuse de la correspondance de Madame, car on sait qu'elle confiait à sa tante des secrets dont elle ne parlait pas ailleurs. Après la mort de l'Électrice, Madame recommande à sa sœur, de la façon le plus pressante, de brûler un paquet de lettres où elle s'expliquait sur les accusations portées contre son fils, soupçonné d'avoir empoisonné les descendants de Louis XIV afin de s'assurer la couronne. J'ai communiqué à M. Depping, bien connu pour ses publications sur Madame, deux lettres de Leibniz : dans la première, adressée à la duchesse Sophie, il lui écrit : « Je supplie cependant V. A. E. de permettre à la Reine (sa fille) d'ouvrir la cassette en lui touchant les précautions nécessaires. » Or cette cassette était celle qui renfermait les lettres de sa nièce, Mme la duchesse d'Orléans. A sa mort, Leibniz, qui est à Vienne, et qui sait ce que renfermait ces papiers d'État, s'em-

L'autre anecdote est, je crois, peu connue : « On raconte, écrit Leibniz à la princesse, un plaisant mot du roy de France. Quelcun loua fort devant luy l'application et le mérite de l'Empereur nouveau. Le Roy lui répondit : « J'en suis bien aise. » — « Pourquoy, dit l'autre, Votre M^té est-elle bien aise ? Cela est pourtant contraire à vos intérêts. » — « Non, répliqua le Roy, cela y est plutôt conforme : *Adesso il buon Dio è disimpegnato* : au lieu que le bon Dieu étoit engagé à assister les empereurs qui ne prenoient point garde à leurs affaires. »

Après Louis XIV, Charles XII est un des souverains de son époque qui partage avec Pierre le Grand l'attention du monde et surtout celle de ces petites cours d'Allemagne. La princesse était femme à comprendre tous les genres de grandeur et à apprécier les héros. J'ai raconté ailleurs de curieux épisodes sur le passage du czar de Russie à la cour de Hanovre (1): « Vous me ferés plaisir, lui écrit-elle, de me faire une ample relation d'un Roy extraordinaire comme le Roy de Suède. » Leibniz la tenait au courant de l'étonnante histoire de ce prince, et lui envoie même son portrait. Mais, où il est bien vivant, c'est dans certaines anecdotes qu'ignore

presse d'écrire à la princesse Électorale Caroline, 7 juillet 1714 : « Il faudroit que V. A. S. se fît donner ses recueils, Gargan en a beaucoup, et depuis Mlle de Pelniz, outre ce qui se trouve dans son cabinet. Il faudroit supplier Mme d'Orléans de nous conserver ses lettres. » Mme la Raugrave palatine Louise, gouvernante de la maison de Mme l'Electrice a-t-elle obtempéré au désir de Mme sa sœur, de brûler ses fameuses lettres : c'est ce que nous ignorons, mais ce qui paraît très-probable.

(1) *Leibniz et Pierre le Grand.* — Germer-Baillière, 1873.

Voltaire et que Leibniz raconte avec tout le charme de son esprit. On en pourra juger par ce récit qu'il adresse à l'électrice Sophie :

« Madame, je suis bien aise que le secretaire de M. le lieutenant general de Schulenbourg, qui vient de Cracovie pour aller à Dantzig trouver son maître en Prusse, me fournit quelque matiere pour entretenir V. A. E., et j'ai eu l'honneur de le mener à la Reine qui a pris plaisir de l'entendre conter beaucoup de particularités. Il a été pris à la bataille de Pintschow et est resté auprès des Suedois jusqu'à ce qu'ils sont sortis dernierement de Cracovie. Car alors il a été relaché avec le cocher de son maître, et, comme pendant ce séjour parmi eux, le general Steinbock, favori du Roy de Suede, qui avait besoin d'un tel homme, l'a employé comme son propre secretaire, il a eu l'occasion de l'informer de beaucoup de choses.

« Pour ce qui est de la bataille que le Roy de Pologne a perdue contre celui de Suede pres de Pintschow, la principale cause du mauvais succes a esté la grande securité des Saxons, qui les a fait negliger toute sorte de precaution, et puis aussi la lâcheté et mauvaise disposition de quelques officiers et soldats. Le Roy de Suede n'avoit au commencement que 8000 hommes, avec lesquels il vouloit attaquer les Saxons qui en avoient deux fois autant. Mais comme Morner et Steinbock venoient du coste de Lithuanie avec 6000 hommes, les Generaux qui estoient aupres du Roy de Suede, leur envoyoient courriers sur courriers pour se haster. Aussi n'arriverent-ils qu'immediatement avant la bataille, quelques-uns la veille, les autres le jour même, abattus de faim et de lassitude, eux et leurs

chevaux, les hommes ayant esté quelque temps sans pain, et les chevaux fort mal nourris, qui d'ailleurs estoient petits, de sorte que, selon les apparences, un cheval Saxon en devoit renverser cinq ou six des ennemis et un homme en batttre deux. L'armée que le Roy de Suede avoit déjà avec luy n'estoit gueres en meilleur estat, et quelques jours avant l'action les officiers generaux avoient remonstré que, si cela continuoit encor quelque temps, tous creveroient. Le Roy leur dit pour toute consolation, qu'on trouveroit bientost du pain chez les ennemis, adjoutant : Hungrige Hunde berken wohl. Du costé des Saxons il y avoit 16,000 hommes de bonnes trouppes, et de plus l'armée de la couronne venue depuis peu, où il y avoit 6 à 7000 gentilshommes, chacun avec un ou plusieurs valets; ce qui devoit sans doute passer 12000 hommes qui faisoient une belle parade le jour de la bataille. Il y avoit aussi un artillerie considerable, au lieu que les Suedois n'en avoient presque aucune. La veille de la bataille les Polonnois demanderent le poste d'honneur qui leur fut accordé, et le Roy voulut luy-même les mener à la charge. L'armée Saxonne estoit postée dans un endroit un peu bas entre deux petites hauteurs, ayant un marais à sa gauche et même en partie au dos, qui rendit la retraite difficile et causa la perte de tout le bagage qu'on avoit placé comme dans un cul de sac, tous les chariots mis en forme de Tabor ou Wagenbourg, en sorte qu'ils s'embarrassoient les uns les autres. Mais on ne croyoit point de pouvoir estre battu. Mons. de Schulenbourg avoit esté reconnoistre les ennemis le matin d'assez pres, et asseuroit qu'il y auroit bataille. Le dessein des Saxons avoit esté d'aller aux Suedois, mais ils furent prevenus,

et ce fut environ à midy qu'on vit descendre les ennemis de la hauteur, et comme on estoit prest à se mettre à table dans les tentes des officiers Saxons, ils disoient qu'on laissât tout sur la table et rechauffât les viandes pour manger aussitôt qu'on auroit battu les Suedois. L'artillerie Saxonne estant sur une hauteur derrière leur armée, tiroit sur les ennemis, mais trop haut et sans effect. Il est vray que le duc de Holstein fut atteint d'un coup de fauconneau dont il mourut quelques heures après, mais on dit qu'il n'y avoit point de telle piece chez les Saxons, de sorte qu'on croit que le coup est venu des Suedois mesmes. Apres la mort de ce duc, le Roy de Suede dit que c'estoit dommage qu'il n'avoit point vecu plus long-temps.

« Mais pour venir à l'action même, l'armée de la couronne qui estoit sur sa droite, ayant attaqué l'aile gauche des Suedois, les cavaliers Polonnois avec leurs épieux ou demy-lances voulant enfoncer les ennemis se trouverent arrestés par les piquiers mêlés parmy la cavallerie Suedoise. Si feu Mons. du Mont, nostre lieutenant General, vivoit encor et entendoit cela, il feroit reimprimer avec les additions son livre qu'il avoit fait contre le Duc de Wurtemberg pour la conservation des piques. Ainsi quelques Polonnois à la teste de la trouppe estant tombés du grand feu que les Suedois faisoient, et ceux qui estoient aupres d'eux ayant tourné bride, les autres en firent autant, et toute l'armée de la couronne se mit en fuite, et mit encor en confusion les Saxons sur l'aile droite, dont on dit que quelques escadrons n'ont point voulu suivre les officiers qui les vouloient mener à la charge. Mais aussi beaucoup d'officiers manquerent à leur devoir et un lieutenant colo-

nel en disant : commande qui voudra, se mit à fuir. Son Major indigné de cette action de si mauvais exemple voulut decharger son pistolet sur luy, lorsqu'il fut prévenu et tué luy-même par une balle Suedoise.

« Le vieux regiment de Steinau, qui avoit si bien fait en Hongrie et ailleurs, fut environné par les Suedois, et obligé de se rendre. C'estoit un Regiment d'infanterie appartenant au frere du General. Le costé gauche des Saxons voyant la confusion du costé droit ne balança gueres de suivre son exemple, et il n'y avoit ni ordre ny obeïssance. La perte du bagage fut le salut des troupes. Car les Suedois affamés et âpres au butin, s'estant jettés sur les tentes et le bagage, l'infanterie Saxonne se sauva comme elle put à travers du marais. Les Saxons mêmes avoient commencé à piller, mais ceux qui furent atteints par les Suedois le payerent. Le lieutenant General Liebe eut la chaise de M. Schulenbourg avec son argent et ses papiers, mais quant aux papiers, on espere que M. de Liebe les envoyera de Wismar (où tout a esté porté) à la Freule de Schulenbourg à Hanover, suivant la parole qu'on dit qu'il en a donnée. Ce sont des papiers de Mathematique où il y a quantité de plans et desseins que M. de Schulenbourg estime, les ayant amassés avec soin depuis longtemps.

« Le General Major Steinbock en qui le Roy de Suede a beaucoup de confiance, et à qui il avoit donné la disposition des prisonniers et des ordres pour les contributions, trouva le secretaire de M. Schulenbourg propre à travailler pour luy, et fit ce qu'il put pour le retenir à son service. La reine connoist ce comte de Steinbock et fait cas de luy. Il est fort en faveur au-

prés du Roy qui s'enferme quelques fois des heures entieres avec luy. Il sait desseigner, tourner et quantité d'autres jolies choses, et sert au Roy tant pour le serieux que pour le divertissement. Il est fort porté pour le parti de l'Empereur, grand ami du comte de Sinzendorf, et ce secretaire a écrit plus d'une fois des lettres de M. Steinbock à M. de Stralheim à Vienne.

« Voicy comment il raconte la rencontre où le Roy de Suede pensa estre pris : Lorsqu'aprés la bataille il alloit vers Cracovie et que le Roy de Pologne retournoit vers Varsovie, la Vistule entre deux, il y avoit plusieurs partis Polonnois qui incommoderent un peu les Suedois. Le Roy de Suede estant sorti un jour luy huitieme avec son page de chambre, Klinkowstrom, et un officier nommé Dahldorf, son chasseur de corps et quelques autres ; ils tomberent dans un parti polonnois de 70 à 80 hommes et se defendirent quelque temps, mais enfin ils furent accablés du nombre. Dahldorf et le chasseur furent pris parce qu'ils estoient raisonnablement bien habillés, mais le Roy et son page estant tres mal vestus, et ne passant que pour des miserables valets, on ne s'attacha gueres à eux. Un des Polonnois avoit déja pris le Roy par les bras, mais il s'en tira et s'enfuit avec le page, qui eut le bras percé d'une fleche : ainsi ils arriverent dans leur camp, courant à toute bride. Le Roy de Pologne renvoya depuis les prisonniers.

« Voicy encor comment il rapporte la cheute du Roy de Suede, dont il avoit esté témoin oculaire. Le comte Steinbock par ordre de ce prince avoit formé une compagnie de Walaques, comme on les appelle, propres à estre employés aux partis, à la Polonnoise. Les ayant

montés, le Roy voulut les voir et exercer. Ce fut environ à trois heures apres midy qu'il se mit à leur teste sur un petit cheval tartare, courant à bride abbattue, mit verhangtem Baum, comme c'est la coustume de Sa Majesté. Or, les Walaques voulant laisser devancer le Roy et le suivant de quelque distance, il tourna la teste pour voir ce qu'ils faisoient, et dans ce moment son cheval rencontra la corde d'une tente, et le Roy n'ayant pas la bride en estat de donner quelque aide au cheval, il se renversa avec luy; et un officier nommé Adlerstein qui estoit à cheval tout aupres du Roy, se precipitant à son secours, tomba sur le Roy qui rompit la jambe droite au dessus du genou, eut le visage ensanglanté du gravier et des petits cailloux sur lesquels il estoit tombé, et ayant heurté de la poitrine contre la pomme de la selle, qui par bonheur estoit garnie de drap à la Suedoise, il ne laissa pas d'en jetter du sang. On le porta d'abord dans la tente où il demeura plus d'une demie-heure sans connoissance. Le bourreau de Cracovie qui passe pour habile, l'a traité pendant trois jours. Mais depuis on l'a renvoyé avec un present et employé d'autres. Cela avoit causé du bruit comme si le Roy estoit desesperé. Mais le bourreau a dit luy-même qu'il croyoit qu'il gueriroit, mais qu'il demeureroit estropié. L'impatience de ce prince a donné le plus de peine, parce qu'il arrachoit les emplastres, et disoit que sa nature estoit assez bonne pour se guerir. A peu pres 8 jours après la cheute, M. Steinbock, pour divertir le Roy, fit une petite mascarade devant son lit. M. Steinbock luy-même representoit l'Empereur, et d'autres representoient ses courtisans, et le secretaire en fut aussi, et fit le jesuite con-

fesseur de Sa Majesté imperiale, et le Roy en rit de tout son cœur, particulièrement lorsque ce petit garçon polonnois qui s'estoit attaché au Roy lorsqu'il fuyoit dans la rencontre mentionnée cy-dessus, et est depuis de même avec luy, le divertissant par ses manières, car il ne manque pas d'esprit, sautoit sur les épaules du pretendu empereur qui est un peu petit. On avoit preparé un bateau pour porter le Roy, mais cela fut changé, le Roy disant qu'il ne vouloit pas estre si mollement, et qu'il vouloit estre avec ses trouppes. Le secretaire environ trois jours avant le départ de Cracovie a encore entendu parler le Roy dans la tente, quoyqu'il ne l'ait point veu alors, car il connoist bien sa voix, le Roy luy-même luy ayant parlé plus d'une fois, et cela en bas saxon ou platt-düütsch qn'il aime assez.

« Au reste il est tres vray que le Roy est fort devot, et qu'estant persuadé de l'assistance du ciel, il suit extremement ses propres sentiments. Il a disparu des semaines entieres en Lithuanie. sans que ses conseillers et generaux sçussent où il estoit : il avoit même changé de guides en chemin à fin qu'on ne le sçût point apres. Et quand il revenoit au camp, au lieu de reposer, il faisoit marcher d'abord. Les generaux et les conseillers ne seroient point fachés que cette guerre finist. Lorsque le Roy fut arrivé à Varsovie et plus encor apres la victoire et la prise de Cracovie, ils luy remonstroient qu'il pouvoit faire maintenant une paix glorieuse, mais il leur repondoit que l'heure n'estoit pas encor venue, et qu'il avoit un autre conseiller qu'il failloit écouter. Son Surintendant General qu'il estime assez eut la même réponse, quoiqu'on eût re-

monstré qu'il estoit mort plus de 14,000 Suedois naturels, dans ses trouppes, depuis sa descente en Seelande jusqu'à ce temps là. Car il faut savoir qu'excepté 4 regimens dans l'armée venue, sous Guldenstern, de Pomeranie, le reste sont tous des Suedois ou Finnois naturels. On ne leur donne que la subsistance, et l'argent est pour leurs femmes et enfans dans le pays. Si quelcun meurt, la province le remplace; s'il fait une action lache, on le degrade comme infame, et sa femme et enfans perdent l'argent qui luy seroit dû. Ainsi ils aiment presque mieux mourir que de tourner le dos.

« Il ne paroist pas encor que le Roy de Suede est disposé à la paix, et lorsque le secretaire de l'Ambassade polonnoise estoit venue à Cracovie, on luy donna une réponse peu satisfactoire, et pour marquer qu'on ne menageoit point sa republique, on prit les canons de Cracovie qui appartiennent à la couronne, et les mit sur les bateaux, bruslants les affuts. On croit que les forces que ce Roy de Suede auroit avec luy, à son depart de Cracovie, montent tout au plus à 20,000 hommes. Beaucoup de Suedois sont morts de dyssenterie à Cracovie et aux environs, ayant trop englouti, apres avoir pati longtemps. Les prisonniers qu'on avoit faits sur les Saxons alloient à 15,000 hommes, lesquels ayant juré de servir le roy de Suede à certaines conditions en Pomeranie, se sont mutinés en allant et retournés partie en Saxe, partie chez le Roy leur maistre, qui a fait faire quelques exemples en Saxe de ceux qui avoient mal fait dans la bataille. J'ay oublié de dire que les Saxons seurs de la victoire avoient laissé en arriere leurs chevaux de Frise ou Spanische Reiter, qui auroient empê-

ché les Suedois de les enforcer et auroient donné moyen à la cavallerie de se rallier, ce qui leur auroit esté tres aisé ; et même on auroit pû tailler en pieces les Suedois acharnés au butin et entierement en desordre. Car la cavallerie Suedoise estoit si mal montée, quelle ne put point poursuivre celle des Saxons. Mais ceux-cy loin de songer à retourner et à se rallier couroient sans estre poursuivis, et courent encor. Et quelques-uns ont fait en fuyant 24 lieues en 24 heures, le trop de confiance ayant esté changé en terreur panique.

« Lorsque le Roy de Suede voulut secourir Narva et tout le monde l'en dissuadant, il s'adressa aux soldats allant de rang en rang et disant que ceux qui ne vouloient aller aux ennemis avec luy, pouvoient se retirer sans craindre pour cela aucune disgrace, mais tous crierent qu'ils voloient vivre et mourir avec luy. Cette action et beaucoup d'autres font connoistre l'esprit de ce prince, à qui je voudrois qu'on donnât un meilleur employ que celuy de ruiner tant d'innocens. »

Voici une autre lettre, celle-ci toute philosophique :

« La cour de Berlin, a ce qu'on dit, a fait un traité avec l'Empereur qui porte qu'à l'égard des subsides dus par l'Espagne, l'Empereur donnera satisfaction au Roy à proportion de la part de la Monarchie d'Espagne, qu'il pourra obtenir. Cela me paroist raisonnable. Mais il semble que l'affaire de l'Electorat absorbe quelquesfois ses autres interests.

« Mylord Woodstock nous dit sur Mr. Jacquelot que quelques-uns l'avoient tenu suspect de Socinianisme, et quoyque pressé par ses amis il n'avoit jamais voulu s'expliquer. Mais je crois qu'il n'a point jugé digne de luy de s'arrester à des bruits vagues.

« Mr. le comte de Fleming ayant lû mon écrit fait pour donner occasion à Mr. Toland d'étaler son bel esprit, s'il avoit voulu y répondre, a écrit là-dessus une lettre assés jolie à la Reine, où il dit que l'immateriel est actif, et le materiel passif; et qu'un actif inferieur ayant formé un corps avec son passif, est sujet bien souvent à un autre actif supérieur, qu'ainsi la simple vie fait un corps vivant; mais qu'un actif plus haut à qui ce corps vivant tient lieu de matiere en fait un animal; et que l'animal même tient lieu de matière à l'égard de l'actif, qui en fait l'homme; et que l'homme même est comme matière au prix de l'actif supreme qui est la divinité. J'ay écrit là-dessus un petit mot à la Reine, où j'ay dit que Mr. le comte de Fleming établit l'incarnation de dieu sans y penser. Car comme un actif joint à l'animal en fait l'homme, ainsi la divinité jointe à l'homme en feroit l'homme-dieu. Il est vray que dans le fond la divinité est jointe, mais moins étroitement, à toutes les créatures, et que toutes ont leur degré d'activité et d'ordre, qui les fait imiter la divinité, et même toutes les substances veritables et simples, c'est-à-dire qui ne sont pas un assemblage d'autre choses, doivent toujours subsister. »

Leibniz avait de la liberté une notion bien particulière. Son déterminisme s'exprime nettement dans une lettre à Sophie où il lui dit qu'il va monter un peu sur ses grands chevaux de métaphysique, pour lui développer les lois de ce mécanisme : « Notre ignorance fait cependant que nous concevons l'avenir comme une chose encore à régler, c'est ce qui échauffe nos passions, au lieu que nous serions plus tranquilles, si nous considérions assez l'enchaînement des choses. »

Nous touchons ici à sa morale. Les sujets de morale et de religion reviennent fréquemment dans la correspondance. La duchesse Sophie avait l'esprit pratique, elle allait en tout au réel et, disons le mot, à l'utile. Leibniz la satisfaisait sur ce point bien plus que par sa philosophie pure. Ce qu'elle aimait de lui, c'était sa morale.

DEUXIÈME PARTIE.

La morale de Leibniz repose sur le grand principe de la bonté de Dieu et de la perfection de ses opérations, sur la notion fondamentale de l'harmonie universelle qui lui donne le caractère de l'universalité, sur sa définition de l'amour, exclusive de tout égoïsme, et sur la persistance de l'âme après la mort ou l'immortalité de la personne humaine qui implique conscience et souvenir.

Leibniz n'a pas entendu, dans ses lettres à la Duchesse, lui exposer scientifiquement ces principes de la morale. On aurait tort d'y chercher, sur ce sujet, un traité qu'il n'a point voulu faire, et qu'il n'a jamais fait du reste, pas plus que Descartes. Le rapprochement de ces deux noms nous rappelle que Descartes et Leibniz poursuivent le même but et sont amenés à la morale et à la religion par le besoin de consoler, d'instruire et de fortifier les âmes.

Ce fut une grande et noble inspiration qui porta Descartes à écrire à la princesse Elisabeth quelques lettres sur le bonheur, en se servant incidemment d'un traité de Sénèque sur *la vie heureuse*. C'est à un mobile analogue que nous devons plusieurs lettres du philosophe de Hanovre, sur l'optimisme, sur la reli-

gion et sur l'amour. Leibniz, comme Descartes, fait l'essai de ses principes sur la duchesse Sophie, qui avait, elle aussi, malgré son humeur enjouée, besoin de consolation. Ses chagrins d'épouse et de mère n'avaient point échappé à l'œil de son ami : il y cherche le remède.

Dans une première lettre, il lui déroule les principes de l'optimisme, qui n'est que le culte de la raison et l'exhortation à la pratique de la vertu, sous les formes aimables dont il savait revêtir sa philosophie la plus sublime. Il résume ainsi quelques-unes de ses maximes favorites à ce sujet :

« Comme l'âme raisonnable a de la réflexion, c'est-à-dire qu'elle pense à elle-même présentement et se connoist, il luy convient de se connoistre tousjours, au moins en s'esveillant du sommeil ou sortant de quelque autre distraction qui peut interrompre son attention. Aussi ce n'est pas seulement la même âme physiquement, mais encor le même personnage moralement, qui subsiste toujours ; ce qui la rend susceptible des chastimens et des récompenses, sous le plus parfait gouvernement, qui est celuy de Dieu.

« Ainsi la meilleure conclusion qu'on peut tirer de la vraye science des principes, est l'importance de la practique de la vertu.

« Il est vray que les âmes bien nées ou accoustumées de bonne heure au bien le practiquent sans délibérer en y trouvant du plaisir. Mais comme tout le monde n'a pas cet avantage, et que souvent la coustume et les passions entraînent ailleurs, il est important qu'on aye de bons principes établis, et ceux mêmes qui ont receu ou pris des inclinations contraires,

se peuvent les approprier intrinsèquement peu à peu et se les rendre comme naturels par une practique choisie et réglée, s'ils veulent faire effort sur eux. Car on peut changer jusqu'au tempérament (1). »

Leibniz passe, aux yeux de quelques-uns, pour un partisan de l'*Eudémonisme*, ou de la morale du bien-être. Ses lettres à la duchesse Sophie ne confirment pas cette manière de voir. Sans doute sa philosophie n'a rien de farouche. Il croit à la bonté des créatures, à l'inclination naturelle pour le bien. Il prêche même, si l'on veut, l'art d'être heureux. Mais c'est un art sublime qui s'inspire des principes les plus élevés et d'une philosophie généreuse ; il confirme ainsi, par ses lettres à la Duchesse, bien digne de les comprendre et de se les appliquer, ses réflexions sur le livre de l'abbé Esprit, et sur l'auteur des *Maximes*, La Rochefoucaud (2).

Il ne pouvait pas admettre que l'égoïsme fût le principe de la morale. Mais il ne faut pas croire qu'il y perdît rien du côté de l'esprit ou de la finesse du moraliste. Quelles vues pénétrantes sur ce qui fait le fond même de la vie ! quel optimisme séduisant! quelle religion aimable et discrète ! On ferait un nouveau livre de *la consolation* et un traité d'hygiène morale avec ses *Aphorismes*. Est-ce un disciple d'Épicure qui envoyait à la Duchesse cette belle pensée sur le progrès par la souffrance : « Il est souvent nécessaire

(1) Lettre déjà citée, p. 161-162.

(2) Voir ces réflexions dans nos opuscules inédits de Leibniz. Ladrange, 1854.

de reculer pour mieux sauter : la mort et les souffrances ne seroient point dans l'univers, si elles n'estoient nécessaires à de grands changements en mieux, comme un grain paroist périr dans la terre pour pouvoir pousser un épy (1). » Est-ce un penseur de l'école de Saint-Évremont, qui lui rappelait ces belles définitions : Qu'est-ce que l'amour ? Qu'est-ce que la justice ? Qu'est-ce que la sagesse ? Qu'est-ce que le bonheur ?

Sa lettre à l'électrice Sophie, sur l'amour désintéressé, à propos de la dispute de Bossuet et de Fénelon, contient la réponse à ces questions, et elle est tirée des principes de la morale la plus pure. La *Justice* est une charité conforme à la sagesse, qui est la science de la félicité. La *Charité* est une bienveillance universelle. La *Sagesse* est une habitude d'aimer. L'*Amour* enfin consiste à trouver du plaisir dans le bien, la perfection et le bonheur d'autrui. Ce que j'admire dans ses définitions, ce ne sont pas tant les définitions elles-mêmes, que le sentiment qui les lui a dictées. Evidemment, l'homme qui définit la justice, l'amour d'un sage, est un sage, et celui qui appelle la sagesse la science du bonheur veut y conduire le genre humain tout entier par l'attrait même de la félicité. On se figure alors ce même homme dissertant sous les ombrages d'Herren-Hausen, avec la duchesse Sophie et sa fille, Sophie-Charlotte, de cette belle morale qu'il conçoit comme un art sublime, digne de Phidias ou de Platon, où le plaisir ne soit que le sentiment de quelque perfection, la beauté que la splendeur de quelque

(1) Lettre déjà citée, p. 162.

vérité, et l'utile que la récompense de quelque vertu. Ainsi l'intime joie de l'amour se confondrait, pour lui, avec l'austère recherche de la justice ; ainsi la sagesse est le fondement du bonheur.

Concluons donc contre ces esprits légers ou chagrins qui veulent le tirer à leurs maximes plus libres ou moins nobles, que la morale de Leibniz n'est ni utilitaire, ni égoïste. Donner la raison pour base à la morale, sans oublier ni exclure le rôle légitime des penchants et des sentiments, tel est le point de vue où se place le philosophe de Hanovre. Quelques mots résument cette doctrine faite pour les âmes élevées : la bonté de Dieu se traduisant dans le gouvernement de la raison universelle, tel est le principe. Le bonheur des hommes, tel est le résultat ; la pratique de la justice, de cet amour du sage, comme il le dit lui même, tel est le moyen.

La religion ne pouvait être exilée complètement de ces entretiens d'Herren-Hausen.

Quelques esprits chagrins et étroits qui confondent la science et l'incrédulité, feront de la Duchesse et de Leibniz, après les avoir lus, des esprits forts, des sectateurs de la libre pensée. Il n'en est rien. Sans aucun doute, la Duchesse aimait à converser avec les libres-penseurs et retint même quelques jours Toland, auteur du *Christianisme sans mystère*, auprès d'elle, à Herrenhausen (1). Mais, au fond, elle était de la re-

(1) « Comme Mad. l'Électrice aime la conversation des gens d'esprit, Elle a pris plaisir d'entendre les discours de M. Toland et de se promener avec luy dans le jardin de Herrenhausen en compagnie d'autres anglais dont quelques-uns, qui ne connoissent pas

ligion de Leibniz, cette religion d'un sage, épurée par la raison, débarrassée de l'esprit de secte et du vain attirail des formules, mais puisant à ses véritables sources l'amour de Dieu et l'adoration en esprit et en vérité.

Leibniz, je l'avoue, ne saurait plaire à nos nouveaux docteurs : il rendait la religion raisonnable. C'est par là qu'il persuadait ses disciples. On peut lire sur ce sujet si intéressant parmi les nombreuses lettres échangées entre la Duchesse et le philosophe de Hanovre et qui toutes traitaient des questions religieuses avec une remarquable élévation, celle d'avril 1709 qui en est en quelque sorte le résumé le plus complet (1).

« Madame, en attendant que j'aie l'avantage de voir le livre qui a eu l'honneur de ne point déplaire à V. A. E. (2), je prends la liberté de m'expliquer sur le même sujet, puisque V. A. E. le veut bien souffrir. Je suis persuadé que la Religion ne doit rien avoir qui soit contraire à la Raison et qu'on doit toujours donner à la révélation un sens qui l'exempte de toute obscu-

l'humeur de Mad. l'Électrice, se sont imaginés qu'ils parloient ensemble des choses bien importantes qui regardoient l'État, et quc S. A. R. luy témoignoit une grande confiance : au lieu que moy qui ay esté témoin de leurs discours bien souvent, say bien qu'ils rouloient ordinairement sur des matières d'esprit et de curiosité. » Lettre de Leibniz à Burnet de Kemney, à Paris. (Tom. VIII, p. 333.)

(1) Il faut y joindre la lettre sur l'amour (T. VIII, p. 56), et celle sur le P. Spée (T. VII, p. 26).

(2) Sans doute le livre d'Antoine Collins sur la Religion. Conférez avec une autre lettre du 6 mai 1713, où il juge plus explicitement ce livre.

rité. Et les plus habiles théologiens de tous les partis sont de mon sentiment. J'entends par la Raison non pas la faculté de raisonner qui peut être bien ou mal employée, mais l'enchaînement des vérités qui ne peut produire que des vérités, et une vérité ne saurait être contraire à une autre. Cela étant, je trouve que les hommes bien souvent n'employent pas assez la raison pour bien connoistre et pour bien honorer l'auteur de la Raison. On envoye des missionnaires jusqu'à la Chine pour prescher la religion chrestienne, et l'on fait bien, mais (comme j'ay déjà dit publiquement, il y a plusieurs années) il nous faudroit des missionnaires de la Raison en Europe pour prescher la Religion naturelle sur laquelle la Révélation même est fondée et sans laquelle la Révélation sera toujours mal prise. La Religion de la Raison est éternelle, et Dieu l'a gravée dans nos cœurs ; nos corruptions l'ont obscurcie, et le but de Jésus-Christ a été de leur rendre son lustre, de ramener les hommes à la véritable connaissance de Dieu et de l'âme, et de les faire pratiquer la vertu qui fait le vrai bonheur. Il faut avouer que la Révélation a été nécessaire : la Raison toute seule sans l'autorité ne frappera jamais le commun des hommes, mais il ne faut point que la Révélation perde son but et qu'on la tourne contre les vérités éternelles, contre la solide vertu, et contre la véritable idée de Dieu.

« Nos divines Écritures preschent partout une intelligence suprême et toute puissante qui fait tout le mieux qu'il est possible. V. A. E. a trouvé beau et solide sur tout ce passage qui demande si celuy qui a fait l'œil, ne doit point voir, et si celuy qui a fait l'oreille ne doit point avoir la faculté d'entendre. C'est

nous dire que l'auteur des choses, qui est le principe de nos connoissances, doit avoir de l'intelligence luy-mesme. Et il est raisonnable qu'en estant la source, il l'ait au suprême degré et que rien n'échappe à sa providence. Jésus-Christ nous a enseigné avec une force où les philosophes n'ont jamais pu atteindre que tout est mis en ligne de compte auprès de Dieu jusqu'au moindre cheveu de notre teste, qu'un verre d'eau donné à celuy qui a soif serarécompensé, que les âmes sont immortelles, que le soin du grand avenir qui les regarde doit estre préféré à tout autre, mais qu'il y a cependant icy-bas un avant-goût du vray bonheur, que tout tournera au bien des bons et (afin que personne ne se puisse plaindre) qu'une bonne volonté bien sérieuse suffit. C'est cette bonne volonté qu'on entend en partie par une foy vive, par cette charité envers le prochain, qui nous fait prendre plaisir à voir le bien d'autruy, et à le procurer, si cela se peut, et par l'amour de Dieu sur toutes choses qui nous fait trouver le plus grand plaisir dans la connaissance du gouvernement de Dieu et des perfections divines ; car aimer, est trouver son plaisir dans le bien, dans la perfection de celuy qu'on aime.

« Il n'y a point de doctrine ny plus solide en elle-même, ny plus utile pour le public, ny plus capable de donner contentement à ceux qui l'ont embrassée véritablement. Mais elle est peu pratiquée, et on peut dire qu'elle est peu connue quoy qu'il semble que toutes les chaires retentissent des passages de l'Écriture qui l'enseignent. Car les hommes sont rares, qui ayent une véritable foy et confiance en Dieu, et en même temps la charité comme il le faut. On marque sa con-

fiance en Dieu, quand on est content de tout ce qu'il fait, et persuadé qu'il n'y a rien de mieux, pas même pour nous, et on marque en même temps une véritable charité lorsqu'on tâche de tout son pouvoir de faire le bien autant qu'il dépend de nous. En un mot, il faut faire le bien et croire que Dieu le fait. Voilà la réunion de la Religion naturelle et de la religion révélée, au moins dans la pratique. Car les mystères regardent plus tôt la connaissance. Et il suffit qu'on les conçoive d'une manière qui ne fasse point de tort aux attributs et aux perfections de Dieu.

« Mais les *Théologiens* chrétiens s'écartent souvent de ces idées. Il y en a qui veulent qu'une doctrine paraisse bien absurde pour mériter d'être crue, et ils appellent cela le triomphe de la foy. Comme si Dieu prenait plaisir à nous rendre le salut difficile et à choquer les gens raisonnables. Il y en a même qui vont jusqu'à dire des choses où il y a une véritable absurdité. Les gens qui enseignent ces choses, ont des motifs bien différents : il y en a qui le font par simplicité et qui ne pénètrent pas la conséquence, c'est le peuple des Théologiens, et ce peuple s'étend loin ; il y a des mélancoliques qui y vont par le chagrin qu'ils ont contre ceux qui en savent plus qu'eux, et ils se consolent de leur ignorance et de leur négligence par le privilége qu'ils s'imaginent que Dieu leur accorde sur ceux qui sont plus habiles ou plus studieux qu'eux, qu'ils considèrent comme autant d'ennemis de la foy. C'est à peu près comme les pauvres se consolent souvent en s'imaginant que Dieu les aime plus que les riches, et que les riches sont tous damnés.

« Mais il y a aussi des gens malicieux qui se moquent

des théologiens et de la religion, en enseignant que la foy doit choquer la raison, et que ce qui est bon en théologie, n'est pas bon en philosophie. Ils se croyent préparer par ce moyen une échappatoire et un privilége de se déchaîner contre la foy, et de la tourner en ridicule sous prétexte de la faire triompher sur la raison. »

Leibniz passe alors en revue ces erreurs théologiques qui choquent la raison : il montre ce qu'il y a d'absurde dans celle du trithéisme ou des trois dieux se substituant à la notion orthodoxe de la Trinité. Il repousse ensuite cette secte de fanatiques zélés et intolérants qui damnent tout le monde et font ainsi de Jésus-Christ non le sauveur des hommes mais la cause de leur perte. Enfin il prend à partie ces théologiens qui prétendent que toutes les actions vertueuses des payens estoient criminelles, qui soutiennent que la postérité d'Adam mérite d'estre damnée, parce que Adam a péché, et qui damnent les enfants morts sans baptême. Leibniz réfute toutes ces erreurs théologiques par les seules lumières de la raison naturelle. On comprend que la religion, interprétée de la sorte, avec cette largeur de vues, avec cette profondeur de sens et de raison dut plaire à la duchesse Sophie.

La duchesse avait une égale horreur pour le fanatisme et la superstition.

Elle lui écrivait : « Je m'amuse, en ce moment, à lire un livre de l'île de Formosa où l'on sacrifie 18 enfants par an, pour plaire au seul Dieu. Il est plus rassurant que nous croyions que le bon Dieu a donné le sien pour nous tous (P. 115, IX). »

Ses lettres à Mme de Brinon laissent percer parfois

une véritable indignation contre les cruautés par lesquelles avait été souillée la cause de la religion chrétienne et l'on déshonorait encore de son temps celle du catholicisme. Elle n'aimait pas non plus la superstition : elle ne pouvait admettre celle qui est le plus en honneur dans cette église, je veux parler du culte de la Vierge avec des excès qui ont encore augmenté depuis ; elle approuvait le jugement de Leibniz sur les sectes et sur Luther qu'il défendait contre Bossuet. Mais cette liberté d'esprit n'excluait pas chez elle le sentiment religieux : on peut s'en convaincre par la lecture de ses lettres : aucun sujet ne lui paraissait plus digne de ses méditations, elle y revient sans cesse avec Leibniz, et elle est sur ce point bien éloignée de l'indifférence des modernes. Sa curiosité même qu'on peut blâmer, est un hommage qu'elle rend à la vérité du Christianisme.

Leibniz était naturellement l'arbitre des controverses philosophiques et religieuses à la cour de Hanovre. La duchesse aimait à mettre les savants et les théologiens aux prises. La correspondance nous en donne la preuve. La duchesse était matérialiste comme son fils : et on savait que Leibniz n'avait pu la convertir à l'idée de l'âme immatérielle.

Elle lui écrivait à Berlin où il était pour les fêtes du mariage de sa fille.

« Je tiens à présent mon ménage, et si vous estiés ici, je vous pourrois faire gouverneur de l'orangerie dont les appartements sont fort agréables. Cependant je vous donneray à méditer sur la dispute qu'a eue mon fils l'électeur sur *la pensée* que mon fils l'électeur a soutenue contre luy (l'abbé Molanus) d'estre matérielle

d'autant qu'elle est composée de choses qui entrent en nous par les sens, et qu'on ne peut penser à rien sans se faire une idée des choses qu'on a veues, ouyes, ou tastées, comme un aveugle à qui on demande ce qu'il se figuroit de Dieu, il dit : « comme du sucre. » Je vous envoye ce que l'abbé Molanus a respondu à tout cela, sans y bien respondre à notre avis, car je suis de l'opinion de mon fils. »

Molanus, qui savait l'autorité et le crédit dont jouissait Leibniz sur l'esprit de la duchesse, lui écrivit de son côté pour le rendre favorable en ces termes :

« Ce qui suit, je vous le dis à l'oreille. Notre sérénissime duchesse qui ne peut renoncer à ses paradoxes, m'a mis l'autre jour sur la selette, en me provoquant pendant le souper à une dispute sur la définition de l'âme et sa distinction réelle de l'étendue; elle a exigé que je lui misse par écrit mes pensées à ce sujet ; je l'ai fait : et je le lui ai envoyé. Mais la duchesse attaque cet écrit, non en répondant à mes arguments, mais en multipliant, comme c'est l'habitude des gens étrangers à ces matières, des questions qui n'ont aucun rapport au sujet ou d'une solution élémentaire. Elle finit en disant qu'elle vous prendrait pour arbitre du différend et qu'elle vous enverrait mon papier : ce qu'elle fera, je n'en doute pas. J'ose espérer que vos opinions sur ce point sont d'accord avec les miennes, à savoir que l'âme est une chose pensante et réellement distincte de la chose étendue : sans cela qu'adviendrait-il, je vous prie, de l'immortalité de l'âme? Toutefois si, contre toute attente, vous étiez d'un autre avis, notre sérénissime duchesse doit l'ignorer, et je vous supplie, ou de m'aider par votre réponse, ou si c'est trop deman-

der, de ne pas me nuire. Notre amitié vous en fait un devoir et j'ai confiance que vous n'agirez pas autrement. »

Leibniz répondit aux deux : il dit à Molanus qu'il approuve sa distinction du corps étendu et de l'âme pensante, mais qu'il ne trouve pas l'argument cartésien exempt de difficulté. Pour juger de l'incompatibilité de l'étendue et de la pensée dans un même sujet, ajoute-t-il, les Cartésiens devraient définir l'un et l'autre. Ce n'est donc pas tant un dissentiment entre moi et les Cartésiens que vous suivez, qu'un achèvement de leur doctrine, que je me propose comme but de mes efforts. C'est ainsi que je définis l'étendue, ce qui enveloppe la pluralité, la continuité et la coexistence, et la pensée, ce qui représente la multitude dans l'unité, et comme l'Iliade dans une noix. Car les âmes sont les véritables unités ou substances simples, manquant de pluralité ou de parties, et dont l'anéantissement par des moyens naturels est impossible.

Il adressa à la Duchesse une lettre beaucoup plus étendue et qui peut être considérée comme le résumé de sa doctrine sur l'immatérialité de l'âme et les preuves à l'appui. Il commence par les définitions rappelées tout à l'heure dans sa lettre à Molanus, et dont il tire les conséquences ; puis, suivant une méthode qui lui est familière, il explique ces pensées un peu trop abstraites par des analogies tirées des mathématiques ; enfin, il termine par ces réflexions sur le sentiment des Cartésiens et de l'abbé Molanus, qui était le point brûlant de ce débat :

« Après avoir établi mon sentiment, je vous ajoute des réflexions sur le raisonnement cartésien de notre savant M... (Molanus). Je demeure d'accord que nos

âmes pensent et que notre corps a de l'extension. J'accorde aussi que lorsque deux choses ont des attributs tellement divers qu'on peut comprendre l'un sans songer à l'autre, alors ces choses mêmes sont de différentes natures. Mais si la pensée se peut comprendre sans songer à l'étendue, c'est de quoi il y a lieu de douter (1). »

Leibniz, pris à partie, ne voulut pas contredire son ami Molanus, qui lui avait demandé son appui ; mais on sent déjà dans ses réponses à l'abbé et à la Duchesse combien le dissentiment avec les Cartésiens est profond : il ne parle déjà plus la même langue. S'il conserve encore les termes de pensée et d'étendue, il en modifie complètement le sens par ses définitions. De l'étendue, il fait le synonyme de la pluralité et de la continuité, et de la pensée, la représentation de la pluralité dans l'unité. Il n'admettait déjà plus la ligne de démarcation qu'avaient tirée Descartes et Spinosa entre ces deux attributs de la substance : « Il doute, écrit-il à la Duchesse, si la pensée se peut comprendre sans l'étendue, c'est-à-dire sans images ni figures. » Ce rôle tout nouveau de l'imagination, aidée des mathématiques, qui en sont la logique, n'avait rien de cartésien.

Les lettres philosophiques de Leibniz étaient communiquées par la duchesse Sophie à sa nièce, madame la duchesse d'Orléans. Nous avons vu qu'elle lui avait envoyé la *Notice sur Van Helmont*, et qu'elle en avait reçu des compliments pour l'auteur. Elle lui avait trans-

(1) Voir à ce sujet toute une partie sur les rapports de Leibniz avec les Idéalistes de son temps à la fin de ce Mémoire.

mis également ses *Lettres sur les Unités* (1), qui firent sensation, comme on le verra bientôt.

Il y a même, à cet égard, un épisode bien curieux dans cette correspondance. Leibniz, qui était tout de feu pour la doctrine des unités et qui ne pouvait voir la Duchesse si froide à leur égard sans en être un peu piqué, se trouva tout d'un coup trois disciples sur lesquels il ne comptait pas, et que nous n'eussions jamais devinés sans les heureuses indiscrétions de sa correspondance; car ce n'était rien moins que Monseigneur le duc de Bourgogne, Son Altesse la duchesse du Maine, et Monseigneur le duc d'Orléans, qu'on croyait occupé de toute autre chose que de philosophie.

Leibniz avait bien eu jusqu'ici des princesses pour élèves, en Allemagne, et la plus intelligente de toutes était Sophie-Charlotte qui, moins rebelle à la philosophie spiritualiste que sa mère, admirait beaucoup les *Unités* de Leibniz et croyait même les avoir comprises. Mais il était piquant et très-agréable pour lui de conquérir des disciples de qualité à la cour de Louis XIV.

Il y avait à la cour de France, tout auprès du trône, une princesse d'origine allemande, qui avait épousé le frère du roi. On connaît cette femme, d'un esprit original et curieux par ses lettres. La duchesse douairière d'Orléans entretenait un commerce très-actif avec l'Allemagne. Elle y comptait, dans les cours d'au-

(1) On en a la preuve pour celle du 31 octobre 1705 : car le 6 février 1706, Leibniz exprime sa satisfaction de ce que la lettre a été lue par Madame la duchesse d'Orléans et par son fils. (Voir Klopp., 9e vol., p. 156).

delà du Rhin, autant de correspondants que de parents ou d'amis. Celle de Hanovre lui était particulièrement chère, à cause de la duchesse Sophie. Ce fut elle qui servit d'intermédiaire à Leibniz et qui le présenta, en quelque sorte, à la cour. On juge de sa joie à la nouvelle que sa philosophie y était bien reçue.

La position que Leibniz avait prise vis-à-vis du Cartésianisme, semblait devoir être un obstacle à la diffusion de son système en France. C'était une erreur. Un échange de lettres entre Leibniz et Monseigneur le duc de Bourgogne, par l'intermédiaire de la duchesse Sophie, va nous montrer avec quelle liberté d'esprit on traitait ces questions de hautes mathématiques et de philosophie transcendante à la cour de Louis XIV. Un moment même, Leibniz put croire qu'il avait conquis dans ce prince un disciple. Une aimable provocation philosophique, suivie d'une polémique à armes courtoises, d'une lettre très-spirituelle, de remarques très-fines sur la Monadologie par le duc d'Orléans, qui sera plus tard le Régent, va nous prouver que s'il y comptait d'illustres disciples, il y trouva aussi des critiques inattendus.

Leibniz nous a raconté lui-même comment il fit cette découverte ; nous le laisserons parler :

« Vous me demanderez, Madame, à quel propos je recommence à parler des unités : mais quand V. A. E. saura le bonheur que j'ay eu de me rencontrer là-dessus avec un des plus illustres Auteurs du temps, comme je l'ay appris depuis peu, Elle ne sera point étonnée de ce débordement du cœur qui me fait parler de mes unités favorites (On sent ici la tendresse d'un père pour ses enfants). Cet auteur me fortifie d'autant plus

qu'il n'est point philosophe ny même savant de profession, mais il est d'un grand génie et d'une très-heureuse naissance. Il semble que la nature et le génie a parlé en luy, et je préfère infiniment leur jugement à celuy de la lecture et de l'enseignement.

« V. A. E. me demandera qui est donc cet Auteur dont je fais tant de bruit. Vous ne le devineriés jamais, Madame, je le vois bien ; c'est pourquoy je vous dirai, en peu de mots, que c'est Monseigneur le Duc de Bourgogne. Il me semble, Madame, que je vous voy toute surprise, mais vous pouvez compter que c'est la pure vérité. Il est vray que je n'ay pas encor vû le livre de cet Auteur, mais j'en ay vû l'extrait dans le dernier septembre du *Journal des Savants* d'Amsterdam, pag. 356. »

« Voicy, dit Leibniz, ce qu'on rapporte de l'occasion qui a fait naître ce livre. Quand Monseigneur le Duc de Bourgogne estoit fort jeune, on luy enseigna les mathématiques, et comme on luy vit beaucoup de pénétration, on luy proposa d'écrire de sa main, tous les jours, ce qui luy avoit été enseigné la veille ; afin (dit on) que se dictant à luy même ce qu'on lui avoit appris, et repassant par ordre et à loisir les vérités géométriques suivant leur enchaînement, il s'accoustumât à aller moins vite et plus seurement...

« Or, ses méditations mises ensemble ont fait naistre les *Élémens de Géométrie*, de Monseigneur le Duc de Bourgogne, qui viennent de paroistre, en 220 pages in-4°. Mais voicy ce qui regarde mes unités. » Leibniz explique alors comment le prince en était venu (p. 33 de son livre) à la question des *incommensurables* et à la difficulté fameuse de la division du

continu. Or, comment la résout-il ? Précisément comme Leibniz et par les mêmes arguments que Leibniz, en n'accordant l'existence qu'aux unités et non pas aux nombres et aux multitudes : « *Vingt hommes*, dit-il, *n'existent que parce que chaque homme existe. Le nombre n'est qu'une répétition des unités auxquelles seules appartient l'existence ; il ne sauroit jamais y avoir de nombre s'il n'y a des unités.* » Cela bien conçu, le pénétrant auteur, comme l'appelle Leibniz, en tire ces déductions étonnantes qui présidèrent à la naissance de la Monadologie, et l'on est étonné de la fermeté et de la précision de langage, de la dialectique serrée qu'il emploie : « *Cela bien conçu*, dit le prince, *ce pied cubique de matière, est-ce une seule substance ou en sont-ce plusieurs ?*

« .... *Vous ne pouvés pas dire que ce soit une seule substance, car vous ne pourriés pas seulement les diviser en deux. Si vous dites que c'en sont plusieurs, puisqu'il y en a plusieurs, ce nombre, tel qu'il soit, est composé d'unités. S'il y a plusieurs substances existantes, il faut qu'il y en ait une, et cette une ne peut en estre deux. Donc la matière est composée de substances indivisibles.*

« .... *Voici notre raison*, ajoute ce prince pénétrant, *réduite à d'étranges extrémités. La géométrie nous démonstre la divisibilité de la matière à l'infini, et nous trouvons en même temps qu'elle est composée d'indivisibles* (1). »

(1) « Si la substance n'estoit pas dans le corps avant la division, on feroit naistre à tous moments de nouvelles substances. » (Intercalé par Leibniz dans le texte.)

« J'ay lû tout cela avec admiration, » continue Leibniz enthousiasmé. Je le crois bien : c'était orgueil bien naturel d'inventeur; il se retrouvait lui-même dans les cahiers du prince et l'on eût dit que quelque fée ou plutôt quelque habile mathématicien, ami de Fénelon et de Leibniz, lui eût, par un précieux larcin, dérobé ses propres découvertes pour en offrir la primeur au duc de Bourgogne, si capable de les apprécier et de les comprendre.

Leibniz continue et dit qu'il a trouvé la solution de l'antinomie qui embarrassait si fort le jeune prince. On retrouve à ce trait l'inventeur, qui s'écrie à son tour : Ευρηκα !

La Duchesse avait transmis la lettre, mais elle avait gardé tous ses doutes. Elle ne pouvait admettre, lui dit-elle, que quatre thalers fissent moins qu'un seul. Elle ne sortait pas de là. C'était à désespérer de ses aptitudes métaphysiques. On le voit bien à la réponse de Leibniz.

« Ce n'est pas peu de chose, lui écrit-il, que Monseigneur le Duc de Bourgogne et encor Madame la Duchesse du Mayne entendent des matières si profondes. Il importe au genre humain qu'un Prince, comme ce Duc, qui est destiné à en gouverner un jour une belle et grande partie, soit instruit, comme il l'est, des plus solides et des plus importantes vérités qui regardent les sources des choses. »

Il importait, paraît-il, médiocrement à la Duchesse, qui ne pouvait déchiffrer ce grimoire, mais il importait beaucoup à Leibniz, qui se voyait soudainement accepté, que dis-je ? en quelque sorte attiré à la cour de France. L'élève de Fénelon lui en ouvrait les

portes et l'archevêque de Cambrai lui-même devenait sa caution. Leibniz revint à la charge : on le comprend sans peine ; il se croyait évincé de France par la faveur régnante du Cartésianisme. Point du tout, c'était précisément dans ce pays, à la cour et autour du monarque, que des sympathies très-vives accueillaient sa philosophie. Pour le coup, il en fut ravi.

Les relations philosophiques de Leibniz avec le duc d'Orléans datent de la même époque et eurent la même origine. Ce fut la Duchesse-Mère qui fut l'intermédiaire entre ce philosophe et son fils.

Leibniz devait au duc d'Orléans et à sa mère d'avoir vu sa situation de membre de l'Académie des sciences régularisée, sous Pontchartrain.

« J'apprends, écrit-il à la duchesse Sophie, que l'Académie royale des Sciences aura deux sortes de membres : les uns seront assidus et auront chacun 500 escus, les autres seront libres et honoraires. Aussi je ne doute point que je ne doive estre compris dans les derniers, ne pouvant pas être sur les lieux. Il est vray qu'autrefois on donnait des gages plus considérables et même aux absents, comme feu M. Huygens, qui avoit 2,000 escus de pension. Mais comme on a fait à présent un certain règlement, il n'y a point d'apparence de produire quelque chose d'irrégulier. Cela pourroit faire tort à ma réputation, si j'affichois des choses déraisonnables. Cependant, puisque V. A. E. a eu la bonté d'en écrire un mot à Madame, et qu'elle croit que S. A. R. voudra bien avoir celle d'en toucher un mot à M. de Pontchartrain, je crois que cela pourroit se borner à dire que Madame ayant appris que le Roy m'avoit nommé pour estre de l'Académie, en est bien aise et voudroit

bien sçavoir ce que c'est, témoignant au reste à M. de Pontchartrain que ce qui seroit à mon avantage ne luy déplairoit pas. »

La situation de Leibniz fut régularisée. Mais revenons à la correspondance. Un sourd-muet en fut l'occasion (1).

Un jeune homme de Chartres, sourd et muet de naissance et qui avait recouvré l'ouïe tout à coup, avait fait l'objet d'une relation à l'Académie royale des Sciences. Le duc d'Orléans s'était intéressé à ce problème et en avait fait donner connaissance à Leibniz. Celui-ci répondit par une note qui contient un questionnaire pour interroger ce sourd et muet plutôt qu'une méthode pour instruire ses semblables. On peut toutefois en tirer quelques inductions sur la manière dont il entendait l'instruction des sourds-muets. Certains passages sont même assez explicites sur ce point (2).

(1) Après toutefois qu'il eût envoyé ses lettres sur les unités des 31 octobre 1705 et 6 février 1706. Mais le Mémoire sur le sourd et muet de Chartres porte une mention spéciale qui fixe la date de ces relations plus suivies : nous la reproduisons : « Écrit envoyé à Madame la Duchesse douairière d'Orléans, pour estre communiqué au Duc d'Orléans, son fils, ce 9 février 1706 (Leibniz). »

(2) Est-il nécessaire de rappeler que, pour Leibniz, ni le sourd et muet, ni l'aveugle, ni aucun être dépourvu d'un ou plusieurs sens, n'est pas pour cela privé de l'intelligence et de la conscience? Ce serait méconnaître l'esprit même de sa philosophie et certaines parties de son système, comme la doctrine des idées innées qui restreignent bien plutôt l'office de la sensibilité ou qui la transforment en représentations, *a priori*, antérieures et supérieures à l'expérience. Comment veut-on, d'un autre côté, que Leibniz, qui prodiguait la

Cette lettre fut bientôt suivie d'une autre qui fit événement dans l'entourage de Madame la duchesse d'Orléans. Ce n'était pas seulement un exposé de ses mathématiques transcendantes, c'était toute une théorie de l'intelligence que Leibniz avait donnée.

Cette lettre, l'une des plus belles qui nous ait été conservée de Leibniz, se trouve à Hanovre, en projet, avec des variantes. On voit l'importance qu'il y attachait au nombre des retouches et des copies qu'il en a faites. Le brouillon primitif est tellement couvert de surcharges qu'il est presque illisible. Leibniz est comme électrisé par la découverte qu'il a faite d'un disciple aussi considérable que Monseigneur le duc de Bourgogne. On sent qu'il voulait que sa philosophie parût à la cour de Louis XIV avec tous ses avantages.

perception, c'est-à-dire une certaine faculté de se représenter les choses, à des êtres entièrement dépourvus de sens, en privât le sourd-muet auquel ils ne manquent pas tous? Aussi le voyons-nous, dans sa note, revendiquer pour lui toutes les idées et la faculté d'acquérir toutes les connaissances, dans des termes que ne désavouerait certainement pas le savant auteur du rapport fait, en 1861, à l'Académie des sciences morales et politiques, sur les meilleures méthodes d'enseignement des sourds-muets. Mais nous n'irons pas jusqu'à prétendre qu'il y ait donné, *ex professo*, la métode d'ehn seignement qui leur convient le mieux ; il se borne à recommander l'emploi des signes ou caractères muets, sans dire lesquels. Est-ce seulement le langage mimique ? Nous ne le croyons pas ; car il ne l'indique que comme subsidiaire dans cette phrase : « Tant par les peintures des choses visibles, qui ont de l'analogie avec les invisibles, que par d'autres caractères plus arbitraires, comme ceux des Chinois, ou enfin par des signes approchant de ceux des muets du sérail. »

C'est sa philosophie des mathématiques et le secret de la science de l'infini qu'il nous livre dans cette lettre, mais ces abstractions grandioses sont traduites dans un langage plein d'élévation, de justesse et de profondeur (31 octobre 1705).

Le rôle de l'entendement y est caractérisé dans une page maîtresse ; résumons-la : « L'entendement, c'est la continuité, l'harmonie dans sa plus haute expression ; conçu comme l'entendement divin, il est la région des vérités éternelles et des sciences nécessaires ; il contient le temps et l'espace éminemment et d'une manière digne de lui et ses rayons se répandent aussi sur le nôtre. L'entendement humain qui en est éclairé, a pour fonction de nous faire comprendre la parfaite régularité de l'œuvre de Dieu, quoiqu'une créature finie ne la puisse comprendre : la continuité, l'espace et le temps sont les principes métaphysiques de la science de la nature qu'il doit déchiffrer, ce sont des principes de l'ordre dans les choses, des fondements des rapports. Les vérités éternelles, fondées sur les idées mathématiques bornées, ne laissent pas de lui servir ; il fait abstraction des inégalités trop petites pour pouvoir causer des erreurs considérables par rapport au but qu'il se propose. » Leibniz le compare à un ingénieur qui trace sur le terrain un polygone régulier et ne se met pas en peine, si un côté est plus long que l'autre de quelques pouces.

Il faudrait pouvoir citer toute cette lettre où les principes de son conceptualisme et de son déterminisme sont énoncés avec une vigueur singulière et une très-grande netteté :

« L'uniformité, l'universalité, la continuité sont dans

l'esprit, elles ne sont pas dans l'image : l'image est vraie ou elle est fausse. L'esprit applique à l'image l'uniformité qui est en lui. Il emploie, toujours et partout, les méthodes les plus courtes et les formes les meilleures. L'esprit corrige les images ou les réduit. Les fictions de la géométrie nous fournissent ainsi des vérités réelles. Il y a une logique physique comme il y a une logique mathématique; elle consiste dans l'exclusion des mouvements continus et la considération de certaines notions, de certaines fictions, comme les indivisibles qui sont de purs idéaux de l'esprit. L'uniformité, qui est absolue pour l'espace et le temps, n'existe pas pour le mouvement, et les difformités qu'on y observe viennent des infiniments petits. Ces fictions, qui n'ont par elles-mêmes aucune réalité, sont très-utiles pour déterminer les réels. » Leibniz soulignait ici l'origine du principe de l'identité des indiscernables et de la loi de continuité.

Quant à la loi de continuité, l'explication est décisive ; jamais il n'a été plus explicite. La lettre contient à ce sujet des déclarations d'une vigueur surprenante.

Il en est de même d'une des applications qu'il en fait, application des plus importantes et que Kant a si vivement combattue dans sa critique : je veux parler de ce *principe des indiscernables* qui apparaît aussi dans sa lettre, et dont il essaie une déduction nouvelle et hardie, puisqu'il prétend le mettre d'accord avec l'expérience et le justifier par les faits, bien qu'il soit une conséquence purement logique de sa loi de continuité : « V. A. E. l'avoit bien reconnue, lorsqu'elle dit à feu M. d'Alvensleben, dans le jardin de Herren-Hausen, de

voir s'il trouveroit deux feuilles dont la ressemblance fût parfaite, et il n'en trouva point. »

La Duchesse communiqua sa lettre, comme c'était son habitude, à Madame la duchesse d'Orléans et par elle à son fils, à celui qui plus tard devait être le régent. Leibniz l'apprend et lui répond :

« Madame, je suis bien aise que mon papier a servi d'amusement pour quelques moments à V. A. E. et à Madame. Mais je suis encore plus aise que Monseigneur le Duc d'Orléans l'approuve; non pas seulement parce que c'est un prince distingué, mais parce que sa pénétration répond à sa dignité. Si le grand Turc l'avait approuvé, je ne m'en soucierais guère. »

Ce succès inespéré et longtemps attendu de son système, à la cour de Louis XIV, nous a valu une nouvelle et très-ingénieuse explication de sa philosophie, destinée au duc d'Orléans, et une réponse bien spirituelle et bien fine de ce prince, qu'il voulait mettre en rivalité avec le duc de Bourgogne.

Le Dauphin était curieux de philosophie ; il avait même écrit sur ce sujet, nous l'avons vu, un traité de 220 pages.

Cette fois, le duc d'Orléans qui connaissait l'éloge que Leibniz avait fait des essais mathématiques et philosophiques du duc de Bourgogne, voulut montrer qu'il se piquait lui aussi de philosophie à ses heures. Il répondit, et sa lettre bien que très-flatteuse pour ce grand homme, contient une critique très-fine et très-juste de son système. Voici cette lettre (1) :

(1) La lettre a été retrouvée dans les papiers de Leibniz avec cette mention de sa main, qui en établit l'authenticité : « Billet de

« Je n'ay jamais rien vu de mieux écrit ny de plus net, dans des matières aussi obscures et aussi abstraites, que les deux lettres de M. de Leibniz que Madame m'a fait l'honneur de me montrer. J'ay esté ravy de voir condamner par un aussi habile homme que luy l'erreur de ceux qui confondent la matière et l'estendue, et il démontre parfaitement bien que sans des unités réelles la matière ne pourroit point exister, et que l'assemblage des infiniment petits ne peut jamais composer une grandeur. L'unité qu'il établit pour les âmes est encor aussi belle et nécessaire. Mais j'avoue que deux choses m'y embarrassent :

« 1° Qu'il me semble que c'est un manque d'unité que d'estre sujet à des changements, ne fût-ce qu'à celuy de la succession du temps, ce qui me faisoit reconnoistre de vraye unité qu'en Dieu, qui, ayant également présent le passé et l'avenir, n'est point sujet à aucune succession de temps, et, comprenant tout également et à la fois par l'action éternelle de son imagination pour ainsi dire, est véritable unité, base de toute étendue, temps et perception.

« La seconde chose qui embarrasse mon ignorance, c'est que je ne comprends pas la différence ou la liaison des unités âmes avec les unités matières. Rien n'est plus ingénieux pour le faire entendre que la comparaison dont M. de Leibniz se sert, des rayons du cercle et des ronds qui se font dans l'eau. Cela montre parfaitement ce qui fait la différence des sensations

M. le duc d'Orléans que Madame a envoyé à madame l'électrice de Bronsvic à l'occasion de quelques-unes de mes pensées que Son Altesse Royale avait lues chez Madame (Février 1706). »

et ce qui empêche qu'elles ne se confondent les unes avec les autres. Cela est quasi géométrique ; mais la manière dont cela se fait et son passage est au-dessus de ma compréhension, du moins dans l'estat où je suis. Je me flatte que je le verray plus clairement, si je puis arriver à ce point de devenir génie, comme M. de Leibniz nous le fait espérer. »

On a la réponse de Leibniz, qui fait l'éloge de l'esprit sublime du prince et cherche à expliquer ce que son illustre correspondant trouvait inexplicable ; mais la lettre du Régent, qu'on croyait tout occupé de ses plaisirs, reste comme un témoignage de ce bon sens et de ce tact si fin qui, grâce à Descartes, n'avait point encore disparu de l'esprit des cours. Leibniz termine sa réponse par cet aveu que le prince lui a arraché :

« Si outre le rapport de l'esprit et du corps, par lequel ce qui se fait dans l'un répond de soy-même à ce qui se passe dans l'autre, on me demande encor en quoy consiste leur union, je ne suis pas en état de répondre. »

Cette lettre est précieuse parce qu'elle nous montre ce que le duc acceptait et ce qu'il critiquait dans la philosophie de Leibniz. Le Régent accepte pleinement et comme démontrée la distinction qu'il établit entre la matière et l'étendue, c'est-à-dire sa critique de l'étendue pure des Cartésiens et, par conséquent, le principe même de la monadologie, à savoir que sans des unités réelles, la matière ne pourrait point exister et que l'assemblage des infiniment petits ne peut jamais composer une grandeur. C'est là un pas décisif et qui range le Régent parmi les partisans de Leibniz et

les adversaires des matérialistes, d'une part et des Cartésiens, d'autre part, sur un point essentiel : la notion de la substance matérielle.

Mais si le duc d'Orléans se séparait complètement du Cartésianisme en admettant la distinction de la matière et de l'étendue, il critique d'autre part assez vivement certaines propositions fondamentales de la philosophie de Leibniz pour ne pouvoir pas être classé simplement parmi les disciples de ce grand homme, et pour se faire, même avant Justi, avant Maupertuis et avant Kant lui-même, une place parmi ses critiques les plus perspicaces.

Dans la seconde partie de sa lettre, en effet, il critique, par des arguments non moins spécieux que profonds, l'unité qu'il établit pour les âmes, et cela de deux manières : 1° par la contradiction qu'il trouve entre la notion d'unité et celle de changement ou de diversité ; et 2° par la difficulté qu'il éprouve à comprendre la différence ou la liaison des unités âmes avec les unités matières et l'hypothèse de l'harmonie préétablie par laquelle il prétend l'expliquer.

On ne pouvait rien objecter à Leibniz de plus fin et de plus sensé. La première de ces difficultés est celle qui, pour beaucoup d'esprits excellents, a toujours été la pierre d'achoppement de la monadologie, celle qui arrêtait Bayle, celle enfin qui a fait reculer Herbart, l'un des plus grands métaphysiciens de l'Allemagne, et lui a fait nier le changement pour conserver la simplicité de l'Être et purger sa monadologie de ce qu'il regardait lui-même comme une antinomie insoluble. Ce n'est pas l'objection quelque peu naïve de la duchesse : « Comment l'un est-il plusieurs ? comment quatre thalers

ne font-ils pas plus qu'un? » Non, cette objection purement matérialiste, que lui adressait la duchesse Sophie, ne pouvait l'arrêter. Mais ce n'est point celle que lui faisait le Régent, beaucoup plus versé dans ces difficiles questions de métaphysique : « Comment Leibniz arrivait-il à déduire la variété de l'unité? Comment l'Être simple ne pouvant être sujet au changement, exemple : Dieu, Leibniz faisait-il de ses unités des sources de changement : « Car, observe-t-il avec finesse, il me semble que c'est un manque d'unité que d'être sujet à des changements, ne fût-ce qu'à celuy de la succession du temps. » Voilà l'objection du Régent, bien autrement décisive que celle de la duchesse. Leibniz, nous le verrons bientôt, ne la croyait pas décisive : il prétendait déduire la variété de l'unité, la matière de l'esprit, malgré les difficultés presque inéluctables de cette déduction : il prétendait retrouver une sorte d'unité dans la continuité même des changements, et dans la liaison des différents états en un même sujet; il a fait des miracles de subtilité et de profondeur pour échapper à cette contradiction dans laquelle le duc d'Orléans le tenait enfermé; il a fait des prodiges d'esprit et de calcul pour nous expliquer que cette conciliation de l'unité et de la diversité est possible, qu'elle est faite dans son système et que la force, envisagée comme l'essence des substances, était précisément cette solution que n'avait point Descartes. A-t-il réussi à convaincre le Régent? nous en doutons. En tout cas, Bayle, Euler, Justi, Kant ne furent pas convaincus ; car ils l'ont combattu et critiqué par ce même argument.

La seconde critique du Régent visait l'hypothèse de

l'harmonie préétablie et la solution que Leibniz avait donnée de l'union de l'âme et du corps. Elle n'était pas moins judicieuse ni moins profonde. Nous ne nous étendrons pas ici sur une conception qui paraît assez particulière au Régent : il suppose que Leibniz admettait des unités matières, distinctes de ses unités âmes ; évidemment, ces unités matières ne pouvant être dans la pensée du Régent de véritables atomes, ce sont des forces ou des principes de vie au sens leibnitien, et il se demande alors avec beaucoup de raison, comment il entendait la différence ou la liaison entre ces deux sortes d'unités. Leibniz, pour le faire comprendre, avait coutume de recourir aux comparaisons les plus ingénieuses qu'il tirait des mathématiques, ou même de phénomènes plus réels. Il disait par exemple :

« On demandera comment le composé peut être représenté dans le simple ? Je réponds que c'est à peu près comme une infinité de rayons concourent et font des angles dans le centre, tout simple et indivisible qu'il est. — C'est ainsi que, jetant en même temps plusieurs pierres dans une eau dormante, nous voyons que chacune fait des cercles sur la surface de l'eau, qui se coupent et ne se confondent point, chaque rangée de cercles avançant comme si elle estoit toute seule (1). »

Mais le duc observe avec une profondeur véritable que ces images montrent bien ce qui fait la différence des sensations et ce qui empêche qu'elles ne se confondent les unes avec les autres. « Cela est quasi-géométrique, ajoute-t-il, mais la manière dont cela se fait

(1) V. aussi *Nouveaux essais*. — Erdmann, p. 226.

et son passage est au-dessus de ma compréhension. »
Le duc arrivait ici aux dernières précisions. On n'a rien dit de plus fort pour montrer que l'harmonie préétablie, si elle rend compte des faits et les ordonne en deux séries, n'explique pas le passage de l'une à l'autre et le comment de ces faits ou la sensation perçue.

Leibinz répondit, mais sa réponse ne nous satisfait pas complètement.

Il recourt au principe de la raison suffisante, qui explique *pourquoi* il y a quelque chose. Le duc demande le *comment*, c'est-à-dire la cause efficiente. Leibniz répond par le *pourquoi*, c'est-à-dire par la cause finale. Cette explication ne vaut pas, il semble que c'était s'exposer à un reproche, qu'on adresse souvent aux métaphysiciens qui, lorsqu'ils désespèrent du *comment*, nous donnent le *pourquoi*. Sans doute le principe de la raison suffisante, qu'il appelle aussi le principe de l'ordre et de la convenance, a une très-grande portée en métaphysique. Mais, enfin, ce principe a lui-même été soumis à une très-forte critique par Kant. Kant lui reproche d'être purement logique, de ne pas dépasser la sphère des jugements analytiques, de ne pouvoir s'élever jusqu'aux synthèses *à priori* de la raison. Leibniz avait donc le tort de répondre au *comment* par le *pourquoi*, et encore ce pourquoi, il le demandait à des idées pures de la raison sans observation sensible des choses. Donc il n'atteignait point les réalités véritables.

Toutefois, Leibniz a deux réponses subsidiaires dont il serait injuste de ne pas tenir compte ; il explique au duc les deux caractères de la substance, savoir : la liaison des changements dans le même être, ce qui

suppose un sujet même du changement, et la notion de force active, envisagée comme l'essence même de la substance, c'est-à-dire de ce qu'il y a de durable et de permanent dans les phénomènes. C'est le dynamisme. Mais il maintient toujours que la série des perceptions dans la monade est à part de la série des mouvements dans le corps.

Or, c'était précisément ce droit à l'idéalisme que lui contestait le Régent avec une logique pressante, et il fallait qu'il le serrât de bien près pour qu'un métaphysicien, comme Leibniz, en soit venu à cet aveu : « Mais si outre le rapport de l'esprit et du corps, par lequel ce qui se fait dans l'un répond de soy-même à ce qui se passe dans l'autre, on me demande encore en quoy consiste leur union, je ne suis pas en estat de répondre. Car cette union n'est pas un phénomène qui se fasse connoistre par quelques effets sensibles au-delà de ce rapport : et nous ne pouvons pas aller icy bas au-delà des phénomènes. » On ne sait ici qu'admirer le plus, ou de la perspicacité du Régent, ou de la sagesse du philosophe de Hanovre.

TROISIÈME PARTIE.

La princesse Sophie-Charlotte était née le 20 octobre 1668, dans le château d'Ibourg, d'Ernest-Auguste, alors évêque d'Osnabruck, et de sa femme la duchesse Sophie. Elle était l'unique fille au milieu de six frères. Sa mère l'avait élevée avec amour, elle savait le latin et parlait le français, l'italien et l'anglais comme sa langue maternelle. Elle avait appris la musique, et n'avait pas négligé l'étude des sciences. La maîtresse du palais, Madame de Harling, avait été sa gouvernante. Elle avait eu pour compagne la fille de son oncle le palatin, qui sera plus tard la duchesse d'Orléans, la mère du régent. Charles-Louis, séparé de sa femme, l'avait confiée à sa sœur Sophie.

La duchesse se rendit aux eaux de Pyrmont, avec sa fille, dans l'été de 1681. Ce fut là que le prince héréditaire de Brandebourg, alors marié, la vit pour la première fois. Son esprit, sa beauté, les charmes naissants de sa personne firent impression sur lui et sur le grand Électeur, son père ; elle gagna tous les cœurs, lorsqu'elle se rendit avec sa mère, l'année suivante, à la cour de Berlin. Deux ans après, sa mère la conduisit avec elle en France. Ce voyage resta l'un de ses meilleurs souvenirs. Elle vit sa tante Louise Hollan-

dine, abbesse de Maubuisson. Elle fut présentée à sa cousine, la princesse de Condé, qui était la fille de son oncle Édouard, marié à Anne de Gonzague. Elle fut reçue à la cour. La duchesse Sophie scandalisa les courtisans en appelant le roi « Monsieur » et non pas « Sire ; » mais Louis XIV avait de l'esprit, et ne fut pas choqué de ce manquement à l'étiquette qu'une princesse étrangère pouvait ignorer. Il fut charmé de la beauté de Sophie-Charlotte, et voulut la marier à un prince français, qui n'était ni le duc de Bourgogne, comme l'a cru Frédéric le Grand, ni le Dauphin déjà marié. Mais la différence des religions fut un obstacle insurmontable à ses projets : la duchesse n'aimait pas les conversions dont sa famille avait eu déjà trop d'exemples, et elle ramena sa fille à Hanovre où les ministres, pour plaire au duc Ernest-Auguste, venaient d'inaugurer l'Opéra-Italien.

Ce fut à son retour qu'elle apprit la mort de la princesse de Hesse-Cassel, femme du prince héritier de Brandebourg, Frédéric. Ce prince n'avait que vingt-six ans, mais il ne brillait point par les dehors : il avait peu d'esprit, et surtout il n'avait pas l'esprit jeune ; il aimait l'étiquette des cours, le faste, le cérémonial; il suivait ses premiers mouvements sans réflexion, et s'il avait des aptitudes, il ne les montrait point. Après des négociations longues et difficiles, mais habilement conduites par le ministre d'État , Otto de Grote, cette alliance fut décidée, et le prince partit pour Hanovre avec une très-grande suite, dans l'automne de 1684. Le mariage fut célébré à Herrenhausen. La princesse avait seize ans.

Sophie-Charlotte suivit son époux à la cour de Ber-

lin et s'y fit remarquer par les charmes de son esprit et les grâces de sa personne, mais elle ne parut point faite pour ces intrigues de cour où l'esprit de domination et le goût du pouvoir sont les plus grands mobiles. Elle dédaignait l'empire, bien qu'elle portât le sceptre de la beauté. Leibniz lui-même semble le regretter; et, lorsqu'elle devint reine, il lui dit, dans des vers souvent cités, qu'elle a fait asseoir sur le trône la majesté et l'amour :

Majestas et amor in una sede morantur.

Sophie-Charlotte avait l'âme trop haute pour se complaire à ces ambitieuses visées ; elle leur préférait les jouissances de l'esprit et son indépendance dont elle était surtout jalouse. Il lui eût été facile de s'emparer de l'esprit faible de son époux et de le dominer; elle ne le chercha même point. Elle ne sut ni ne voulut dissimuler sa froideur pour un époux peu digne d'elle, et l'abandonna sans regret à ses créatures. Elle aimait à s'enfermer dans un cercle d'amis intimes ; elle y faisait régner l'esprit et le goût français ; les *réfugiés* y étaient les bienvenus, *à cause de leur origine.* Le maréchal de Schomberg, étant venu en ambassade à Berlin, avec une suite de jeunes seigneurs, se croyait encore à Versailles, en entendant si bien parler sa langue, en retrouvant à Berlin les mœurs de sa patrie.

La mort du grand Électeur, en 1688, la mit au premier rang, mais ne put rien changer à son humeur. Elle donna peu de temps après un fils à son époux.

La première lettre que nous avons de Leibniz à la princesse est une épître de congratulation sur cet événement heureux. On voit, au ton de cette lettre, que

Leibniz n'était pas encore en grâce auprès de la princesse.

En 1690, le ton change, et la princesse elle-même l'encourage à lui écrire :

« C'est du dernier obligeant, Monsieur, lui écrit-elle, d'avoir voulu me réjouir avec la nouvelle du rétablissement de Madame l'Électrice; car, quoiqu'elle m'a toujours fait l'honneur de m'écrire, cela n'a pas cessé de m'inquiéter.

« Vous jugerez par là combien je vous suis redevable, et aussi d'avoir voulu me donner part de vos doctes correspondances. Elles sont sur une matière si subtile que, pour me faire comprendre quelque chose, il ne faut rien moins que la netteté de votre esprit, Monsieur. Si vous restez encore dans le dessein de nous venir voir, j'en profiterai, et j'aurai le plaisir de vous assurer que j'estime infiniment votre mérite, et que je serai toujours affectionnée à vous rendre service.

« Sophie-Charlotte. »

Nous assistons au progrès de cette liaison. En 1692, Leibniz, plus à son aise, a quitté le ton banal. C'était à propos d'une mystique et dévote jeune fille dont l'histoire avait fait beaucoup de bruit à la cour de Hanovre. Il lui écrit :

« Personne ne le disputera à V. A. E., Dieu lui ayant donné pour cela tous les avantages de la nature et de la fortune, et surtout la volonté d'en bien user, qui est le plus précieux des dons du ciel. Elle emporte, dès à présent, le prix dans un combat si glorieux, parmi les personnes de son rang. Je crois même que la solide vertu, qui brille dans une grande princesse, environnée des attraits du monde, vaut mieux que la vertu

farouche et retirée d'une Antoinette Bourignon, qui en fait des livres, sans peut-être la pratiquer comme il faut. Il est aisé de faire la prude quand on est sur l'âge, et quatre-vingt et dix ans sont d'un grand secours contre les plaisirs du monde. Je prie Dieu de conserver V. A. E. jusqu'à cet âge qui fait naturellement des saintes, et de la faire jouir cependant des triomphes du grand prince dont elle partage la joie. »

C'est une pensée de Montaigne qui, avec le tour saisissant qu'il donne à ses portraits, a de même tracé celui de la femme courageuse et forte en son milieu, le monde :

« Je ne sais si les exploits de César et d'Alexandre surpassent en rudesse la résolution d'une jeune femme nourrie, à votre façon, à la lumière et au commerce du monde, battue de tant d'exemples contraires, se maintenant entière au milieu de mille continuelles et fortes poursuites. Il n'y a point de faire plus épineux qu'est ce non faire, ni plus actif. »

Avec d'autres lettres de la même époque, Leibniz lui envoie des cadeaux, mais quels cadeaux ! tantôt c'est un épi de blé monstre, tantôt une dent d'éléphant, et il accompagne l'envoi de réflexions sur les ossements fossiles et les révolutions du globe. Leibniz était géologue, et la princesse aimait les savants. Toutefois Leibniz ne se livrait pas encore; il écrit à Burnet : « Vous aurez connu, Monsieur, le goût de Mesdames les Électrices. Il leur faut quelque chose qui soit en même temps spirituel et réjouissant : de jolies satyres, des récits curieux et plaisants, de belles productions, des écrits en matière de religion, qui ne donnent point dans les préjugés, sont leur fait. Pour moy qui

suis plus accoustumé qu'elles de me donner la peine d'approfondir les matières, j'aime plustôt ce qui me donne de nouvelles ouvertures pour avancer dans les connoissances et pour y faire avancer les autres (1). »

Il fait allusion à la variété de ses goûts dans une lettre à sa mère :

« A peu près comme M. Molanus qui a coustume de lire tantôt son breviaire de l'ordre de Cîteaux, tantôt quelque roman, ou pour nommer un plus grand exemple, comme Madame l'Électrice de Brandebourg s'entretient tantôt avec M. Stepney sur les erreurs populaires, et regarde le vulgaire de haut en bas, et, quittant tantôt ces hautes réflexions, se met à entendre chanter la *Gutjahr*, dont on dit qu'elle n'est pas mal satisfaite (2). »

Les fêtes du mariage du prince héréditaire de Hesse avec la princesse Louise-Dorothée-Sophie, fille unique de l'Électeur de Brandebourg, nous montrent Leibniz sous un jour entièrement nouveau. Il est logé à la cour, reçu dans l'intimité de la reine, il est continuellement sur la route de Lutzenbourg les jours d'opéra. Il écrit à la duchesse Sophie qu'il sort de ses habitudes, qu'il est sur les dents. On le comprend, lorsqu'on jette les yeux sur le programme qu'il lui envoie : « Aujourd'hui, *samedi*, repos. *Dimanche*, dévotion. *Lundi*, 31 mai, seront les nopces. *Mardi*, 1er juin, la pastorale ou ballet. *Mercredi*, la chasse aux ours et le feu d'artifice. *Jeudi*, la masquerade. *Vendredi*, à Oranienbourg. *Samedi*, retour à Berlin. *Dimanche*, opéra

(1) T. VIII, p. 87.
(2) T. VIII, p. 364.

à Luzenbourg. *Lundi*, le 7, à Postdam. *Jeudi*, le 10, le départ. »

Leibniz est l'historiographe de ces fêtes : « Après le jour d'or, écrit-il, nous avons eu la journée des diamants, c'était le jour des noces. Cela me fournira le sujet d'un épigramme pour souhaiter aux nouveaux mariés le bonheur ; » mais il n'oublie pas son but qui est la fondation de la nouvelle société des sciences ; il s'en occupe avec amour et il parvient à décider la reine en sa faveur.

La philosophie n'était pas exclue des entretiens de Lutzenbourg : « Ne croyez pas, lui écrivait-elle, que je préfère ces grandeurs et ces couronnes dont on fait ici tant de cas au charme des entretiens philosophiques que nous avons eus à Lutzenbourg. » La reine reprochait même à Leibniz de ne pas lui livrer tous ses secrets. Était-ce pour le piquer qu'elle parut rechercher la conversation de Tolland, un libre penseur, un esprit fort, qu'elle l'avait mis aux prises avec Beausobre, sur le Christ, sur les apocryphes? Leibniz en fut assez mécontent et écrivit une belle lettre à la reine pour réfuter son panthéisme, mais il regardait Tolland comme un adversaire peu digne de lui. On le voit au ton de sa lettre.

Il n'en est pas de même de Locke,

> De ce Locke, en un mot, dont la main courageuse
> A de la vérité posé la borne heureuse (1).

Il y aurait une étude à faire sur les rapports de Leibniz avec la philosophie anglaise de son temps.

Il serait intéressant de rapprocher Locke de Leibniz :

(1) Voltaire.

l'un, esprit ingénieux et sensé, l'autre, profond et rigou reux : le premier, raisonnant sans vraie consistance logique et pénétrant sans exactitude, plus propre à faire de justes observations sur la philosophie qu'à s'élever à la conception méthodique d'une philosophie ; le second, d'une continuité, d'un enchaînement, d'un systématique qui en font le plus universel des penseurs modernes et le plus un : Locke a noté pendant trente ans avec un soin patient les faits observés dans le journal de ses propres pensées. Ce sont ces éphémérides d'un esprit réflechi qui ont produit ce livre admirable où, se réduisant volontiers à l'usage exclusif de la méthode expérimentale dans un siècle où Descartes se vantait d'avoir reculé la borne de nos connaissances, il étudie une à une les sources du savoir, livre écrit avec une clarté superficielle, mais enchanteresse, avec l'ambition modeste, il le dit lui-même, de nettoyer un peu le terrain et de le débarrasser des ruines qui l'obstruent, mais aussi avec le parti pris de soumettre trop absolument l'homme aux influences extérieures, d'exagérer la part des lois, des coutumes, la toute puissance de l'éducation, sans craindre d'altérer même la constitution primitive de l'esprit humain pour rapporter ses notions, ses lois mêmes aux suggestions du dehors, aux hasards de la sensation, à l'expérience, à l'action fortuite de la réflexion, au pouvoir de l'exemple, de la tradition, de l'habitude ; un livre enfin qui pourrait être le guide des gens du monde en quête d'une philosophie qui les mène en ligne droite à l'idéalisme de Berkeley ou au scepticisme de Hume, mais dans lequel le sensualisme a trouvé son expression la plus complète et la plus ingénieuse.

Leibniz, animé de desseins plus hardis, et qui eut créé de toutes pièces la philosophie, si elle n'existait pas de tout temps, pour la satisfaction de ses puissantes facultés et la réduction de tout aux harmonies, Leibniz qui n'a jamais pu finir un livre, parce qu'il faisait autant de livres qu'il avait d'idées, prend celui de Locke comme un canevas, pour écrire entre les lignes ses propres pensées et trace sur le plan vicieux du premier architecte un édifice auquel il manque peut-être un ordre plus sévère, mais qui est encore très-précieux par la masse et la qualité des matériaux, par les notions de finalité dans la nature et par le souffle esthétique, par la méthode profonde qui le guide dans ce désordre apparent ; un livre enfin qu'il n'a pas publié plus que les autres et qui, paraissant soixante ans après sa mort, c'est-à-dire au plus mauvais moment, et lorsque Kant avait déjà quarante et un ans et ne pouvait plus modifier sa critique, est tout à la fois une vigoureuse défense des principes innés et des connaissances qui ne viennent pas des sens, une philosophie dogmatique tout entière édifiée sur la base des vérités nécessaires, une suite, un enchaînement des choses, une conformité des lois qui les régissent, une immortalité des substances simples, une liaison, une fluidité de la matière dont est rempli l'espace, une philosophie de l'inconscient, esquissée à la lueur de la conscience, plus d'un siècle avant Schopenhauer et Hartmann, le tout fondé sur les petites perceptions qui ne souffrent de vide, de lacune et de chaos nulle part et qui lui servent à faire régner la loi de continuité partout daus les profondeurs du moindre atome, comme dans les nébuleuses de la voie lactée.

Certes, il n'y a pas moyen de réformer le jugement du philosophe de Kœnigsberg sur le dogmatisme de son prédécesseur. Et pourtant on peut croire que s'il eût connu ce livre, le jugement final eut été moins sévère; car les *nouveaux essais* nous livrent le dernier état de la pensée de ce grand homme, le dernier mot de sa philosophie la plus profonde. La pensée vient-elle des sens et comment en vient-elle? Est-elle une mystérieuse aptitude que l'homme apporte en naissant comme un sublime héritage dont l'expérience, réduite au rôle de notaire et de curateur en quelque sorte, ne fait que prendre acte et dresser l'inventaire, ou bien l'âme n'offre-elle, au contraire, aux méditations du philosophe que des tablettes vides sur lesquelles l'expérience écrit et grave nos acquisitions successives? L'âme plus intuitive que réceptive est-elle douée d'une sorte de faculté créatrice à la Schelling qui la transporte dans l'idéal où elle contemple les objets immédiats de ses pensées que les sens ne donnent point, et se crée son monde ; ou bien réduite à ce rôle d'un enregistrement sans contrôle, est-elle dépourvue de toute spontanéité propre en dehors des sens et de leurs énergies spécifiques, et pour prendre un exemple de tous les jours, l'acte de la vision s'opère-t-il en nous mécaniquement par une impression du dehors sur la rétine, sans aucune catégorie de l'espace *à priori*, ou bien l'œil ne voit-il que parce que la rétine est impressionnée de telle façon qu'à chaque excitation d'une partie de sa surface se trouve liée une représentation *innée* de l'espace ; telles sont les questions qui s'agitent dans ce livre entre les partisans des idées innées, et ceux des notions uniquement tirées de l'expérience. Il paraît qu'un écho

de ces graves débats était arrivé jusqu'à la reine Sophie-Charlotte dans sa délicieuse retraite de Lutzenbourg.

La lettre de Leibniz que nous allons citer est adressée à la Reine, elle est une réponse à une lettre *écrite autrefois* de Paris à Osnabruc, et, comme la Princesse Sophie Charlotte n'est reine que depuis 1701 et meurt en 1706, l'écrit de Leibniz doit être contemporain de la composition des *nouveaux essais* qui est de 1704. Ce serait alors comme un premier jet de ce traité célèbre, réduit à ces deux points essentiels: « s'il y a quelque chose dans nos pensées qui ne vient point des sens et s'il y a quelque-chose dans la nature qui ne soit point matériel. » La forme épistolaire ne se fut point prêtée d'ailleurs aux développements plus longs du livre, et nous y gagnons une exposition populaire de la doctrine. D'autre part, la lettre est instructive, parce que dans les termes où la question se pose, Leibniz qui a forcément raison, se réduit à un *minimum* d'innéité, au lieu que, dans les *Nouveaux Essais*, on lui a souvent reproché d'aboutir au *maximum.*

A en juger par la lettre, ce reproche ne serait pas mérité. Leibniz reconnaît deux catégories entières d'idées pour lesquelles il semble professer ou peu s'en faut la philosophie du sage Écossais. Il ne faudrait point s'y fier et nous verrons bientôt que si l'harmonie préétablie paraît une doctrine inexplicable à ses contradicteurs, l'opinion empirique paraît au philosophe de Hanovre tout à fait insoutenable et qu'il ne l'épargne guère. Peut-être n'y avait-il pas lieu de s'émouvoir autant que l'a fait le XVIIe siècle de ces problèmes du nativisme et de l'empirisme. Leibniz penserait probablement lui-même aujourd'hui qu'il faut unir ces deux

points de vue. L'idéalisme transcendantal de Kant a bien diminué l'importance du problème. Pour lui, pour ses disciples, il n'y a plus en dehors de la conscience un monde qui s'étend dans l'espace. L'espace est la forme subjective de nos sensations, et il n'y a rien que des phénomènes. Leibniz nous paraît bien dire quelque chose d'approchant dans ses lettres, mais il le dit autrement.

Madame,

La lettre qu'on a écrite autrefois de Paris à Osnabruc et que j'ay lue dernièrement par vostre ordre à Hanover, m'a paru véritablement ingénieuse et belle. Et comme elle traite ces deux questions importantes, *s'il y a quelque chose dans nos pensées qui ne vienne point des sens et s'il y a quelque chose dans la nature qui ne soit point matériel*, sur lesquelles je témoignay de ne pas estre tout à fait du sentiment de l'auteur de la lettre; je souhaiterois de me pouvoir expliquer avec le même agrement que luy pour obéir aux ordres, et pour satisfaire à la curiosité de V. M. Nous nous servons des sens externes comme un aveugle de son baston, suivant la comparaison d'un ancien, et ils nous font connaistre leurs objets particuliers qui sont les couleurs, les sons, les odeurs, les saveurs et les qualités de l'attouchement; mais ils ne nous font point connaistre ce que c'est que ces qualités sensibles, ny en quoi elles consistent: par exemple si le rouge est un tournoyement de certains petits globes qu'on prétend faire la lumière; si la chaleur est un tourbillon d'une poussière très-subtile; si le son se fait dans l'air comme les cercles dans l'eau quand on y jette quelque pierre, et, comme prétendent quelques philosophes: c'est ce que nous ne voyons pas, et même nous ne saurions pas comprendre comment ce tournoyement, ces tourbillons et ces cercles, quand ils seroient véritables, feroient justement ces perceptions que nous avons du rouge, du chaud, du bruit. Ainsi, on peut dire que *les qualités sensibles* sont, en effet, des *qualités occultes*, et qu'il faut bien qu'il y en ait d'autres *plus*

manifestes qui les pourroient rendre explicables. Et bien loin que nous entendions les seules choses sensibles, c'est justement ce que nous entendons le moins ; quoy qu'elles nous soient familières, nous ne les comprenons pas mieux pour cela ; comme un pilote n'entend pas mieux la nature de l'aiguille aimantée qui se tourne vers le Nord, quoyqu'il l'ait toujours devant les yeux dans les compas et que pour cela il ne l'admire plus guères. Je ne nie point qu'on ait fait beaucoup de découvertes sur la nature de ces qualités occultes, comme par exemple nous savons par quelle manière de réfraction se font le bleu et le jaune, et que ces deux couleurs mêlées font le vert.

Mais nous ne saurions encore comprendre pour cela, comment la perception que nous avons de ces trois couleurs, résulte de ces causes. Ainsi n'avons-nous pas même des définitions nominales de telles qualités pour en expliquer les termes. Le but des définitions nominales est de donner des marques suffisantes par lesquelles on puisse reconnaistre les choses, par exemple les essayeurs ont des marques par lesquelles ils discernent l'or de tout autre métal, et quand un homme n'auroit jamais vu de l'or, on pourrroit luy enseigner ces marques pour le reconnoistre sans faute, quand il le rencontreroit un jour. Mais il n'en est pas de même de ces qualités sensibles et l'on ne sauroit donner par exemple des marques pour reconnoistre le bleu quand on ne l'auroit point vu. De sorte que le bleu est sa marque à soy-même, et pour qu'un homme sache ce que c'est que le bleu, il faut nécessairement le luy montrer. C'est pour cette raison qu'on a coustume de dire que les *notions* de ces qualités sont *claires*, car elles servent à les reconnoistre ; que ces même notions ne sont point *distinctes* par ce qu'on ne sauroit distinguer ny développer ce qu'elles comprennent. C'est un *je ne scay quoy*, dont on s'apperçoit, mais dont on ne sauroit rendre compte. Au lieu qu'on peut faire entendre à un autre ce que c'est qu'une chose dont on a quelque description ou définition nominale quand même on n'auroit pas cette chose à la main pour la luy montrer.

Cependant il faut rendre cette justice aux sens, qu'outre ces qualités occultes, ils nous font connoistre d'autres qualités plus manifestes et qui fournissent des notions plus distinctes. Et ce sont celles

qu'on attribue au *sens commun* parce qu'il n'y a point de sens externe auquel elles soient particulièrement attachées et propres. Et c'est là qu'on peut donner les définitions des termes ou mots qu'on employe. Telle est l'idée des *nombres* qui se trouve également dans les sons, couleurs et attouchements. C'est ainsi que nous nous appercevons aussi *des figures* qui sont communes aux couleurs et aux attouchements, mais que nous ne remarquons pas dans les sons. Quoiqu'il soit vray que pour concevoir distinctement les nombres et les figures même et pour en former des sciences, il faut venir à quelque chose que les sens ne sauroient fournir et que l'entendement ajoute aux sens. Comme donc nostre âme compare (par exemple) les nombres et les figures qui sont dans les couleurs avec les nombres et les figures qui se trouvent par l'attouchement, il faut bien qu'il y ait un sens *interne* où les perceptions de ces différents sens externes se trouvent réunies. C'est ce qu'on appelle l'imagination, laquelle comprend à la fois *les notions des sens particuliers qui sont claires mais confuses*, et les notions du sens commun qui sont claires et distinctes. Et ces idées claires et distinctes qui sont sujettes à l'imagination sont les objets des sciences mathématiques, savoir de l'arithmétique et de la géométrie qui sont des sciences mathématiques *pures*, et de l'application de ces sciences à la nature qui font les mathématiques mixtes. On voit aussi que les qualités sensibles particulières ne sont susceptibles d'explication et de raisonnement, qu'autant qu'elles renferment ce qui est commun aux objets de plusieurs sens extérieurs et appartient au sens interne. Car ceux qui tâchent d'expliquer distinctement les qualités sensibles ont toujours recours aux idées de mathématiques et ces idées renferment toujours *la grandeur* ou la multitude des parties; il est vray que les sciences mathématiques ne seraient point démonstratives et consisteroient dans une simple induction ou observation qui ne nous asseureroit jamais d'une parfaite généralité des vérités qui s'y trouvent, si quelque chose de plus haut et que l'intelligence seule pemi feurnir, ne venoit au secours de l'*imagination* et des *sens*.

Il y a donc encore des objets d'une autre nature qui ne sont point

du tout compris dans ce qu'on remarque des objets des sens en particulier ou en commun, et qui par conséquent ne sont point non plus des objets de l'imagination. Ainsi outre le *sensible* et l'*imaginable*, il y a ce qui n'est qu'*intelligible*, comme étant l'objet du seul entendement et tel est l'objet de ma pensée, quand je pense à moy-même. Cette pensée de moy qui m'apperçois des objets sensible et de ma propre action qui en résulte ajoute quelque chose aux objets des sens. Penser à quelque couleur et considérer qu'on y pense, ce sont deux pensées très-différentes autant que la couleur même diffère de moy qui y pense. Et comme je conçois que d'autres estres pourront aussi avoir le droit de dire *moy* ou qu'on pourroit le dire pour eux, c'est par là que je conçois ce qu'on appelle la *substance* en général, et c'est aussi la considération de moy-même qui me fournit d'autres *notions de métaphysique* comme de cause, effet, action, similitude et même celles de la logique et de la morale. Ainsi on peut dire qu'il n'y a rien dans l'entendement qui ne soit venu des sens, excepté l'entendement même ou celuy qui entend.

Il y a donc trois rangs de notions : les sensibles seulement qui sont les objets affectés à chaque sens en particulier, les *sensibles et les intelligibles à la fois* qui appartiennent au sens commun et les *intelligibles seulement* qui sont propres à l'entendement. Les premières et les secondes ensemble sont imaginables, mais les troisièmes sont au-dessus de l'imagination. Les secondes et les troisièmes sont intelligibles et distinctes, mais les premières sont confuses, quoiqu'elles soient claires et reconnaisables.

L'*Estre* même et la *vérité* ne s'apprend pas tout à fait par le sens. Car il ne seroit point impossible qu'une créature ait des *songes* longs et réglés, et ressemblant à nostre vie. De sorte que tout ce qu'elle croiroit appercevoir par les sens ne seroient que ces pures apparences. Il faut donc quelque chose au-delà des sens qui distingue le vrai de l'apparent. Mais la vérité des sciences démonstratives est exempte de ces doutes et doit servir même à juger de la vérité des choses sensibles. Car comme des habiles philosophes anciens et modernes ont déjà bien remarqué : quand tout ce que je croirois voir,

ne seroit qu'un songe, il seroit toujours vray que moy qui pense en songeant seroit quelque chose et penseroit effectivement en bien des façons dont il faudra toujours qu'il y ait quelque raison.

Ainsi ce que les anciens platoniciens ont remarqué est très-vray et très-digne d'être considéré, que l'Existence des choses intelligibles et particulièrement de ce moy qui pense et qu'on appelle l'esprit ou l'âme, est incomparablement plus asseurée que l'existence des choses sensibles, et qu'ainsi il ne seroit point impossible, en parlant dans la rigueur métaphysique, qu'il n'y auroit au fond que ces substances intelligibles et que les choses sensibles ne seroient que des apparences, au lieu que nostre peu d'attention fait prendre les choses sensibles pour seules véritables. Il est bon de remarquer aussi que si je trouvois quelque vérité démonstrative mathématique ou autre en songeant (comme sela se peut en effet) elle seroit tout aussi certaine que si je veillois. Ce qui fait voir combien la vérité intelligible est indépendante de la vérité ou de l'existence hors de nous des choses sensibles et matérielles.

Cette conception de l'*estre et de la vérité* se trouve donc dans ce *moy* et dans l'entendement plus tost que dans les sens externes et dans la perception des objets extérieurs. On y trouve aussi ce que c'est qu'affirmer, nier, douter, vouloir, agir. Mais surtout on y trouve la *force des conséquences* du raisonnement qui sont une partie de ce qu'on appelle la lumière naturelle.

Mais pour revenir *aux vérités nécessaires*, il est généralement vray que nous ne les connaissons que par cette lumière naturelle et nullement par des expériences des sens. Car les sens peuvent bien faire connaistre en quelque façon ce qui est, mais ils ne sauroient faire connaistre ce qui doit estre ou ne sauroit estre autrement. Par exemple, quoyque nous ayons éprouvé une infinité de fois que tout corps massif va vers le centre de la terre et ne se soutient point dans l'air, nous ne sommes point asseurés que cela est nécessaire tandis que nous n'en comprenons point la raison. Ainsi nous ne saurions asseurer là-dessus que la même chose arriveroit dans un air plus élevé autant ou plus de lieues au-dessus de nous, et il y a des philosophes qui s'imaginent que la terre est un aimant, et comme

l'aimant ordinaire n'attire point l'aiguille un peu éloignée de luy, ils croyent que la force attractive de la terre ne va pas fort loin non plus. Je ne dis point qu'ils ayent raison, mais c'est pour dire qu'on ne peut pas aller bien seurement au-delà des expériences qu'on a faites quand on n'est pas aidé par la raison.

C'est pour cela que les géomètres ont toujours jugé que ce qui ne se prouve que par induction ou par les exemples, en géométrie, n'est jamais parfaitement prouvé.....

La dissertation de Leibniz lui atitra une réplique fort bien faite de ce mystérieux correspondant de Paris qui paraît avoir voulu garder l'*incognito*. Leibniz prend le change, écrit-il à la reine, et pour le faire voir, il réduit à trois tous les raisonnements de sa lettre.

« Le premier, dit-il, c'est que c'est par les sens que nous découvrons les choses du dehors. Le second, c'est que nous avons le pouvoir de raisonner en une infinité de manières sur les découvertes que nous faisons par le moyen des sens. Et le troisième, c'est que nos raisonnements sont quelque chose de différent des choses mêmes dont nous raisonnons. Il n'y a rien, à mon avis, dans la lettre qui ne se puisse réduire à ces trois propositions. Elles sont incontestables toutes trois, mais ou je me trompe beaucoup, ou il y en a aucune qui touche la question, ny dont on puisse légitimement tirer cette conclusion : « donc, il y a quelque chose dans nos pensées qui ne vient pas de nos sens. »

L'auteur de la lettre pose de nouveau la question : « Il ne s'agit pas, dit-il, de savoir si pour penser et pour raisonner nous avons besoin de quelque autre chose que des choses sensibles : mais il s'agit de savoir s'il y a d'autres choses que les choses sensibles qui déterminent cette faculté à agir, si elle a d'autres matériaux

de ses raisonnements et, pour tout dire d'un seul mot, si jamais j'aurais pu faire aucune sorte de raisonnement, si j'étais venu au monde *privé de tous les sens.* »

D'après cet habile sensualiste, il n'y a que deux voies pour s'éclairer là-dessus : la première est d'examiner la nature même de nos facultés: de connaître et de raisonner; mais il démontre ou du moins il croit démontrer que « cette voye de décider la question *à priori* c'est-à-dire par la considération de l'âme même est entièrement désespérée. » Reste donc la seconde voie qui est celle de l'expérience. « Celle-là nous convainc avec une telle évidence que nous ne connaissons rien que par le moyen des sens que le seul embarras, lui dit-il, est de choisir parmi le grand nombre de preuves qu'elle nous fournit. »

Celles qu'il donne ne sont pourtant ni les seules, ni des plus convaincantes, ni surtout des plus neuves. C'est d'abord une preuve tirée de l'accroissement graduel de nos connaissances et de la raison même qui s'étend et s'augmente, à mesure que nous connaissons plus de choses, et à mesure que s'accroît et se fortifie le corps : il conclut de cette simultanéité de développement à l'origine empirique de la pensée. Il insiste sur ce point que le génie lui-même en est issu et il le prouve par l'histoire de nos connaissances. Il étend cette genèse à la notion du *moi* qui est purement empirique, ainsi que le prouve la mort qui en est l'entière extinction. Pour mettre ce point en relief, il imagine une sorte de statue de Condillac avant ce philosophe, et il dit que, si vous jetez cette statue dans le vide où il n'y a rien de sensible, « ce sera une figure, mais ce ne sera pas un homme. »

La lettre se termine par quelques considérations accessoires de peu de conséquence et finit par un compliment à la reine : « Voilà, madame, tout ce qu'on peut attendre d'un esprit aussi engagé dans la matière que le mien. J'y ajouterai pourtant que quand je fais réflexion sur certains génies rares et supérieurs semblables à celui de vostre majesté, il me prend envie de me dédire de tout ce que j'ay dit et de plaider contre les sens pour l'intelligence. »

Leibniz à qui la reine communiquait ces lettres vit de suite à qui il avait affaire, il raille agréablement dans sa réponse l'aimable scepticisme de cet esprit qui, au rebours de Carnéade, s'engage presque à *plaider* contre les sens après avoir d'abord si chaudement pris leur cause. Il réplique que d'ailleurs on ne l'a pas compris, que le savant auteur de la lettre entreprend de prouver contre lui ce qu'il ne nie point : « c'est-à-dire que nous avons besoin des organes des sens pour avoir nos pensées. » Mais il ajoute qu'il y a de l'*à priori* dans nos pensées et par conséquent des vérités nécessaires antérieurement à l'expérience, en un mot, une activité originelle de l'esprit que suppose l'expérience même et qu'elle ne crée point. Et pour en donner à la princesse une preuve tout à fait décisive, il se met à esquisser à grands traits tout son système.

Je trouve que le savant auteur de la lettre que Votre Majesté m'a fait la grâce de me commuuiquer entreprend de prouver contre moy ce que je ne nie point, c'est-à-dire que nous avons besoin des organes des sens pour avoir nos pensées. S'il m'avait fait l'honneur de s'informer de mes sentiments, il auroit trouvé que j'établis un rapport exact entre l'âme et le corps, et je crois même que les pensées les plus abstraites sont représentées par quelques traces dans le cer-

veau suivant la manière que j'ai expliquée ailleurs, comme je crois que de même les mouvemens du corps les moins volontaires ne laissent pas de faire des impressions sur l'âme quoy qu'on ne les remarque point, parce qu'ils sont trop uniformes ou font des impressions trop confuses et qu'on y est trop accoutumé.

Mais puisque l'âme a tant besoin des sens et puisque l'ordre de la nature porte que l'âme doit subsister toujours, comme on l'expliquera tantost, il s'ensuit qu'elle ne peut jamais manquer d'organes plus ou moins expressifs pour être plus ou moins sensible selon ses différents estats. Ainsi quoy quelle se puisse trouver dans un estat d'assoupissement, elle ne laissera pas même alors d'avoir qnelques sentimens et quelque usage de certains organes, lesquels ne recevant pas des impressions assez fortes ny assez ordonnées, l'âme aura aussi seulement des perceptions ou embrouillées ou trop petites et presque égales ou balancées entre elles, où il n'y aura rien qui ait du relief et qui se distingue assez pour attirer de l'attention et dont par conséquent on se puisse souvenir. Tel est l'estat de l'enfance et du temps qui la précède. C'est aussi l'estat d'un profond sommeil, d'un évanouissement et même de la mort.

Il en est à peu près comme lorsqu'on est étourdi par un grand bruit composé de plusieurs sons qui ne sauroient estre discernés et où il n'y a point d'ordre ny harmonie à remarquer. C'est ainsi qu'on entend le bruit des vagues de la mer qu'on n'entendroit pourtant pas si on n'avoit point quelque petite perception de chaque vague. Mais si ce bruit duroit toujours dans nos oreilles, si on n'entendoit aucune autre chose et même si le reste de nos organes et nostre mémoire aussi ne nous fournissoit plus rien à remarquer, ce bruit même ne se remarqueroit plus et nous seroit entièrement stupide, *quoyque la perception confuse ne laisseroit pas de durer* : c'est ainsi qu'on est étourdi d'un coup de canon, ébloui d'une grande lumière, saisi de convulsions épileptiques : la violence multipliant trop et confondant les mouvemens des organes. Il en est de même quand les organes trop relâchés ne donnent point d'impressions assez fortes, le trop et le trop peu nuisant également. Il se peut cependant que ce que nous ne trouverons pas assez sensible maintenant

que nous sommes accoutumés de n'estre émus que par des impressions trop fortes, pourroit nous devenir plus remarquable dans le silence de quelques-uns de nos sens, comme ceux qui sont accoutumés aux viandes de haut goust ne trouvent presque point de goust dans les autres, jusqu'à ce qu'ils ayent quitté le trop grand usage des premières.

Or, quand cette confusion des perceptions est universelle et de quelque durée, où rien ne peut estre distingué, elle passe dans l'opinion vulgaire pour une cessation entière des fonctions et même pour une extinction de l'animal, et chez quelques-uns pour une extinction de l'âme même, chez d'autres pour une séparation de l'âme et du corps. Mais quant à la séparation, elle n'est jamais entière de tous corps; l'âme demeure toujours unie encore après la mort à quelque chose d'organique quoyque fort subtil et toutes les fois qu'on peut redresser la machine, l'âme se fait remarquer aussi. L'âme et même l'animal ne sont point éteints non plus, et la cessation des fonctions de l'âme n'est qu'apparente, parce qu'il n'y a point de perceptions remarquables, comme je viens de l'expliquer. C'est ici une grande source d'erreurs que de prendre la cessation ou suspension plutôt des pensées distinctes pour une cessation de toutes les pensées : et faute de considérer une explication telle que je viens de donner, bien des gens ont penché du côté de la mortalité de l'âme. C'est la même erreur que celle du vulgaire lorsqu'il croit qu'il y a du repos, là où il y a un mouvement uniforme comme celui de la terre qui se fait sans secousse.

Ceux qui méditent sur les lois de la nature trouvent qu'aucune impression ne se perd pas même dans la matière. C'est à peu près comme lorsqu'on jette dans l'eau plusieurs pierres à la fois dont chacune fait des cercles qui se croisent sans se détruire, mais quand le nombre de pierres est trop grand, les yeux s'y confondent. Les substances mêmes se perdent encore moins et le moins de tous, les substances simples ou les unités dans lesquelles les âmes sont comprises. Car les substances simples ne sont sujettes à aucune dissolution, et on ne sauroit nier qu'il y en ait puisque toute la réalité des composés ne vient que des composans, ou plutost les composés ne

sont que des estres apparens et ne constituent point une véritable substance, car comme toute la réalité d'une société ou d'un troupeau n'est que dans les hommes *en particulier* ou dans les brebis sans qu'il y ait dans l'assemblage autre chose de plus que le *rapport*, dont la réalité au-delà de son fondement n'est que dans l'esprit qui y pense : ainsi tant que les composans ne sont que composés, on ne vient pas à ce qui a une réalité propre ny à des substances véritablement réelles : donc il n'y aura rien de réel, ou bien il faut venir aux substances simples : c'est aussi la raison pourquoi les estres composés peuvent périr, quoyque tout anéantissement soit inconcevable ; c'est qu'ils ne sont pas des véritables substances. Mais je vais encore plus en avant et je tiens que non-seulement l'âme mais encor l'animal se conserve, quoyque sa machine soit un composé qui paroist dissoluble; il y a en cela un des plus grands secrets de la nature, car chaque machine organique naturelle (telle qu'on voit dans les animaux) ayant des plis et des replis infinis est indestructible et a tousjours un retranchement de réserve contre quelque violence que ce puisse estre. De sorte qu'elle subsiste et demeure la même dans les développemens, enveloppemens et transformations, comme le ver à soye et le pavillon est le mesme animal suivant les observations de M. Swammerdam qui a montré que les parties du papillon estoient déjà envelopées dans la chenille et comme la petite plante qui est dans la semence ou le petit animal en se transformant et en s'agrandissant par la génération et par la nutrition demeure pourtant le même animal *ou la même plante*. Car quoyque la même matière ne demeure pas, puisqu'elle est dans un flux continuel, il reste toujours le fond de la structure.

Et les expériences de fort habiles observateurs, particulièrement de messieurs Swammerdam et Leewenhoeck tendant à nous faire juger que ce que nous appelons la génération d'un animal nouveau n'est qu'une transformation, développée par l'accroissement, d'un animal déjà formé et qu'ainsi la semence animée et organisée est aussi ancienne que le monde, cela posé, il y a lieu d'en juger que ce qui ne commence point dans le monde, ne finit pas non plus et que la mort n'est qu'une transformation enveloppée par la diminution et

sera même suivie en son temps d'un redeveloppement; en quoy sans doute toute la nature suivant sa coustume garde quelque bel ordre qui tend à meurir et à perfectionner les choses. Je mets à part les lois de la grace, l'ordre que Dieu observe à l'égard des hommes raisonnables ou des hommes faits à son image et capables d'une société avec luy qu'il considère non-seulement comme partie de la machine de l'univers dont il est le premier noteur, mais encor comme citoyen du plus parfait estat dont il est le monarque où il y a lieu de juger que non-seulement l'animal, mais encor le citoyen, c'est-à-dire le personnage et par conséquent le souvenir de cette vie se conserve ou se remet.

Ceux qui sont pour l'extinction de l'âme suivant sa nature et pour sa matérialité, croyent triompher quand ils font voir que l'âme a besoin d'organes pour penser, qu'elle se perfectionne par les expériences des sens et qu'elle ne semble penser à rien quand les organes de nos sens sont dérangés. Et en effet ceux qui soutiennent qu'il y a des pensécs où les sens n'ont point de part et que par la mort l'âme est séparée du corps et pense sans organes, donnent beaucoup de prise, car ils disent des choses fort éloignées de l'ordre de la nature que nous pouvons observer. Comme font aussy ceux qui croyent que la beste est un simple automate sans âme ou sentiment ou qui croyent que les âmes des bestes sont incorporelles et qu'elles périssent néanmoins. Mais les adversaires de la nature immortelle de l'âme sont désarmés, quand on leur monstre que ce qu'ils s'efforcent de prouver avec tant de bruit, et où ils croyent faire merveille, ne sert de rien à eux et s'accorde parfaitement avec l'immortalité et la met même dans son plus grand jour en la portant jusqu'à l'animal.

L'auteur de la lettre se sert de leur raison, mais (comme je crois) pour un autre but, car je ne remarque point qu'il combatte directement l'immatérialité de l'âme, reconnaissant apparemment que les notions de la matière, c'est-à-dire l'étendue et l'impénétrabilité estant purement passives ne sauroient donner un principe d'action et que les modifications de ces notions matérielles, c'est-à dire les figures et mouvemens et en un mot la machine ne sauroient produire de la

perception ny de la pensée, il m'accorde aussi en effet qu'il y a dans l'âme des matériaux que les sens externes ne fournissent point. Car il se sert de la comparaison d'un architecte. Les objets des sens luy sont comme les matériaux de la maison et la faculté qui entend les sentiments et s'en sert dans ses raisonnements, est comme l'architecte avec ses règles et l'un (selon luy) doit estre distingué de l'autre. — Fort bien et je ne demande que cela, mais il faut considérer que dans l'âme cet architecte avec ses règles doit estre compté luy même entre les matériaux, c'est-à-dire entre les objets de la pensée, puisque nous pensons à nous et à nos facultés, règles, pensées et raisonnement. Et ces règles sont cette lumière interne qui établit les conséquences et toutes les vérités nécessaires dont j'avois parlé dans mon discours.

Ainsi après avoir considéré la lettre qui semblait opposée à la mienne, je trouve que dans le principal elle peut recevoir un sens conforme au mien, il est vray que si je voulois entrer dans le détail, j'aurois quelque chose à dire, mais je ne sçay si ce seroit avec fruit à moins d'une grande application de part et d'autre à quoy je ne crois point que l'homme qui l'a écrite prendroit grand plaisir, aussi témoigne-t-il de n'avoir écrit que par ordre.

De plus le combattre sans nécessité, ce ne seroit pas le moyen de le gagner et cependant c'est de quoi je me flatte, car il nous fait espérer qu'une autrefois il plaidera pour l'intelligence contre les sens, et il témoigne ouvertement que si nous faisons cette conqueste pour le bon parti nous n'en serons redevables qu'aux lumières de V. M. il fera le contraire de ce que fit autrefois Carneade qui ayant loué la justice avec un applaudissement général, déclama contre elle le lendemain, ou de ce que fit le cardinal du Perron à ce qu'on dit qui offrit de réfuter l'immortalité de l'âme qu'il venait d'établir dans un discours fait en présence d'Henry IV. Pour luy, il passera du noir au blanc, s'il prend parti avec nous et s'il attaque luy-même, comme il peut faire d'une manière très-efficace, le sentiment des matérialistes, dont la doctrine si elle estoit poussée et outrée, n'établiroit que confusion et hasard et détruiroit avec l'intelligence et l'ordre non-seulement l'immortalité de l'âme par sa nature, mais même

l'existence de la divinité. Ce sont des opinions dont je le suppose fort éloigné et il n'a garde de croire le genre humain et même l'univers privé des perfections dont nous reconnoissons de si belles traces dans l'esprit élevé de V. M. Je suis, etc.

LEIBNIZ.

C'est tout le système de Leibniz avec ses vérités et ses erreurs sur la sensibilité, erreurs vingt fois relevées, mais si séduisantes, et si ingénieusement exposées qu'on y revient toujours avec une sorte de curiosité nouvelle et sans cesse excitée. C'est ainsi que pour lui, la théorie de la sensibilité suppose nécessairement celle de l'assoupissement et de l'étourdissement des monades, et, en second lieu, celle beaucoup plus importante et plus vraie de la conservation des forces, des images et des impressions dans la nature. Par la première, il explique la sensibilité, c'est-à-dire toutes nos représentations confuses ; sur la seconde, il fonde notre immortalité.

La conservation de la force qui est sa principale découverte en physique devenait ainsi la base de la théorie de l'immortalité. Fondée sur l'indestructibilité des substances, il l'appliquait à la nature entière, physique et morale. C'est ainsi qu'il conservait l'animal entier et éternellement le même, c'est ainsi que dans un autre ordre d'idées, il conservait nos pensées et jusqu'aux images, nos actes et toutes leurs conséquences. « Rien ne se perd suivant ma philosophie, disait-il, et non-seulement toutes les substances simples (telles que les âmes) se conservent nécessairement, mais qui plus est, toutes les actions demeurent dans la nature, quelque passagères qu'elles paroissent à nos yeux, et les précédentes entrent dans la composition des suivan-

tes. Il en arrivait ainsi par l'éternité des actes, qui, une fois posés, ne cessent plus suivant cette belle pensée des livres saints ; *opera eorum sequuntur eos* (1) à justifier l'éternité des peines ! Lessing, qui a le premier découvert dans la préface, mise par Leibniz à un écrit du docteur Sonner, la trace d'une opinion aussi révoltante pour l'humanité, fait observer que cette conséquence était logique dans son système, mais elle aurait dû suffire pour lui montrer que ses prémisses étaient fausses et que son besoin de tout expliquer pouvait devenir le piége de sa philosophie (2).

(1) T. IX, p. 230. C'est dans une très-belle lettre à Davenant où il commente l'épitaphe de Sardanapale : *Hæc habui quæ edi*, etc., et propose de lui substituer : *Hæc habui quæ scivi et lætus recta peregi*. « Car je suis dans les principes d'une souveraine raison entièrement conformes à ce beau dicton de l'Écriture : *Opera eorum sequuntur eos*. Rien ne se perd suivant ma philosophie... je l'ay démontré mathématiquement... Je ne say si vous m'appelerés Philosophe après cette confession qui est assez conforme aux sentiments établis, et dont la vérité intéresse le public. »

(2) Voici ce passage : « Etiamsi concederemus ipsi nullum peccatum per se infinitum esse, revera tamen dici potest, damnatorum infinita numero peccata esse, quoniam per totam æternitatem in peccato perseverant. Quare si æterna sunt peccata, justum est tu æternæ etiam sint pœnæ. Nempe homines mali se ipsos damnant, ut recte dictum est a sapientibus, perpetua scilicet impœnitentia et a Deo aversione. Nil igitur hic Deo, quasi ultra mensuram peccato severo, imputari potest. » On trouve une opinion semblable dans la Théodicée, p. 1. 74. « Les damnés s'attirent toujours de nouvelles douleurs par de nouveaux péchés, et les bienheureux s'attirent toujours de nouvelles joies par de nouveaux progrès dans le bien. » Nous ne chercherons pas à justifier Leibniz, qui ne trouve rien de choquant dans la conception d'un enfer éternel. Nous le renvoyons

Cette doctrine de l'immortalité est elle-même sujette à bien des critiques. Kant l'appelle un paralogisme de la raison pure. La duchesse, en femme positive, ne se payait pas de cette monnaie d'immortalité : elle le lui dit souvent.

Comment la duchesse n'était-elle pas touchée de ces merveilleuses perspectives qui ravissaient sa fille ? On lui en veut presque de résister à de si séduisantes promesses. Ce *retranchement de réserve* contre la mort est admirable. Ne trouvait-elle pas dans ce système tout ce qui peut apaiser notre soif de connaître, contenter la raison, faire admirer la sagesse et la bonté de l'auteur des choses ? Il n'y avait pas jusqu'à ces causes finales, expulsées par Descartes, rétablies par Leibniz même en physique, qui n'ouvrissent à l'âme des horizons inconnus et ne fussent comme le cachet de Dieu sur son ouvrage dont cette finalité dans la nature fait mieux éclater les merveilles !

Et pourtant le simple et ferme bon sens de madame l'Électrice avait-il tout à fait tort de ne pas croire à ce monde enchanté de l'optimisme fait de lumière et d'im-

sur ce point à Reimarus, au célèbre auteur des fragments de Wolfenbuttel. Ce n'était pas toutefois, comme on l'a cru, par une inconséquence, mais par un excès de logique que Leibniz en arrivait à s'expliquer ce dogme affreux. Ajoutons qu'il en excepte les enfants morts sans baptême et qu'il ne reconnaît pas à cette doctrine toute la certitude d'une vérité dogmatique absolue : mais ne suffit-il pas qu'il en ait voulu démontrer l'accord et la possibilité avec son propre système ? Voir *Systema théologicum* p. 193. 195. On peut lire, en sens contraire, une lettre de Leibniz à Sophie sur la réparation universelle ou l'αποκαταστασις παντων d'après Van Helmont. T. IX. p. 115.

mortalité. C'était trop beau pour être réel. Il lui semblait qu'il y avait au fond du système quelque décevante illusion: elle n'avait point tort. La science a conclu non pas certes pour le matérialisme un peu grossier de la duchesse, mais contre la métaphysique de son ami et cet arrêt semble être sans appel.

Cette physique de l'immortalité, c'était sa métaphysique de la nature, et cette métaphysique, malgré des parties sublimes, était fausse. La conservation de la force n'est point un dogme spiritualiste plutôt que matérialiste. Leibniz y cherchait sans doute une confirmation en quelque sorte physique et matérielle de la permanence des âmes après la mort. Les matérialistes y cherchent au contraire et n'y voient que la preuve de l'éternité de la matière, de l'indestructibilité des atomes. C'était d'ailleurs confondre la physique et la métaphysique et chercher un terrain commun pour des questions d'un ordre différent. C'était par exemple, à propos de cette question si vivante de morale, chercher la justification de l'immortalité de la personne humaine dans la nature de la brute. Cette méthode ne satisfaisait point Kant qui veut l'immortalité toute morale et la fonde sur la foi en la vertu. On sait quel est le dénouement de ces grandes entreprises. Ce sont des tentatives sublimes, mais dangereuses et qui se retournent le plus souvent contre leurs auteurs. Leibniz, par exemple, associait l'immortalité de la force et l'éternité de l'esprit; car, pour lui, la force était tout ce qu'il trouvait de réel dans la matière. Y aurait-il donc un moment ou l'éternité de l'esprit et celle de la matière se confondent pour l'idéalisme, après avoir suscité tant de combats dans l'école par leurs pré-

tentions rivales ? C'est dans ce sens que le docteur Strauss aurait eu raison de dire qu'idéalistes et matérialistes peuvent se donner la main et ne sont séparés que par un malentendu.

Mais l'historien de la philosophie, — et nous ne sommes pas autre chose ici, — est tenu à plus de critique. Il lui paraît choquant de voir avec quelle facilité les doctrines les plus arrêtées se transforment en Allemagne, il ne saurait tolérer les emprunts que l'école matérialiste fait à Leibniz, emprunts qui trahissent pour la plupart une ignorance parfaite de son système. Du temps de Leibniz, qui disait dynamisme, disait le plus pur spiritualisme. Aujourd'hui, l'on est dynamiste et l'on professe l'évolution selon Darwin. Certes, je ne veux rien retrancher à la gloire de Darwin, mais je suis bien forcé de reconnaître qu'il n'a pas eu Leibniz pour disciple et qu'il ne peut pas davantage se réclamer de ce grand homme, quel que soit d'ailleurs l'abus qu'il ait fait de sa loi de continuité. Il serait plus juste d'écrire un chapitre sur Darwin réfuté par Leibniz. Car le philosophe de Hanovre, qu'il ait tort ou raison, proclame que toutes les espèces, créées d'avance répondent à une idée absolument distincte. La loi de continuité, tout idéale, ne fait que les ordonner et expliquer le passage de l'une à l'autre, mais elle ne contient nullement le germe de l'évolution. Darwin tend au contraire, qu'il en ait conscience ou non, à renverser toutes ces catégories idéales, créées par l'esprit philosophique, il efface toute distinction entre les espèces, il prétend en saisir la génération en quelque sorte sur le fait. Il est donc impossible de trouver deux doctrines plus radicalement divergentes.

J'ai parlé néanmoins des emprunts plus ou moins conscients, plus ou moins occultes qu'a faits par exemple le matérialisme d'un Büchner au dynamisme Leibnitien. J'en veux donner un témoignage curieux, mais décisif. S'il est une méthode, un procédé scientifique dont s'enorgueillit le matérialisme contemporain, c'est le déterminisme. On connaît ses prétentions à l'enchaînement rigoureux des phénomènes observables, à la déduction continue dcs séries de mouvements dans la nature. C'est bien ainsi qu'il pose le déterminisme dans les conditions du problème, dans la recherche des lois. Mais ce procédé dans ce qu'il a de plus juste, il le doit à Leibniz dont il est déjà la plus haute tendance scientifique. M. Büchner et ses adhérents oublient que le déterminisme est son œuvre, qu'il l'a poussé aussi loin que possible, et qu'il ne s'est arrêté que devant une impossibilité constatée. Quel est en effet le point de divergence entre les deux écoles ? Leibniz, il est vrai, reconnaît deux séries : celle des mouvements et celle des pensées qui s'enchaînent suivant les lois d'un déterminisme très-rigoureux. L'empirisme entend les réduire à une seule et, de ce point de vue, il déclare que l'harmonie préétablie a fait son temps. Nous le croirons volontiers, mais à une condition. Si elle a tort de maintenir deux séries, c'est aux matérialistes de démontrer qu'il n'y en a qu'une seule et de résoudre les difficultés qui les pressent de toutes parts, lorsqu'ils font à leur tour des hypothèses sur ce sujet.

Mais revenons à Locke qui était encore bien éloigné de ce matérialisme allemand. Leibniz venait précisément de recevoir une défense de ce philosophe, faite par une Demoiselle fort spirituelle :

« J'ai lu le livre de Mlle Trotter, écrit-il à Burnet de Kemney. Dans la dédicace, elle exhorte M. Locke à donner des démonstrations de morale. Je crois qu'il aurait eu de la peine à y réussir. L'art de démontrer n'étoit pas son fait. Je tiens que nous nous appercevons souvent sans raisonnement de ce qui est juste et injuste, comme nous nous appercevons sans raison de quelques théorèmes de géométrie ; mais il est toujours bon de venir à la démonstration. Justice et injustice ne dépendent pas seulement de la nature humaine, mais de la nature de la substance intelligente en général ; et Mlle Trotter remarque fort bien qu'elle vient de la nature de Dieu et n'est point arbitraire. La nature de Dieu est toujours fondée en raison.

« Je ne demeure point d'accord que l'immortalité est seulement probable par la lumière naturelle, car je crois qu'il est certain que l'âme ne peut être éteinte que par miracle. Je tiens aussi que l'âme n'est jamais sans perceptions, mais elle est souvent sans apperception, car elle ne s'apperçoit que de perceptions distinguées dont elle peut manquer dans un sommeil, dans une apoplexie, etc. (1). C'est ce que M. Locke n'a pas assez entendu : il n'explique pas bien l'identité. Je suis aussi d'opinion que la pensée ne peut être conçue dans un être qui n'a qu'étendue et impénétrabilité. Les Orientaux ne connoissent point la métaphysique, et ils conçoivent aussi peu l'immatérialité de Dieu que celle de l'âme. Il ne s'ensuit point que l'immatéria-

(1) On sait combien Leibniz tenait à cet axiome de sa philosophie que « l'homme pense toujours. » Il y revient dans l'avant-propos des *Nouveaux Essais* et dans ses réflexions sur l'essai de Locke. « Quand l'expérience ne le confirmerait pas, dit-il, je crois qu'il y en a démonstration. » On comprend que la psychologie expérimentale, si cavalièrement traitée, ait pris sa revanche. « C'est une opinion généralement admise, dit M. Wundt, que l'homme pense toujours. Cependant il y a des faits sans nombre qui montrent que cette opinion est erronée, » et il cite, outre des exemples donnés par Leibniz, tels que la syncope et un profond sommeil, l'évanouissement du temps signe de l'évanouissement de la pensée dont il est la mesure.

lité n'est rien, parce que des personnes qui n'ont jamais médité n'y donnent point d'abord : c'est comme si on voulait inférer que l'incommensurabilité n'est rien, parce que peu de personnes la comprendront d'abord.

Quant à la question s'il y a des idées et vérités naturelles *(innatæ)*; je crois qu'on dispute souvent *de nomine*. Cependant j'ay remarqué que M. Locke n'a pas assez bien approfondi l'origine des vérités nécessaires qui ne dépendent pas des sens, ou expériences, ou faits, mais de la considération de la nature de notre âme, laquelle est un être, une substance ayant de l'unité, de l'identité, de l'action, de la passion, de la durée, etc. Il ne faut point s'étonner si ces idées, et les vérités qui en dépendent, se trouvent en nous, quoyqu'on ait besoin que des expériences excitent notre réflexion ou attention, pour nous faire prendre garde à ce que notre propre nature nous fournit. Il me semble qu'en toutes ces matières M. Locke a raisonné un peu à la légère; quoyque je confesse qu'il dit d'ailleurs une infinité de choses belles, profondes et utiles. J'ay parcouru dans ce peu de lignes la plupart des points touchés dans le joli livre de la jeune demoiselle dont vous louez avec raison, Monsieur, l'esprit et les manières. Ses poèmes aussi auront été fort à propos sans doute (1).

Nous verrons qui a tort de Locke ou de Leibniz, lorsque ce dernier exposera son système d'une façon plus complète à une dame anglaise. Nous le ferons, sans sortir du cadre que nous nous sommes tracé. Car c'est précisément la reine Sophie-Charlotte qu'il a prise comme intermédiaire et comme témoin de cette intéressante controverse philosophique qui sera la dernière.

(1) T. IX, p. 218.

QUATRIÈME PARTIE.

Leibniz passa quatre mois de l'année 1700 à Berlin, ou plutôt à Lutzenbourg, auprès de Sophie-Charlotte. Plus heureux que la duchesse, sa mère, il jouissait de cette délicieuse retraite dont, par un spirituel jeu de mot, elle avait fait le séjour du plaisir : *Lust*enbourg au lieu de *Lutz*enbourg. Il datait l'une de ses lettres ainsi : Lustenbourg, 10 août 1700, car j'appelleray ainsi ce lieu à l'avenir. Les fêtes étaient enfin terminées, mais ce fut le tour des affaires. Il y en eut deux, sans compter l'Académie, qui prirent son temps. La première était celle de la succession au trône d'Angleterre, ouverte par la mort du jeune duc de Glocester, en juillet. Les phases si diverses de cette négociation, que Leibniz semble avoir menée presque seul, mériteraient une étude à part. Il eut à vaincre d'abord les résistances de la duchesse; mais absent de Hanovre, et bientôt obligé de partir pour Vienne, il dut maudire l'ordre de l'empereur qui l'y appelait pour reprendre, avec Spuiola, l'affaire de la réunion des Églises. Pendant ce temps, les duchesses, mère et fille, allèrent aux eaux d'Aix et de là en Hollande où elles virent Guillaume III. Le voyage de Leibniz à Vienne amena une interruption de quatre mois dans sa correspondance, ordinairement plus suivie avec ces princesses.

Il semble qu'on se cachât de lui et que lui-même en ait ressenti quelque chagrin. En janvier 1701, il est à Celle, où la duchesse s'était rendue dans un but évidemment politique, et il écrit à Stepney une lettre importante; il lui mande qu'il est au courant de l'affaire; mais le *post-scriptum* laisse voir les difficultés qu'il rencontra pour déterminer la duchesse à une action plus résolue. « Elle se réduisoit, écrit-il le même jour à Cresset, dans sa lettre au Roy, à le consulter sur ce qui estoit à faire (1). » Nous ne saurions pénétrer complètement les secrets du conseil qui eut lieu à Celle; la duchesse avec une sorte d'entêtement étrange tenait tête à trois hommes de grand sens, qui la pressaient d'accepter; Leibniz insistait surtout dans les termes énergiques, éloquents que lui inspirait la crainte de Louis XIV. Il faisait remarquer cette fatale coïncidence de la succession d'Espagne, s'ouvrant en même temps que celle d'Angleterre, et le danger de voir sur ces deux trônes des vassaux de la France tout prêts à établir en Europe la domination du grand roi. Sophie, à moitié vaincue, se décide à écrire à Guillaume III, non pas dans les termes qu'aurait voulu Leibniz, mais enfin dans des termes meilleurs qu'il ne l'eût pu penser; puis, Guillaume III, dont le refus de la duchesse ruinait tous les projets, s'empare aussitôt de ce demi-acquiescement et le fait ratifier par un acte de son parlement : tels sont ces secrets d'État que nous livre en partie la correspondance de Leibniz dans des circonstances décisives pour les destinées futures du protestantisme et pour la sécurité même de l'Europe.

(1) T. VIII.

Certes, ce sujet a aussi sa grandeur, et les considérations de Leibniz appellent la sérieuse attention des historiens et des hommes d'État. Sa lettre à Burnet, sur les formes de gouvernement, est de cette époque (1).

Mais bientôt, Sophie-Charlotte qui allait être reine, voulut le ravoir : avec un art qui ressemble à de la coquetterie, c'est Pœllnitz qu'elle met en avant, et l'on sait si Pœllnitz s'acquittait bien d'une telle commission. Elle lui écrit qu'elle portait d'ailleurs la solitude assez gaiement, et lui rappelle le proverbe allemand : « lorsque le chat n'est pas là, les souris dansent sur la table. » C'était aux fêtes du couronnement qu'il était convié ; mais, soit qu'un travail pressé le retînt, comme il l'écrit à la reine, soit que le souvenir des fêtes du mariage l'eût effrayé pour sa santé, il s'excusa de n'y pouvoir assister et promit d'arriver pour l'été : il vint en automne. Il écrit de Wolfenbuttel, à la duchesse Sophie, le 23 septembre 1701 : « La Reine vient de me donner des ordres de faire un tour à sa cour, pendant que la saison est encore passable, pour Lutzenbourg. » Il y resta tout l'automne et une partie de l'hiver.

(1) C'est une de ses plus belles lettres politiques : « Votre Harrington, dans son *Oceana*, avait pour but de recommander une manière de République qui fût des meilleures, etc. » T. VIII, p, 274 et suivantes. Il revient souvent, dans ses lettres de cette époque, sur le danger qu'il y aurait pour l'Angleterre à se mettre en République, surtout depuis que la succession d'Espagne est aux Bourbons. Voir à ce sujet *ses Réflexions sur un écrit anglois qui contient les moyens dont Madame l'Electrice de Brunsvic se doit servir pour assurer le droit effectif de la sucession d'Angleterre pour elle ou pour sa postérité*. T. VIII, p. 219.

L'union des deux cours de Berlin et de Hanovre, prélude d'une plus solide alliance, les bâtiments et l'établissement de la société royale des sciences, les travaux de Lutzenbourg, puis à ses moments perdus, la poésie, la comédie, que Pœllnitz joue à ravir, les treckschüt ou bateaux à la hollandaise qui vont tous les jours deux à trois fois de Berlin à Spandau et passeront tout auprès du parc de la Reine : tels sont les objets variés qui l'occupent ; il va sans dire qu'il philosophe à ses heures ; mais ces entretiens philosophiques ne l'empêchent pas d'envoyer à la Duchesse une *Théologie des Princes* assez curieuse, où chaque personnage a pour satire un verset de la Bible. Mme de Maintenon y était comparée à la Madeleine. L'Électrice, en envoyant ce petit écrit à la duchesse d'Orléans, a retranché ce passage : le motif qu'elle en donne est que Madame, après avoir poursuivi la Maintenon de sa mordante ironie, vient de faire sa paix avec elle. On se gênait moins en 1699. La duchesse d'Orléans ne l'appelait que « la vieille, » et la duchesse de Hanovre écrivait à Leibnitz : « Je crois que les exhortations sur la Madeleine sont faites par un esprit à la mode de Madame de Maintenon, qui apparemment a la Marie-Madeleine pour patronne. » Et Leibniz lui répondait en lui envoyant cet épigramme :

Pour estre divine et humaine,
Il faut en la jeunesse sentir
Tous les plaisirs de Madeleine,
Et puis après s'en repentir.

En mai 1702, c'est la duchesse Sophie qui est auprès de sa fille, à Lutzenbourg, et Leibniz qui reste à

Hanovre. Pœllnitz cherche encore à le piquer : « Je ne doute pas, écrit-il à la Duchesse, que M[elle] de Pœllnitz ne fasse des merveilles; il semble qu'elle est toute seule toutes les neuf Muses ensemble et elle n'a point besoin d'un Apollon, tel que M. le Raugrave (1). »

Cette Pœllnitz est en effet une des figures les plus gracieuses qui entourent la Reine dans sa solitude dorée de Berlin : elle réunit aux charmes de sa personne ceux de l'esprit le plus piquant : on comprend que la Reine qui abhorrait la cour de son royal époux, en ait fait sa confidente et son amie : c'était une sorte de Leibniz femelle. Leurs lettres sont charmantes.

« Ma chère Pœllnitz, vous m'avez pris sans vert. Car je ne puis répondre à tant de gentillesses et j'aime mieux toutefois que vous doutiez de mon intelligence que de mon amitié. Votre mère dit que dans huit jours vous sortirez. Que mon cœur ressentira de joie, — j'en sens déjà un plaisir anticipé. — Je n'ai pas même le plaisir de pouvoir rire des sottises qui se font autour de moi. Avec qui ? La Bulow a de ce gros bon sens qui ne marche qu'en bottes fortes. Certaines finesses, de ces riens que vous saisissez si bien, échappent à sa pénétration et les autres sont des enfants. Comme ma chère Pœllnitz est l'âme de mes occupations,

(1) Allusion à ce fameux banquet de Trimalcion où M. le Raugrave F. remplissait le rôle de Trimalcion et M[elle] de Pœllnitz celui de sa femme Fortunata. Le Raugrave en était digne par son goût pour la dive bouteille : « Ayant abandonné, dit Leibniz, l'hippocrene pour l'hypocras, il s'est rangé sous la bannière de Bacchus. » Le récit de cette fête bachique fut adressé par Leibniz à la princesse Louise de Hohenzollern, le 25 février 1702, de Hanovre.

elles sont fort languissantes. L'abbé dit qu'il a beau éperonner Pégase, ce n'est qu'une rosse. A propos de rosse, celle qui, à ce qu'on suppose, a l'honneur de servir B., vint hier parée comme un autel, mais de ces autels infernaux consacrés au diable.

« Certain philosophe abhorre le vide, et moi, chère Pœllnitz, le plein. J'avois hier, à ma cour, deux dames, la B. et la V., grosses jusqu'aux dents, maussades jusqu'au sommet, et sottes jusqu'aux talons. Mais, ma chère, soupçonnez-vous que Dieu, en créant de pareilles espèces, les forma à son image? — Non, il fit un moule tout exprès et très-différent, pour nous apprendre le prix des grâces et de la beauté par comparaison. Si vous trouvez ceci méchant, je sais à qui je m'adresse : à bon chat, bon rat. — Comme mon esprit est monté aujourd'hui méchamment, il faut poursuivre. J'ai vu deux benêts d'étrangers : si l'or, le galon et les franges dénotoient le mérite, rien n'égaleroit le leur; mais, comme je respecte peu l'opulence, j'ai apprécié leur juste valeur. Je comprends que l'aspect des grands peut intimider, et ôter à l'esprit la facilité de briller et de paroître, et alors j'encourage; mais lorsque la fatuité s'en mêle, et que la présomption et la sottise veulent usurper l'approbation due au vrai mérite, je suis impitoyable et je ne fais grâce sur rien. — Que la défiance sur ce que nous valons est estimable, mais que cette vertu est rare! Ne croyons-nous pas toujours valoir quelques carats de plus que d'autres? La vilaine chose que l'orgueil, et pourtant ce sentiment est notre plus fidèle compagnon. Grand Leibniz, que tu dis sur ce sujet de belles choses! Tu plais, tu persuades, mais tu ne corriges pas. — Je suis en train de moraliser,

et le concert commence. Le nouveau chanteur doit chanter. Sa réputation l'a précédé : s'il la soutient, que je vais passer agréablement mon tems ! Adieu ! adieu ! Quoi ! vous m'arrêtez, quand la musique m'attend ? Je sacrifie l'amie aux talens. ¡Adieu ! vous dis-je, et cela sans appel.

« Deux mots, ma chère Pœllnitz, envoyez ces diamans pour mon brasselet à Liebmann. Je lui ai déjà donné mes ordres pour la façon ; je n'ai guères de tems. Madame l'Électrice est arrivée ; que d'étiquettes à observer ! ce n'est pas que je haïsse le faste, mais je le voudrois indépendant de la gêne... Mais que ne voudrois-je pas ; et surtout vous qui me manquez essentiellement ! On nous promet certain prince, tant pis ou tant mieux : je me jette dans mon lit. Adieu, bon soir, qu'on tire le rideau. Votre reine, votre amie s'endort. »

En lisant cette lettre si pleine d'humour et de charme, et qui, pour le naturel, le dispute à celles de Madame de Sévigné elle-même, on voit cette petite-fille des Stuarts, cette aïeule du grand Frédéric, et qui lui a donné de son sang, belle, aimable, rieuse, avec une pointe de philosophie, heureuse de vivre, prompte en saillies, avec des retours de réflexions, observatrice et moraliste à son heure, et surtout dédaigneuse du trône et de son époux. Le souvenir de son cher philosophe y revient à chaque page. Le philosophe qui abhorre le vide, c'est Leibniz. C'est lui encore qui lui suggère cette belle pensée morale sur l'orgueil. On se demande auquel de ses écrits elle y fait allusion et, comme rien dans ses œuvres ne nous met sur la voie, nous devons supposer qu'il s'agit de quelque conversa-

tion récente. Les paroles mêmes confirment cette hypothèse: « Grand Leibniz! que tu dis sur ce sujet de belles choses... » L'arrivée de Madame l'Électrice à Berlin, sert d'ailleurs à dater cette lettre, qui ne l'est pas. Le voyage de la duchesse Sophie est de l'été de 1702. Elle écrivait à Leibniz, le 2 septembre : « Mon cœur est resté à Lutzenbourg, où je crois avoir passé les plus beaux jours de ma vie. » Elle y retourna au mois d'août 1703.

La reine ne se gênait pas avec sa confidente pour fronder son royal époux et maître. Il était d'usage que lorsque le roi se rendait chez la reine à une heure avancée du soir, il envoyait des coussins pour le précéder : elle était un soir à écrire, lorsque les fameux coussins arrivèrent; elle termina sa lettre ainsi : « Il faut finir, ma chère amie; les coussins formidables arrivent. Je vais à l'autel. Qu'en pensez-vous? La victime sera-t-elle immolée? Votre maladie m'ennuie. Rétablissez-vous, ma chère. »

Le prince royal allait atteindre sa quatorzième année; Sophie-Charlotte aurait voulu faire de cet héritier du trône un homme; son père et la nature n'en firent qu'un soldat. L'éducation du jeune prince avait été confiée au comte de Dohna, qui s'acquittait de sa charge de gouverneur avec zèle et intelligence. Mais la mère et le comte avaient à lutter contre la volonté arrêtée du roi et le naturel malheureux du prince.

« J'ai du chagrin, ma chère Pœllnitz, écrivait-elle à sa confidente; il faut que je me soulage en vous le communiquant. Outre d'autres sujets que vous pénétrez, j'en ai un que votre amitié pour moi a pressenti. Le jeune homme que je ne croyois que vif et impé-

tueux, a donné des preuves d'une dureté qui sûrement tire son origine d'un très-mauvais cœur. Non, dit la Bulow, ce n'était que par avarice. — Dieux, tant pis! avare, dans un âge si tendre. On se corrige d'autres vices, mais celui-là augmente. Et puis, de quelle importance, n'est-ce pas, par les suites que cela entraîne? la compassion et la pitié peuvent-elles trouver accès dans un cœur que l'intérêt domine? Dohna est honnête homme, il a de la probité et de la noblesse dans les sentiments ; mais son défaut est aussi un principe d'économie et on corrige mal un défaut qu'on approuve intérieurement. — Je l'ai fort chapitré, et, comme cela n'arrive pas souvent, j'ai appuyé surtout et me suis rappelé toutes ses mauvaises façons d'agir en plusieurs occasions. A cela joint les plaintes que les dames m'ont faites qu'il leur dit des sottises : ma colère est allée jusqu'à l'emportement. Est-ce là le ton des belles âmes? Y a-t-il de la grandeur à offenser? Quelle grossièreté dans l'esprit, de tenir de mauvais propos à un sexe formé pour être l'objet au moins de la politesse des hommes. L'abbé entra tandis que je sermonnois. — Que ceci est auguste, dit-il; il me semble voir Agrippine qui parle à Néron. — Indigné de la comparaison et frémissant de l'augure, je le reçus fort mal; il s'en alla en tremblant; et j'ai reçu ces vers ou plutôt l'élégie ci-jointe qui a fait sa paix. J'ai tous les symptômes d'une fièvre de fluxion; il y a un peu de bile; mais tout ce qui porte au cœur ne peut qu'être sensible. Venez bientôt partager mes peines et mes plaisirs. J'en ai un bien grand à apprendre que vous vous remettez. Adieu! adieu, ma chère! — Charlotte, R. »

La maladie de la reine, au printemps de 1702, fut de

courte durée et ne l'empêcha pas de prendre un grand parti pour l'éducation de son fils, elle voulut le dépayser, le changer d'air et d'entourage, et, pour cela il n'y avait que les voyages. Elle écrivit donc au ministre de Prusse, à La Haye, M. de Schmettau : « je vous ai tant plus d'obligation, Monsieur, des marques de votre souvenir, vous sachant fort occupé des affaires du roi dans une occasion où l'on trouve plus de contestations qu'on n'avoit cru. Je sais que vous employez tous les soins imaginables pour y remédier, mais je crains bien que nous n'obtiendrons pas toujours les avantages que nous nous étions proposés de l'héritage du roi; pour moi, je le considère assez grand, soit dit entre nous, si cela peut servir de prétexte à faire aller mon fils en Hollande; et je vous ai obligation, Monsieur, d'y avoir pensé le premier. Si vous le pouvez mettre en exécution, sans que je paroisse y avoir part, je vous en aurai encore davantage; car il vous souvient de ce que je vous dis devant votre départ. Vous comprendrez aisément que, ni moi, ni le comte de Dohna n'oserions parler de cette affaire; et, après tout, je trouve fort nécessaire pour l'éducation de mon fils, qu'il soit quelques années hors d'ici, ce qui lui fera bien plus de bien que des espérances chimériques. » Mais on travaillait contre elle auprès du roi; car, dans un second billet, elle écrit : « Puisque vous ne me dites rien de mon fils, je crains que vos représentations n'aient pas été reçues à Wesel. » Ce ne fut que deux ans plus tard que le plan conçu par sa tendresse éclairée pour son fils reçut enfin son exécution.

La Reine avait vu ce qu'une mère seule sait voir c'est qu'à un naturel ingrat comme celui du jeune

prince, il fallait une direction entièrement nouvelle. Il fallait rompre cette nature sauvage, tirer le bien du mal, convertir l'humeur indomptable en germes d'une brillante valeur et greffer les vertus, la délicatesse, sur les vices et la grossièreté innés. Avait-elle consulté Leibniz sur ce sujet de ses préoccupations maternelles? Certes, elle l'aurait pu. Le philosophe de Hanovre a écrit plusieurs projets de l'éducation d'un prince; il y recommande, avec une grande élévation, la pratique des vertus qui sont dignes de leur état : la bravoure, la générosité, la connaissance des hommes; mais nous croyons que, lorsqu'il s'agissait de son fils, la reine n'eut qu'à consulter son cœur pour y trouver ces conseils que la philosophie elle-même ne donne pas. En est-il un plus touchant que celui-ci, adressé à Pœllnitz, sur une carte, faute de papier : « Dites au comte de Dohna qu'il ne s'oppose pas aux galanteries du prince royal; l'amour polit l'esprit et adoucit les mœurs. Mais qu'il dirige son goût, qu'il ne porte sur rien de bas. — Pas un chiffon de papier ne me tombe sous la main. Adieu, ma chère Pœllnitz. — Votre amie, Sophie. »

Sophie-Charlotte qui passait presque tous les hivers à Hanovre, où les fêtes et les honneurs se succédaient, voulut emmener Leibniz avec elle au commencement de janvier 1703; mais elle dut y renoncer. Leibniz fut assez gravement malade pour être retenu tout l'hiver à Berlin, et ses doléances repétées et peu habituelles sur l'état de sa santé, au ministre d'Etat de Hanovre baron de Gœrtz, et à la duchesse, ne laissent aucun doute sur la réalité de ce mal (1). En vain, la du-

(1) Outre que mon devoir m'appelle à Hanover et l'estat de mes

chesse lui écrit : « Le bel esprit de M. Addison (alors à Hanovre avec beaucoup d'Anglais,) ne se manifeste guères qu'en escrit (à ce que je croy), car il est fort *still* (tranquille) auprès de moy. » Leibniz attendit le retour de la reine : l'affaire d'Attilio et les controverses du Père Vota contre MM. Jacquelot, Lenfant et Beausobre suffisaient alors pour occuper le cercle de la reine. Cet Attilio était un chanteur que Sophie-Charlotte, passionnée pour l'opéra italien, avait obtenu du cardinal de Médicis et qu'elle ne voulait plus lui rendre, bien que Son Éminence le réclamât pour son couvent. La duchesse Sophie, plus sage que sa fille, comprit le tort que ce coup de tête pourrait lui faire : le cardinal était fort mécontent du refus de la reine ; elle voulut charger Leibniz de mettre la paix entre la Prusse et l'Italie ; mais Leibniz était bien trop diplomate pour écrire et trop malade pour sortir de chez lui. Sa lettre est un refus poli de se mêler de cette affaire (1).

affaires et même ma santé dont je dois avoir plus de soin que je n'ay faict, quoique peut estre trop tard. » — Leibniz à Sophie, de Berlin, mars 1705.

(1) Le fait est que toute la musique de la reine en eût été désorganisée : « J'ay vu mercredi, écrit Leibniz, au théâtre Luzenbourg, la dernière répétition de la pastorale qui étoit en habits. Les paroles sont de M. l'abbé Maure et la musique de M. Attilio. Cette pièce m'a fort satisfait... et tout a esté bien exécuté. La Gutjahr et la Paulina ont fait des merveilles. M. Fernandino a paru le plus avantageusement du monde et M. Ballarino a répondu à la grande estime qu'on faict de luy. — 17 av. »

Leibniz s'était d'ailleurs occupé de cette affaire au nom et dans l'intérêt de la reine, ainsi que le prouvent une lettre du 27 mars 1703

8

Nous ne reviendrons pas sur les controverses théologiques qui étaient dans le goût du temps et auxquelles Sophie-Charlotte s'intéressait. Le Père Vota était un excellent homme dont sa mère avait besoin, et la reine versa du baume sur les blessures que lui avaient faites les principaux champions du protestantisme.

Leibniz resta à Berlin jusqu'en mai : ce long séjour qui, cette fois, n'était que trop justifié, avait mécontenté l'électeur Georges-Louis. Déjà, le maître s'était formalisé de ses continuelles absences et la duchesse s'était entremise pour excuser Leibniz : « j'ay montré votre lettre à mon fils l'électeur, » lui écrit-elle le 10 octobre 1702, mais il répliqua : « au moins devroit-il bien me dire où il va quand il s'esloigne. Je ne sçay jamais où le trouver. » Une autre fois il avait dit qu'il

(en projet) : « Madame, après avoir bien délibéré ensemble, M. Attilio a cru que je pourrois écrire comme j'ay fait. Le cardinal Ottoboni nous servira à Rome et à Florence; » et une autre lettre du 28 mars 1703, qui commence ainsi : « Madame, ayant considéré que la lettre de M. Attilio au cardinal Ottoboni pourroit n'avoir pas assez de force... » Cet Attilio servait aussi de secrétaire à la reine ainsi que le prouve le billet suivant de sa main, à Leibniz : « Hanovre, 14 février 1702. Monsieur, Sa Majesté m'ordonne de vous escrire et de vous prier instentement d'avoir la bonté de vous rendre à Hanovre après demain, c'est-à-dire le 16 du mois présent. Je suis persuadé que ces ordres ne vous seront point désagréables et que vostre promptitude en fera connoistre l'estime et je suis sans réserve, Monsieur, vostre très-humble et très-obéissant serviteur, Attilio Ariosti. » La reine a ajouté de sa main : « Je vous prie, ne manqués pas à ce que nous souhaitons tous, mes frères et moy. — Sophie. »

le ferait réclamer à son de trompe, et la duchesse lui écrit avec son humour habituelle : « on craint ici que les souris mangeront la bibliothèque si vous ne revenez bientôt. » Le duc n'avait pas tout à fait tort au point de vue du service : mais il ne pouvait pas comprendre que l'instabilité de Leibniz tenait à des causes qu'il ne pouvait lui expliquer sans le blesser profondément.

Leibniz avait été traité par Jean-Frédéric et par le duc Ernest-Auguste son frère, comme un génie dont Hanovre devait être fier : à la mort de l'électeur, son fils n'avait vu en lui qu'un serviteur, que l'historiographe de la maison de Bronsvic. C'est de ce jour que Leibniz qui avait aussi sa fierté, avait cherché à gagner par l'entremise de l'électrice Sophie, les bonnes grâces de sa fille, et comme il le disait : « quelque intendance sur les arts et les sciences à Berlin. » Ce qu'il voulait, c'était se créer des motifs plausibles pour y séjourner souvent. Le contraste entre le frère et la sœur explique les préférences de Leibniz. Autant l'un se montrait dur et orgueilleux, autant Sophie-Charlotte avait été cordiale et géniale avec lui. Le charme de sa beauté et de sa bonté avait agi sans aucun doute et suffit à expliquer le culte qu'il lui avait voué : mais Leibniz, esprit très-positif, très-calculateur, y avait vu aussi une question d'avenir, il avait demandé à Madame l'électrice la place du chancelier Hugo, devenue vacante par sa mort ; et il avait eu recours à la reine pour se faire appuyer auprès de l'électeur. Sophie-Charlotte, toujours généreuse et dévouée pour ses amis, lui avait répondu par ces mots (1704) : « J'envoie votre billet à Monsieur l'élec-

teur, quoique je parle contre mon intérêt; car, si l'affaire réussit, je n'aurai plus le plaisir de vous voir icy; mais je crois que, en bonne amie, je dois mettre vostre intérêt devant le mien. » Mais l'électeur trouva sans doute que Leibniz n'était pas l'homme de cet emploi, et depuis ce moment, il chercha à prendre pied à la cour de Berlin : son ambition d'ailleurs très-légitime, fut traversée par les cabales ennemies et les intrigues de la cour, et à la mort de sa protectrice et de son amie, sa position devint critique. Il fut suspecté comme espion à Berlin et mal vu à Hanovre. Nous en avons un témoignage aussi triste que curieux dans une lettre qu'il écrivit à l'électeur et qui débute ainsi : « Monseigneur l'électeur, m'ayant fait connaistre des marques de déplaisir, dans la chambre de Madame l'électrice, je me suis retiré par respect. Cependant, le même respect m'ordonne de me justifier. » Après ce début très-ferme et très-noble, Leibniz entreprend une justification qu'il ne lui était pas difficile de fournir (1), et il continue : « J'ay remarqué déjà

(1) Leibniz aurait pu même lui rappeler la lettre qu'il lui écrivait le 28 mars 1700, et dans laquelle il lui annonçait son départ pour Berlin, où l'appelait Sophie-Charlotte pour les affaires de l'Académie : « Madame l'électrice de Brandebourg avait jeté les premiers fondements du dessein de l'Observatoire. Je dois luy en apprendre maintenant le progrès et l'en remercier, mais je ne l'ay voulu faire qu'après en avoir informé V. A. E. Aussi, n'en ai-je pas encore parlé à personne. Comme je mène ordinairement une vie extrêmement sédentaire, ne sortant que peu de chez moy, et travaillant le long du jour, tousjours à des choses qui sont ou pour le service de V. A. E. et de sa maison, ou pour la réputation de sa cour, je suis d'autant plus obligé de faire de temps en temps des

auparavant que Monseigneur l'électeur me témoignait quelque froideur, qu'il semble qu'il ne fait point de cas de mes travaux historiques. » Ainsi, Leibniz est contraint de faire l'apologie de ses travaux devant ce prince incapable de les estimer à leur juste valeur et se venge par cette ironie qui termine sa lettre : « Enfin, je considère que, à la vérité, Monseigneur l'électeur a quelque sujet de ne se pas soucier beaucoup de la gloire qui rejaillit sur l'un de ses ancêtres, parce qu'il se peut contenter de sa propre gloire et grandeur : mais cela ne laisse pas de décourager celui qui travaille à l'histoire... » Plus tard, lorsque Georges-Louis sera monté sur le trône d'Angleterre, il marquera la même froideur à Leibniz, et lui fera écrire par Bernstorf, son ministre : « Vous ferez bien, Monsieur, de rester à Hanovre, pour y reprendre vos travaux. C'est le meilleur moyen que vous ayez de faire votre cour à Sa Majesté. » Il paraît toutefois, qu'aux eaux de Pyrmont, en 1715, l'électeur aurait dit cette parole en le quittant : « Je m'estime heureux de posséder deux royaumes, dans l'un desquels je puis me vanter d'avoir pour sujet Leibniz, et dans l'autre Newton. » Parole réparatrice, en effet, mais bien tardive, car Leibniz mourut l'année suivante.

petits voyages qui me rétablissent et qui sont mon remède ou mon divertissement. Et en effet, je me trouve obligé ce printemps, d'aller aux eaux chaudes, à cause d'une fluxion froide et opiniâtre sur les vertèbres du cou. Mais j'ay mis ordre que tout cela n'empeschera guères les travaux historiques où il s'agit de ranger les matériaux déjà préparés, en quoy je me fais assister et cela continue encore en mon absence. Je suis avec dévotion..... » — T. VIII, p. 15.

Sophie-Charlotte et sa mère semblent avoir pris à cœur de lui faire oublier les écarts de caractère de ce prince difficile. Elles furent et restèrent jusqu'à la fin ses amies. Dans le dernier voyage qu'il fit à Berlin, dans l'automne de 1704, la reine lui donna des marques touchantes de cette amitié qui ne finit qu'avec sa vie (1).

Ce fut aussi la grande année philosophique de Lutzenbourg ; mais il nous faut reprendre d'un peu plus haut cette histoire et faire connaître la série et l'occasion de ces Tusculanes inédites.

De ses diverses résidences de Berlin, de Montbijoux, de Schonhausen, d'Oranienbourg, la reine préférait Lutzenbourg : à Berlin, elle détestait l'étiquette, Postdam etait trop froid. Elle nous apprend qu'elle avait vendu Montbijoux. Sophie-Charlotte avait reçu en don de l'électeur, ce jardin qui était situé dans un faubourg de Berlin : elle s'y plut dans les premiers temps de son mariage ; mais bientôt, elle voulut en distraire une partie et la vendre aux bourgeois du voisinage dont elle se fit aimer. Schonhausen était

(1) Je pars demain pour retourner à Hanover et si Mgr l'électeur s'esloigne d'Herrenhausen, je me propose de faire un petit tour à Berlin, espérant que la reine me fera la grâce d'envoyer par provision, un *Guvzedtel* à l'ordinaire, pour me rendre à Lutzenbourg aussitôt que je pourrai... » Leibniz écrit cette lettre à la duchesse Sophie, qui était auprès de sa fille (22 août 1703), à Bronsvic. On voit qu'il était gâté par la reine et qu'il soupirait après le départ de l'életeur qui lui eut permis de prendre des vacances ; mais ce petit voyage ne s'arrangea pas comme il l'aurait voulu et il fut obligé de le remettre à l'automne de l'année suivante.

plus particulièrement au roi. Oranienbourg était rempli de maçons et de bruit, depuis que Leibniz eut obtenu, grâce à elle, qu'on y établît l'académie. Mais Lutzenbourg était bien l'asile des plaisirs (lusten-bourg) dont parlait sa mère et, par un pieux souvenir, deviendra Charlottenbourg, du nom chéri de sa fille. Situé entre Berlin et Spandau, sur la Sprée, le village de Lutzen ou Leizen appartenait au maréchal Dobrynski qui y avait fait construire une maison de campagne. L'électeur en fit l'acquisition pour Sophie-Charlotte. Charlottenbourg n'offre ni les splendeurs de Versailles, ni l'antique forêt de Fontainebleau, on voit cependant les traces du goût français dont s'était inspirée la reine. Sophie-Charlotte a créé ces jardins à la française, sur les plans de Le Nôtre et sous la direction de Godeau; elle a voulu avoir ses jets d'eau, comme à Versailles, malgré des obstacles du même genre et le peu d'abondance et de rapidité de la rivière. « Cependant, écrit Leibniz, il y a un joli canal où nous irons bientôt en gondole, et M. Querini sera l'amiral de la flotte qu'on y prépare. » En 1701, nous la voyons tout occupée du bâtiment qui était insuffisant : elle examina avec Leibniz, les plans de l'architecte Eosander, son oracle en bâtiments, Suédois de nation, d'après lesquels elle voulait agrandir la construction à l'italienne du célèbre Schluter : « Cela sera fort bon, dit-il, pourvu que quand on l'exécutera, la pluye et la neige n'incommodent point les toits. » La bibliothèque fut imitée de celle du château de Malchow, appartenant au margrave Christian-Louis. L'électeur, heureux de contribuer à l'ornement de ce séjour favori de sa femme, y ajouta l'orangerie, des colonnes, des statues, des vases et les

fleurs les plus rares. Dans le château, on réunit des tableaux, de riches tapis, un musée japonais et chinois.

C'est là, dans cette retraite impénétrable à la politique, inaccessible à la médiocrité, que Sophie-Charlotte venait oublier la cour et les cérémonies si chères à son époux. Le cercle était restreint, mais choisi. Elle consignait impitoyablement à la porte les fâcheux, même les plus titrés. Elle se fit une ennemie en refusant d'y admettre la Wartenberg, qui avait été la maîtresse du comte, devenu ministre après la chute de Dankelmann, son adversaire politique (1). Elle aimait à fronder la cour et ne tenait pas toujours assez de compte des conseils de sa mère, la sage Sophie : la cour de Prusse était trop grossière ou trop hypocrite pour cette femme supérieure et d'un esprit libre. C'est ainsi qu'en dépit des prédications fanatiques de quelques pasteurs puritains, elle faisait représenter à Lutzenbourg la comédie, l'opéra et le ballet. On y voyait figurer même de jeunes seigneurs et des femmes de la cour. Son cercle intime, composé de Pœllnitz et de Leibniz, s'ouvrait pour quelques diplomates : d'Obdam (2), Fleming (3), d'Alefeld, d'Il-

(1) Aussi il faut voir comme la duchesse mère l'arrange, t. IV, p. 44.

(2) D'Obdam ou d'Opnam, envoyé extraordinatre des Etats, très-bien en cour, où il était le boute-en-train de toutes les fêtes.

(3) Il y a deux Fleming, le feld-maréchal de Fleming, ami particulier de la duchesse Sophie et philosophe (V. Lettres, VIII, 299); et le comte de Fleming, général de la cavalerie du roi de Pologne, également très-curieux de philosophie (V. Lettres, VIII, 370 et 390).

ten (1), d'Osten (2), de Solms (3), Wassenaer (4), et de Wittgenstein (5), figuraient avec elle et la princesse de Hohenzollern, ainsi que MM. des Aleurs (6), Duhamel (7), Besser (8), Quirini (9), dans la fameuse *Foire de Village*, représentée sur le théâtre de Lutzenbourg, à l'occasion des noces de la fille de l'électeur avec le prince héréditaire de Hesse. Les étrangers, Français, Anglais, Italiens étaient toujours sûrs d'y être bien accueillis : artistes et savants surtout. Les succès de Toland tenaient surtout à sa qualité d'Anglais et de libre-penseur, peut-être un peu à son bel extérieur et à sa jeunesse. Quirini avait l'intendance des bâtiments, Attilio la direction de la musique. Sophie-Charlotte paraît avoir excellé dans cet art de tirer parti des hommes et de mettre chacun à sa place. Spanheim était reçu avec faveur, consulté sur les médailles (10). Les théologiens n'étaient pas moins bien accueillis, surtout lorsqu'ils avaient de l'esprit ou une science véritable, comme Yablonski, le prédicateur en

(1) Hermann d'Ilten, ministre de Georges Ier. Son fils a écrit des mémoires sur la cour de Hanovre.

(2) Rôle du charlatan dans la *Foire de Village*.

(3) Le comte de Solms. Voir t. VIII, p. 196.

(4) Attaché à l'envoyé de Hollande.

(5) La duchesse Sophie voulait le marier. Voir t. VIII, p. 320,

(6) Des Aleurs, envoyé français à Berlin.

(7) Duhamel, Français attaché à notre envoyé.

(8) Besser, poète de la cour : « Je trouve les vers de M. Besser admirables, qu'il a faits pour la *Wirtschaft* (Fête champêtre) de ma fille. » — Sophie à Leibniz, VIII, p. 202.

(9) Quirini, Italien, intendant de la reine, faisait partie de la cour.

(10) Ezéchiel de Spanheim, savant et numismate célèbre.

chef de la cour, Lenfant, Beausobre; quelquefois même les ennuyeux, comme le jésuite P. Wolf, dont Leibniz écrit à la duchesse : « Le Père Wolf sera enfin parmi nous : il nous a étourdis avec ses disputes, où il n'y avoit ny grand fond, ny grand agrement. La reine dit que le Père Vota est un tout autre homme (1). »

Elle savait mêler le grave au doux et le plaisant au sévère. La correspondance nous apprend que Leibniz et Mlle de Pœllnitz étaient brouillés ; mais la brouille n'était pas bien sérieuse et ce fut la reine qui fit le raccommodement. L'éducation de son fils était toujours un grave sujet d'inquiétudes et d'alarmes. Son père, jaloux de son autorité, l'avait, sans consulter sa mère, enlevé à Dohna qu'il relégua dans ses terres, pour le confier au major général de Finck. Cette disgrâce n'eut point toutefois le mauvais effet qu'elle redoutait. Le prince avait seize ans et le roi crut enfin le moment arrivé de le faire voyager. Sophie-Charlotte avait désiré depuis longtemps qu'il quittât son mauvais entourage. Ce désir fut rempli dans l'automne de 1704. Frédéric-Guillaume partit en même temps que le duc de Malborough pour Hanovre, d'où il devait gagner la Hollande et l'Angleterre. La pauvre mère, bien qu'au comble de ses vœux, sentit son cœur se fendre et l'on trouva, après le départ du prince, un feuillet d'un album où elle avait dessiné un cœur avec ces simples mots : « Il est parti ! »

Leibniz était attendu à Lutzenbourg pour l'été de 1704. Madame de Kilmanseg était chargée de l'y amener (2). La reine, comme si elle avait eu un pres-

(1) VIII, p. 298.
(2) IX, p. 84.

sentiment que ce serait son « dernier Lutzenbourg, » paraît même avoir voulu qu'il fût encore plus brillant qu'à l'ordinaire. Elle y avait invité lord Shaftesbury (1), Burnet de Kemney, de retour de la Bastille (2) et plusieurs autres personnages de distinction. Mais ses travaux politiques auxquels vint bientôt se joindre un terrible accès de goutte, qu'en homme qui se pique de médecine, il dissimule sous le nom de « mal à la cheville à un endroit tendineux (3), » ne lui permirent pas de mettre à exécution ce projet avant le mois d'août. Il fallait bien d'ailleurs le culte qu'il portait à Sophie-Charlotte et à la philosophie et ses immenses facultés de travail, pour qu'au milieu de préoccupations si graves sur l'état de l'Allemagne, il ne négligeât pas complètement ses études spéculatives. C'est ainsi que dans sa correspondance avec la reine, nous trouvons, à la date du 4 décembre 1703, un billet de Sophie-Charlotte commençant ainsi : « Je lis le livre de M. Locke, » et une lettre de Leibniz dans laquelle il discute sa philosophie (4). On peut donc supposer avec vraisemblance que c'était par l'intermédiaire de la reine et en vue des entretiens prochains de Lutzenbourg, que Leibniz eut alors une correspondance avec une dame anglaise qui était elle-même fille et amie de philosophes.

Lady Masham était la fille de Cudworth, auteur du

(1) IX, p. 75.

(2) *Ib.*, p. 78.

(3) *Ib.*, p. 89.

(4) « Madame, quoyque le livre de M. Locke soit bien écrit, j'appréhende qu'il ne paroist trop sec. »

système intellectuel du monde. C'était une personne d'infiniment d'esprit et de bonté, qui s'était attachée à la vieillesse de Locke : elle lui donnait l'hospitalité dans sa maison où elle le soignait comme une fille. Lady Masham avait envoyé à Leibniz les œuvres de son père.

Cudworth est, comme on sait, célèbre par une hypothèse qui a fait une certaine figure au dix-septième siècle : celle des *natures* ou *médiateurs plastiques*. Leibniz qui lui était plutôt favorable, parce qu'il était indulgent, nous dit cependant avec beaucoup de finesse qu'on peut s'en passer :

« Je suis venu insensiblement à expliquer mon sentiment de la formation des plantes et des animaux, puisqu'il paraît par ce que je viens de dire, qu'ils ne sont jamais formés tout de nouveau. Je suis donc de l'avis de M. Cudworth (dont l'excellent ouvrage me revient extrêmement dans la plus grande partie), que les lois du mécanisme toutes seules ne sauraient former un animal, là où il n'y a rien encore d'organisé; et je trouve qu'il s'oppose avec raison à ce que quelques Anciens ont imaginé sur ce sujet, et même *M. Descartes, dans son homme, dont la formation lui coûte si peu, mais approche aussi très-peu de l'homme véritable*. Et je fortifie ce sentiment de M. Cudworth, en donnant à considérer que la matière arrangée par une sagesse divine doit être essentiellement organisée partout ; et qu'ainsi, il y a machine dans les parties de la machine naturelle à l'infini, et tant d'enveloppés les uns dans les autres, qu'on ne saurait jamais produire un corps organique tout à fait nouveau, et sans aucune préformation, et qu'on ne saurait détruire entièrement non plus un animal déjà

ubsistant. Ainsi je n'ai pas besoin de recourir avec M. Cudworth à certaines natures plastiques immatérielles, quoique je me souvienne que Jules Scaliger et autres péripatéticiens, et aussi quelques sectateurs de la doctrine Helmontienne des Archées, ont cru que l'âme se fabrique son corps. J'en puis dire : *Non mi bisogna, e non mi basta, par cette raison même de la préformation et d'un organisme à l'infini*, qui me fournit des natures plastiques matérielles propres à ce qu'on demande ; au lieu que les principes plastiques immatériels sont aussi peu nécessaires qu'ils sont peu capables d'y satisfaire (1). »

Leibniz se passait des natures plastiques de Cudworth pour expliquer le mystère de l'organisation et de la vie, et il avait bien raison ; mais il recourait aux monades, et on a fini par s'en passer également. Aujourd'hui, ce sont les évolutionnistes qui lui répondraient : *Non mi bisogna, e non mi basta*. La cellule suffit suivant la loi : *Omnis cellula e cellula*. Son roman des préformations organiques et de l'emboîtement des germes, si cher à Bonnet, n'a pu tenir devant les résultats de la science. Le mécanisme suffit. Descartes avait raison.

Ce fut là l'occasion d'une correspondance du philosophe de Hanovre avec la fille de Cudworth. Sa première lettre est du commencement de mars : elle contient une exposition de son système, mais, comme à la date du 8 mai, il en adressa un exemplaire re-

(1) Encore un nom qui peut faire illusion : natures *plastiques* matérielles. C'est précisément celui dont se sert Haeckel, *éléments plastiques* ou plastides : mais dans un tout autre sens.

touché et mis au goût de la reine, à Sophie-Charlotte, nous donnerons ce résumé humoristique de sa philosophie où la finesse le dispute à la profondeur.

Hanovre, 8 mai 1704.

Madame,

Je suis ravi d'apprendre que le mal de Mademoiselle Pœllniz n'est pas ce qu'on avait craint et qu'elle sera bien tost ou est déjà auprès de V. M.

Une dame anglaise nommée Milady Masham m'ayant fait présent d'un livre de feu son père, nommé M. Cudworth, qui est un in-folio intitulé *Système intellectuel*, le remercîment que je lui en ay fait m'a attiré une réponse fort obligeante en anglais, où elle me demande quelque éclaircissement sur ce qu'elle a vu de moy dans M. Bayle et dans le *Journal des savants*. Là-dessus j'ay été obligé de lui écrire dernièrement une lettre un peu ample où je lui ay mandé que mon grand principe des choses naturelles est celui de Harlequin, empereur de la Lune (a qui je n'ai pourtant point fait l'honneur de le citer) *que c'est toujours et partout en toutes choses tout comme icy*, c'est-à-dire que la nature est uniforme dans le fond des choses, quoiqu'il y ait de la variété dans le plus et dans le moins et dans les degrés de perfection. Ce qui donne une philosophie la plus aisée et la plus concevable du monde, je compare premièrement les autres natures avec nous-mêmes. Nous trouvons des corps, comme les humains, par exemple, où il y a de la perception; mais cette petite partie de la matière qui les compose serait trop privilégiée, si elle avait seule un avantage qui la distinguerait infiniment et même essentiellement de toutes les autres qui l'environnent, il faut donc juger qu'il y a de la vie et de la perception partout; mais comme nos propres perceptions sont tantost accompagnées d'une réflexion, et tantost non, et sont plus ou moins claires et distinctes, il est aisé de juger qu'il y aura des estres vivants dont la perception sera obscure et confuse et même sans réflexion, laquelle est en nous la mère des sciences. Cette même uniformité de la nature, mais accompagnée de richesse et d'orne-

ments, me fait juger que nous ne sommes pas les seuls estres à reflexion dans l'univers, et qu'il y en aura même qui nous passent merveilleusement, et c'est ainsi que nous concevons ce qu'on appelle *genies*. Cependant ce *sera encore tout comme icy* dans le fonds, et ces genies à mon avis, seront encore accompagnés de corps organiqnes dignes d'eux, d'une subtilité et d'une force proportionnée à la connaissançe et à la puissance de ces esprits sublimes. Et suivant ce principe, il n'y aura jamais des âmes séparées ny des intelligences entièrement détachées de la matière, excepté l'esprit, souverain auteur de tout et de la matière même.

Jusqu'ici, j'ai comparé les créatures ensemble que je trouve toutes convenir dans le fonds; comparons maintenant leur estat passé et futur avec l'estat présent. Et pour cela je dis que depuis le commencement du monde et pour tout le temps à venir, c'est et sera toujours *comme icy* et tout comme à présent dans le fonds des choses, non-seulement à l'esgard des différents estres mais encore à l'égard d'un estre comparé avec soy-même. C'est-à-dire que chaque estre vivant ou doué de perception le demeurera toujours et gardera toujours des organes proportionnés, que la perception aussi bien que la matière estant universelles selon les lieux, le seront aussi selon les temps, c'est-à-dire non-seulement chaque substance aura de la perception et des organes, mais encore elle les aura toujours. Je parle ici d'une substance mais non pas d'un simple *assemblage de substances*, comme pourrait estre ce troupeau d'animaux ou ce vivier plein de poissons, où il suffit que les brebis et les poissons ayent de la perception et des organes, quoiqu'il faille juger que dans l'intervalle comme dans l'eau du vivier entre les poissons, il y aura encore d'autres choses vivantes, mais plus petites, et il en sera toujours ainsi sans aucun vide, or il n'est point concevable comment la perception puisse commencer naturellement non plus que la matière. Car quelque machine qu'on s'imagine, ce ne sera toujours que choc des corps ou grandeur, figure, mouvement qu'on concevra produits par son moyen, ce que nous entendons bien estre autre chose que percep-

tion ; ne pouvant donc commencer naturellement elle ne doit point finir non plus. Et la différence d'une substance d'elle-même ne pourra pas estre plus grande que d'une substance à l'autre. C'est-à-dire la même substance peut avoir seulement la perception tantôt plus, tantôt moins vive, et plus ou moins accompagnée de reflexion. Et rien ne pourra détruire tous les organes de cette substance, estant essentiel à la matière d'être organique et artificieuse partout, parce qu'elle est l'effet et l'émanation continuelle d'une souveraine intelligence; quoique ces organes et artifices se doivent trouver le plus souvent dans les petites parties qui nous sont invisibles, comme il est aisé de juger parce qu'on en voit, en quoy a encore lieu la maxime que *c'est tout comme icy* dans l'invisible comme dans le visible. D'où il s'en suit encore que naturellement et parlant suivant la rigueur métaphysique, il n'y a ni génération, ni mort, mais seulement développement et enveloppement d'un même animal; autrement il y aurait trop de saut et la nature sortirait trop de son caractère d'uniformité par son changement essentiel, inexplicable. L'expérience confirme ces transformations dans quelques animaux, la nature même nous a monstré un petit échantillon de ce qu'elle a caché ailleurs. Ces observations font juger aux plus industrieux observateurs que la génération des animaux n'est autre chose qu'un accroissement joint à la transformatiôn : ce qui fait bien juger que la mort ne peut être que le contraire ; la différence estant que dans ces cas le changement se fait peu à peu et dans l'autre tout d'un coup et par quelque violence. D'ailleurs, l'expérience montre encore qu'un trop grand nombre de petites perceptions peu distinguées, qui suivent comme dans un coup de teste nous etourdit, et que dans une défaillance il arrive qne nous nous souvenons et devons nous souvenir aussi peu de ces perceptions que si nous n'en avions aucune. Donc, la règle de l'uniformité ne nous doit faire un autre jugement de la mort même. Dans les animaux, suivant l'ordre naturel, puisque la chose est aussi à expliquer de notre façon déjà connue et expérimentée et est inexplicable de toute autre manière, n'estant pas possible de concevoir comment

commence ou finit l'existence ou l'action du principe perceptif ny sa séparation non plus. Au reste, il est aisé de juger que la série de ces changements d'un animal aura lieu sans doute encore dans un très-bel ordre et artifice par tout. Pour en donner quelque idée, je comparerais ces estres avec des hommes qui voudraient monter une haute montagne, revêtue de verdure, mais escarpée comme un rempart, entre temps ayant quelques reposoirs ou degrés par intervalle, où après avoir grimpé et approché d'un reposoir ou bouquet, ils retombent quelquefois tout d'un coup sur un autre plus bas et sont obligés de recommencer un nouveau travail. Cependant, ils ne laissent pas de grimper peu à peu un degré après l'autre et quelquefois on recule pour mieux sauter. Mais l'ordre de la Providence traite les estres à reflexion d'une manière toute particulière et qui est sans doute la plus convenable et même la plus souhaitable.

Mais, dira-t-on, comment la matière peut-elle agir sur l'âme ou sur l'esprit à perception, et comment aussi cette âme peut-elle agir sur la matière? Car nous remarquons en nous que le corps obéit souvent à la volonté de l'âme et que l'âme s'aperçoit des actions du corps : et cependant nous ne concevons aucune influence entre ces deux choses. Les anciens philosophes ont abandonné la difficulté comme désespérée, car on trouve en effet, qu'ils ne disent rien là-dessus; les modernes ont voulu coper le nœud gordien avec le glaive d'Alexandre, et ils ont fait intervenir le miracle dans une chose naturelle, comme les divinités du théâtre pour ce dénouement d'opéra, car ils prétendent que Dieu accommode à tout moment l'âme avec le corps et le corps avec l'âme, et qu'il s'y est obligé en vertu d'un *pacte* ou d'une volonté générale. Mais cela va directemeut contre le principe de l'uniformité de la nature. Ordinairement, les corps feront leurs effets entre eux selon les lois mécaniques et intelligibles, mais tout d'un coup, quand l'âme voudra quelque chose, une divinité viendra troubler cet ordre des corps et détournera leur cours. Quelle apparence? Cependant c'est l'opinion du P. de Malebranche et des cartésiens modernes, et M. Bayle, tout subtil qu'il est, a bien de

la peine à en revenir, quoiqu'il me semble que je l'aie fait balancer. Que faire cependant? Le dénouement est tout trouvé par nostre principe ordinaire, quand nous voyons les corps suivre les lois mécaniques du choc dans quelque machine, et l'âme suivre les lois morales du bien et du mal apparent dans quelque délibération, disons des autres cas que nous ne voyons pas ou que nous ne demelons pas si bien, qu'il en est de même et que c'est *tout comme icy*, c'est-à-dire expliquons les choses dont nous n'avons qu'une connaissance confuse par celles dont nous en avons une distincte; et disons que tout se fait mécaniquement dans le corps, ou suivant les lois du mouvement, et que tout se fait moralement dans l'âme ou suivant les apparences du bien et du mal, tellement que même dans nos instincts ou dans les actions involontaires où le seul corps paraît avoir part, il y a dans l'âme, un appetit du bien ou une fuite du mal qui nous pousse, quoique notre reflexion ne puisse point en demêler la confusion. Mais si l'âme et le corps suivent ainsi chacun ses propres lois à part soy, comment se rencontrent-ils et comment est-ce que le corps obéit à l'âme, et que l'âme se ressent du corps? Pour expliquer ce mystère naturel, il faut bien recourir à Dieu, comme il faut quand il s'agit de donner la raison primordiale de l'ordre et de l'art dans les choses; mais ce n'est qu'une fois pour toutes; non pas comme s'il troublait les lois des corps, pour les faire repondre à l'âme, et réciproquement, mais qu'il a fait les corps par avance, en sorte que, suivant leurs lois et tendances naturelles des mouvements, ils viendront à faire ce que l'âme demandera quand il en sera temps, qu'il a fait encore les âmes, en sorte que suivant les tendances naturelles de leur appetit, elles viendront aussi toujours aux représentations des états du corps, car comme le mouvement mène la matière de figure en figure, l'appetit mène l'âme d'image en image. Tellement que l'âme est faite dominante par avance et obéie des corps, autant que son appetit est accompagné de perceptions distinctes, qui la font songer aux moyens convenables, quand elle veut quelque chose; mais qu'elle est assujettie au corps encore par avance, en tant

qu'elle va à des perceptions confuses, car nous experimentons que toutes les choses tendent au changement : le corps, par la force mouvante, et l'âme, par l'appetit qui la mène à des perceptions distinctes ou confuses, selon qu'elle est plus ou moins parfaite. Et il ne faut point s'emerveiller de cet accord primordial des âmes et des corps, tous les corps étant arrangés suivant les intentions d'un esprit universel, et toutes les âmes étant essentiellement des représentatiens ou miroirs vivants de l'univers, suivant la portée et le point de vue de chacune, et par conséquent aussi durables que le monde luy-même : c'est comme si Dieu avait varié l'univers autant de fois qu'il y a d'âmes ou comme s'il avait créé autant d'univers en raccourci, convenant dans le fond et diversifiés par les apparences. Il n'y a rien de si riche que cette uniforme simplicité accompagnée d'un ordre parfait. Et l'on peut juger si vraiment l'âme à part doit être parfaitement bien ordonnée parce qu'elle est une certaine expression de l'univers, et comme un univers concentré qui se vivifie encore de ce que chaque corps et le nostre aussi par conséquent, souffre quelque chose de tous les autres, et par conséquent l'âme se réprésente toutes choses.

Voilà en peu de mots, toute ma philosophie, bien populaire sans doute, puisqu'elle ne reçoit rien qui ne reponde à ce que nous expérimentons et qu'elle est fondée sur deux dictons aussi vulgaires que celui du théâtre italien, que *c'est ailleurs tout comme icy*, ou cet autre du Tasse : *Che per varie arti natura è bella*, qui paraissent se contrarier, mais qu'il faut concilier en entendant l'un, du fond des choses, l'autre, des manières et apparences.

Leibniz parle dans cette lettre de son grand principe de l'uniformité de la nature et il en parle avec tant de bonhomie et de simplicité que l'on est de suite conquis à ce principe qui n'est autre, nous dit-il, que celui de la farce d'Arlequin, empereur de

la Lune. Arlequin, transporté dans cette planète, est tout surpris de voir que les choses s'y passent comme sur la terre. Il est impossible d'exposer avec plus d'esprit et de charme les principes les plus profonds de la nature. Comment n'admirerait-on pas ce bon sens, ce tour aisé et la simplicité féconde de sa méthode ?

Etait-ce là une simple hypothèse, comme le lui disait lady Masham, devançant la critique de Gœthe et de Hégel? Cette uniformité de la nature, objectait le sage de Weimar, elle n'est que dans mon esprit; c'est ma raison qui la met dans les choses en étudiant les voies de Dieu, j'en conviens, mais par un procédé non moins hypothétique, qui consiste à se mettre à la place de Dieu pour juger son œuvre. Hégel concluait que Leibniz n'avait fait qu'un roman métaphysique sur la nature.

Deux lettres du philosophe de Hanovre à lady Masham nous présentent sa défense. Il reconnaît qu'elle a raison sur le point principal : c'est une hypothèse qu'il a donnée, mais elle est d'accord avec l'expérience et il s'en faut de bien peu qu'elle ne soit démontrée. Nous ne citerons pas en entier ces deux lettres, nous nous bornerons à y renvoyer le lecteur. Elles sont dignes de la précédente, et si la méthode *à priori* n'y est pas complètement répudiée par l'auteur, il serait injuste de méconnaître les sévères correctifs qu'il y apporte pour ainsi dire à chaque pas. Cette maxime qu'il y énonce « de ne supposer sans nécessité dans les créatures que ce qui répond à l'expérience, » cette série d'inductions par lesquelles il arrive à garder « l'analogie tant de l'avenir au passé,

que des autres corps avec ce que nous expérimentons dans les nôtres, » prouvent qu'il cherchait à contrôler par l'expérience les résultats de la spéculation.

La stabilité du monde et de ses lois, l'uniformité de la nature restent les principes mêmes de toute induction scientifique. C'est sur ce fondement que les sciences inductives reposent, et c'est en le vérifiant et le contrôlant sans cesse que l'expérience a fécondé l'étude de la nature. Eh bien! ces grandes directions de l'esprit scientifique moderne avec tous les progrès qu'elles comportent sont déjà dans Leibniz au moins en germe! C'est toute sa philosophie. Or, c'est le principe de l'analogie et la loi de continuité qui ont fait Haeckel, justifié toutes ses hardiesses... Ainsi, ce ne serait plus seulement Darwin, ce serait Haeckel, dont Leibniz serait le précurseur. Ce serait lui faire trop d'honneur. L'idée de l'évolution, telle qu'elle est comprise par Haeckel et Darwin, ne se trouve pas chez Leibniz. Il y a là une erreur de mot. Oui, sans doute, Leibniz est pour l'évolution, mais pour l'évolution dans des limites données, c'est-à-dire qu'étant pour le germe, il est pour la forme évolutive du germe, mais rien de plus. Cette idée de l'évolution, il faut bien le reconnaître, ne satisferait pas Haeckel. Leibniz était bien plutôt pour un principe de spécification absolue : c'est ce qui se cache sous sa doctrine de la divisibilité actuelle de la matière, c'est-à-dire de sa détermination absolue. Toutes les divisions sont faites et non pas à faire. Il y a de cela une bien grande preuve dans les *Nouveaux Essais*. Leibniz y reconnaît que les espèces physiques sont de pures inventions de l'homme, mais qu'elles sont cependant

réelles. Pourquoi? Parce qu'elles tirent leur réalité des phénomènes qui sont eux-mêmes des réalités. En un mot la nature serait ici garant de toutes nos inductions, parce qu'en fait de division et de spécification, nous n'irons jamais aussi loin qu'elle. Après cela, veut-on lui faire accepter le parrainage du *Bathybius*, par analogie de l'embryon, et la théorie de la Gastræa? Sans doute, Leibniz a deviné les polypes, intermédiaires entre le végétal et l'animal. La Gastræa serait de même un degré intermédiaire et nécessaire dans le développement des espèces. Haeckel en signalait la disparition, il la retrouva parmi les champignons de la chaux. Il y a là un curieux rapprochement; mais on aurait tort de méconnaître les différences essentielles qui les séparent.

Ce qui caractérise Leibniz, c'est l'idée de développement, c'est la force évolutive du germe : mais l'idée de la préexistence des germes l'empêchait de voir au delà et de briser le moule préconçu pour se rendre compte de toute la force plastique de la matière.

Bayle était un auteur indiqué pour les entretiens de Lutzenbourg, et il fut l'occasion ou le prétexte du seul livre de philosophie que Leibniz ait publié de son vivant. Bayle méritait très-certainement l'honneur qne lui faisaient la reine et Leibniz. Le philosophe de Rotterdam était un homme d'infiniment d'esprit, qui savait s'accommoder au goût du jour. Il le dit lui-même dans un de ses livres : ce qu'il faut au public, ce sont des anecdotes, des gazettes. C'était, en outre, un dialecticien fort habile. L'ancien professeur de philosophie de Sedan avait de bonne heure quitté l'enseignement pour être plus libre, et il est dans ce dix-

septième siècle, si compassé, le raisonneur le plus subtil. Oui, me dira-t-on, mais c'est un athée : un athée dans le cercle de la reine, y pensez-vous? D'abord, ce fut pour le réfuter que Leibniz l'y introduisit. Et puis, ces princesses de la maison de Hanovre n'étaient point du tout collet-monté, comme Madame de Maintenon. Ainsi la reine avait reçu Tolland qui était un libre-penseur, un panthéiste. Elle pouvait donc fort bien se faire lire le *Dictionnaire* de Bayle, d'autant mieux que si nous en croyons Leibniz, Bayle n'était point athée. C'est un trait assez curieux et qui porte : car Leibniz le connaissait bien. Quoi de plus fin que ce jugement sur Bayle : « le vray moyen de le faire écrire utilement, ce seroit de l'attaquer *(en apparence)* lorsqu'il écrit de bonnes choses et vraies : car ce seroit le moyen de le piquer pour continuer. Au lieu qu'il ne faudroit point l'attaquer, quand il en dit de mauvaises, car cela l'engagera à en dire d'autres aussi mauvaises pour soutenir les premières : jugement qu'il a d'ailleurs résumé sous la forme de l'aphorisme connu : *Ubi benè, nemo melius, ubi malè, nemo pejus* (1). »

(1) Il écrit à la princesse en lui apprenant la mort de Bayle (1707) : « La République des lettres porte le deuil de M. Bayle. Voici des vers :

Bayle en mourant ne se dément en rien,
De l'honneste homme athée il soutient le système :
Il vécut en homme de bien.
Son testament fait foi qu'il a fini de même.

L'on dit que son testament est fort raisonnable. L'on n'a pourtant sujet de dire qu'il est mort athée, puisqu'il a professé le contraire

Alors, il y aurait deux Bayle, et sa mobilité est si grande qu'il pourrait bien en effet y en avoir plusieurs. Mais, quel contraste ! D'une part, le sceptique auteur de tant d'écrits polémiques ; de l'autre le philosophe dogmatique dont le vaste esprit conciliait tout ; ici, l'antithèse de la raison et de la foi, l'homme qui disait : « la théologie nuit à la philosophie ; » là, le découvreur des harmonies providentielles, celui qui proclamait ce dogme : « il n'y a pas deux vérités, l'une théologique, l'autre philosophique, il n'y en a qu'une seule ; » d'un côté, l'auteur de l'article *Mahomet*, des éclaircissements sur les athées, des réponses aux questions d'un provincial, le défenseur de Vanini, le précurseur de la morale indépendante, ce sceptique enfin, qui le fut même à l'égard du scepticisme, et qui, s'il ne fut point athée, prétendait que l'athéisme n'était pas un plus grand mal que le polythéisme, qu'il n'était pas plus dangereux que tout autre doctrine ; qu'il ne minait ni la morale sociale ni le fondement de l'État : — et de l'autre côté, Leibniz, le chef illustre de ces rationalistes conciliants, qui trouvent que le dogme ne contredit pas la raison, mais que Newton et les Newtoniens minent la religion naturelle, et qui n'a jamais fait à l'athéisme l'honneur de le prendre au sérieux, tant il le trouvait incomplet,

sans l'avoir jamais révoqué. » Leibniz fait allusion à une sorte de rétractation de Bayle dans une autre lettre à Sophie, où il lui annonce de cet auteur « un nouveau Dictionnaire qu'on dit estre fort différent du premier (1701, VIII, p. 317). » On peut expliquer ces variations de Bayle sans palinodie aucune, par son amour des disputes qui lui fit plus d'une fois soutenir le pour et le contre.

extra-scientifique et contraire à la notion même de l'homme. Assurément, ces deux hommes ne pouvaient s'attirer que par l'amour des contraires ou même des contradictions qu'ils nous offrent.

Mais aussi pour la profondeur philosophique, quelle différence entre cet esprit ondoyant et divers, toujours attiré d'un pôle à l'autre, plus pyrrhonien que Pyrrhon, plus dur que Pascal pour la raison humaine, toujours dispersé dans la diversité sans jamais revenir au centre, et cette belle, pacifique et lumineuse intelligence d'un Leibniz, qui comprend tout, explique tout par la raison, dont la tendance systématique est telle qu'il se recueille au sein même de la diversité, et qu'il retrouve partout l'unité dans la variété! Et cependant, quels que soient ces contrastes qu'on ne saurait pousser trop loin, ne peut-on pas dire, pour expliquer et justifier le goût de Leibniz, qu'ils pensaient de même sur beaucoup de points, et surtout en histoire, sur la révocation de l'édit de Nantes, sur la tolérance, sur l'inquisition ?

Ce n'est pas un Leibniz qui désavouerait Bayle, lorsqu'il dit : « je prétends avoir une vocation légitime pour m'opposer aux progrès des superstitions, des visions et de la crédulité populaires. » Car Leibniz dit à peu près la même chose à la duchesse, quoiqu'il le dise autrement. Enfin, sans vouloir instituer un parallèle entre ces génies si différents, ne pourrait-on pas saisir au moins quelques traits communs entre eux ? Et d'abord, tous deux respectent les personnes dont ils combattent les doctrines, tous deux ont également le goût de l'anonymat, goût assez rare pour qu'on ne le passe pas sous silence. Il est vrai que Bayle fait gé-

mir les presses d'Amsterdam par sa furie d'écrire, tandis que Leibniz, moins porté à publier ses pensées, garde presque tout en portefeuille, et ne se décide qu'à grand'peine, et presque toujours à regret, à livrer ses œuvres aux libraires.

La *Théodicée* fut un de ces rares écrits qu'il se décida à publier de son vivant, et à voir le succès de son livre, il paraît ne pas s'en être repenti. On sait qu'il est né des entretiens de Lutzenbourg (1). C'est pour Sophie-Charlotte qu'il fut composé, et c'est là même un des traits qui nous permettent de reconstituer plus sûrement la physionomie de ce livre étonnant. Évidemment, il fut composé par fragments : il porte la trace de cette composition hâtive. Leibniz avait parlé ce livre avant de l'avoir écrit. C'est un cours de théodicée en trois grandes leçons, dont il recueille un jour les feuillets épars, qu'il relie entre eux par un discours préliminaire *de la conformité de la raison et de la foi*. Leibniz ne s'en est point caché d'ailleurs, au risque de donner des armes à ceux qui, comme Pfaff et Leclerc ont écrit que c'était un ouvrage d'édification et de piété, bon pour les dames qui l'avaient inspiré.

Voici ce qu'il écrit à Thomas Burnet :

« Mon livre intitulé : *Essais de Théodicée, sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme et l'origine du mal*, sera bientôt achevé, à Amsterdam, chez Jacques Troyel. La plus grande partie de cet ouvrage avait été faite par lambeaux, quand je me trouvais

(1) Pour l'histoire de *la Théodicée*, on peut consulter M. Nourrisson, *la Philosophie de Leibniz*, p. 248 et suivantes.

chez la feue reine de Prusse, où ces matières étaient souvent agitées, à l'occasion du Dictionnaire et des autres ouvrages de M. Bayle qu'on y lisait beaucoup. J'avais coutume dans les discours de répondre aux objections de M. Bayle et de faire voir à la reine qu'elles n'étaient pas si fortes que certaines gens peu favorables à la religion voulaient le faire croire. Sa Majesté m'ordonnait assez souvent de mettre mes réponses par écrit, afin qu'on pût les considérer avec attention. Après la mort de cette grande princesse, j'ai rassemblé et augmenté ces pièces sur l'exhortation des amis qui en étaient informés, et j'en ai fait l'ouvrage dont je viens de parler, qui est un in-octavo de grandeur raisonnable. Comme j'ai médité sur cette matière depuis ma jeunesse, je prétends l'avoir discutée à fond (1). »

Il est certain qu'on ne peut rien comprendre à ce livre, si on l'isole des circonstances qui l'ont produit et du public pour lequel il fut composé.

La reine aimait les controverses et surtout les controverses théologiques : on est toujours de son temps par quelque endroit. Le XVII[e] siècle est le siècle de la théologie. La reine avait ses théologiens, Yablonski, Lenfant, Beausobre, Jacquelot. Lutzenbourg avait retenti plus d'une fois de leurs disputes ; la reine aimait à les mettre aux prises avec des théologiens catholiques, et Leibniz nous en donne un curieux témoignage à propos du Père Vota, de passage à Berlin : « Le Père Vota, écrit-il à la duchesse, a bataillé successivement contre M. Jacquelot, M. Lenfant et M. Beausobre.

(1) L'auteur de ces Mémoires a publié dans son mémoire couronné sur la philosophie de Leibniz, un chapitre intitulé : *la Théodicée avant 1672*, à propos d'un traité qu'il apporta avec lui à Paris pour le communiquer au grand Arnault. C'était l'ébauche de *la Théodicée*.

Le premier a voulu faire voir qu'on avoit eu autant de raison de douter de l'arrivée de saint Pierre à Rome qu'on en a de douter de la papesse Jeanne. M. Lenfant l'a scandalisé horriblement en disant qu'il ne se soucie point de l'autorité des conciles et que celuy de Nicée, qui est le plus considéré de tous, a esté une assemblée d'ignorans. Et M. Beausobre qui estoit le plus modéré jusqu'icy, s'est tellement échauffé hier qu'ils ont pensé se prendre au collet. La reine eut souhaité que V. A. S. et Mgr l'électeur eussent esté de ce régal. »

Une autre fois, nous assistons dans le cabinet de la reine, à une controverse entre Tolland et les théologiens protestants, sur l'authenticité des Evangiles.

Voilà le cercle de la reine. Leibniz est donc entraîné par le goût de son auditoire à faire le théologien. Qui dit théologien, dit toujours un peu ergoteur. Leibniz était théologien ou l'avait été, on s'en aperçoit bien en le lisant (1). Mais le goût de la reine le sollicite et le domine : de là, sa méthode toute théologique, son perpétuel recours aux autorités et ses *digressions* si fréquentes. Leibniz n'aimait point les sectes : il le dit souvent; il les compare à ces torches qu'on ranime en les secouant et qui meurent faute de mouvement :

Vidi ego jactatas motu concrescere flammas,
Nullo concutientie mori.

Mais il fallait bien flatter la manie de la reine, et le

(1) Pichler qui a écrit deux volumes sur la théologie de Leibniz n'a pas encore épuisé le sujet.

livre est plein de controverses sur la prédestination, un de ces dogmes si bien faits pour passionner une princesse protestante, sur la grâce et les actes, sur la prescience de Dieu et la science moyenne, sur leur rapport avec la liberté de l'homme. Leibniz revient à chaque page sur ces disputes trop scolastiques et bien arides pour nous. On lui passerait, à la rigueur, les Molinistes, dont l'hérésie célèbre avait amené Pascal au secours de Port-Royal dans sa querelle avec les Jésuites ; mais les Remontrants et les Contre-Remontrants, les Gomaristes et les Arminiens, et les Supralapsaires, il n'y a pas de secte décriée de Hollande ou d'ailleurs, dont il ne nous explique le fort et le faible. Il y épuise toute la subtilité de son esprit, si amoureux d'ordinaire de la clarté dans les mots, de l'utilité dans les choses : il parle devant des théologiens, il faut se montrer plus théologien qu'eux. Par moments, l'on dirait qu'il soutient une gageure et qu'il a parié de ne pas omettre une seule autorité sur la matière. Prenez le § 267 de la troisième partie sur l'éternité des peines des damnés, vous trouverez cités Jean Gerhard, de la confession d'Augsbourg, Zacharias Ursinus, théologien de Heidelberg, le Père Drexelius, dans son livre intitulé *Nicetas*, et plusieurs autres théologiens mentionnés par M. Fecht; Godescale, moine du IXᵉ siècle, paraît à la page suivante. Mon Dieu, dira-t-on, que de théologiens ! Evidemment, Leibniz fait ici montre d'érudition.

Maintenant, il faut bien le reconnaître, ce n'était pas seulement pour plaire à la reine que Leibniz citait tous ces noms : il suivait aussi son humeur qui était de tout savoir ; il voulait prouver qu'il avait tout lu,

tout compulsé, que pas un des auteurs qui ont écrit sur le même sujet ne lui avait échappé. Bayle se piquait d'érudition. Leibniz le paye de la même monnaie : il était un prodigieux érudit. On n'ose dire, à cause de lui, que l'érudition fait tort à la philosophie; que ce n'est point la manière de Descartes, si sobre et si austère, qu'un tel livre est un anachronisme. Leibniz y suivait son penchant, et peut-être la reine que nous accusions tout à l'heure d'être sa complice, ne le poussait-elle que pour le faire briller dans ce tournoi théologique.

Quel dommage, dira-t-on sans doute, qu'il ait eu affaire à une princesse théologienne! Quel livre Leibniz eût pu faire, si, s'affranchissant du joug de la théologie, il se fût borné à développer ce dialogue dont le Palais des Destinées fait le fonds, dont l'Optimisme est le portique sublime, dont le Déterminisme a donné le plan. Oui, sans doute, mais alors ce ne serait plus Leibniz, c'eût été Kant. Au lieu de la *Théodicée*, vous n'en auriez que la critique. Or, Leibniz n'est pas Kant. Prenons-en notre parti, si nous voulons apprécier son livre à sa juste valeur.

Leibniz se présente à nous dans son œuvre, toujours fidèle à sa devise : « chargé du passé et gros de l'avenir. » Il est chargé, et l'on pourrait peut-être même dire qu'il est surchargé du passé dans la *Théodicée*. Il le rappelle, il le condense, il le résume dans des pages que lui seul pouvait écrire. C'est la *Somme théologique* de son temps, faite avec la patience d'un Thomas, avec le flambeau de l'histoire en plus. De là, le caractère de conciliation des doctrines en apparence les plus contraires et ce système

d'arrangement universel (*allakkomodation*) que Kant lui a si souvent reproché. Ce sont les harmonies de la théologie et de la philosophie, de la nature et de la grâce, de la théologie et des mathématiques qu'il exposait à la reine. Son livre en a gardé le caractère. C'est le livre des conciliations impossibles, disait Feuerbach. Pour nous, nous aimons mieux y voir l'application de sa maxime favorite : « chargé du passé, gros de l'avenir. » Le passé, c'est-à-dire ce qui ne pouvait pas revivre devait servir dans sa pensée à une élaboration supérieure du christianisme, dont les premiers traits épars se rencontrent déjà dans sa préface. On y pressent déjà je ne sais quelle nouvelle exégèse et comme la préparation de la *Deutsche Aufklarung*. Ne vous y trompez pas : Leibniz ne parle pas ici le langage ordinaire des apologistes ; une érudition énorme le soutient dans son œuvre de restauration, mais on se tromperait, si l'on croyait qu'il n'y a que de l'érudition, fût-ce la plus solide dans ce livre. Il dépasse son temps et domine son érudition par l'unité de pensée. Nous ne prétendons pas dire qu'il ait toujours dominé son sujet par la forme, il le domine certainement par l'esprit. Aussi, sans le vouloir et sans qu'il en ait l'air, ce cours de théologie pourrait bien être *finis theologiæ*, car il dépasse la théologie, tout en expliquant à la reine ses mystères et ses miracles. Nous sommes loin ici de l'antique prétention du moyen âge : *philosophia theologiæ ancillans*.

Sans doute, on peut trouver plus nette la situation de Bayle disant : « la théologie fait tort à la philosophie. » Bayle était ici très en avant de son siècle et

Leibniz paraît être resté en arrière de son adversaire par ses subtilités théologiques. Mais, si vous allez au fond, vous vous apercevrez bien vite que ce n'est là que l'avantage apparent du scepticisme sur tout dogmatisme. Leibniz, à chaque page, brise le joug de la théologie et il réfute la plupart des objections de Bayle, non en théologien, mais en philosophe. La théologie fait Dieu personnel, guidé par des vues particulières, ayant des volontés arbitraires. Le Dieu de Leibniz se dirige par des vues générales et n'a que des volontés universelles. Comment résout-il l'objection fondamentale de Dieu auteur du péché, du mal dans le monde ? C'est toujours par la considération de l'univers, c'est-à-dire de l'ensemble. Il se sert de cette considération de l'univers ou système universel des choses, pour réformer les écarts et dissimuler les défauts de l'univers actuel avec une incomparable habileté. Ce n'est point là la voie des théologiens *ni leur* méthode. C'est donc par des arguments et des méthodes étrangers aux théologiens qu'il soutient la théologie : c'est là ce que nous appelons avoir dépassé la théologie.

Il en est de même de la question de la liberté et du déterminisme, de leurs rapports et de leur accord. C'est ici surtout qu'avec beaucoup de citations et de retours empruntés au passé, Leibniz nous paraît *gros* de l'avenir. Il y détruit la chimère de la liberté d'indifférence et il y substitue le déterminisme, mais il faut bien s'entendre sur ce mot. Ceux qui y voient un synonyme de fatalisme, n'ont pas compris Leibniz. Son déterminisme est tout imprégné de l'idée de fin et de but, c'est-à-dire de l'idée du bien.

L'homme n'agit que suivant la loi des causes finales et en vue de l'idée du bien. Avec la doctrine des idées innées, des instincts et des penchants naturels, il est bien clair qu'il ne peut y avoir de liberté indéterminée. Un vouloir vide n'arriverait pas à la volonté : le but détermine l'acte, le choix suit la plus grande inclination. La raison, suprême harmonie n'est ainsi dans un sens sublime et vrai que le penchant vainqueur pour le bien. Il n'y a rien de plus beau, de plus juste et de plus sage que l'homme agissant naturellement et librement suivant l'ordre des causes finales, comme Dieu lui-même, auteur de tout bien, architecte de l'univers, suivant les règles de la morale de la justice dans sa liberté suprême qui n'exclut pas une nécessité morale, nullement métaphysique, celle de faire le bien, de faire le mieux, et même de permettre le mal, mais en vue du bien et toujours par le choix du meilleur. L'homme imite Dieu par la pratique des vertus : c'est ainsi que se rétablit l'harmonie morale de la personne, que se réconcilient la sensibilité et la raison et que se forme le caractère. « On préfèrera toujours, nous dit-il, le *naturel* de Caton, dont Velléius disait qu'il lui était impossible de faire une action malhonnête, à celui d'un homme qui sera capable de balancer. »

Leibniz a, sur ce sujet, des vues qui dépassent la théologie même mystique et qui semblent s'échauffer aux rayons d'une glorieuse théophilanthropie. La morale devient ainsi le couronnement naturel du temple de la Raison, de ce palais des Destinées où se déroulent en séries les événements et les choses. Que deviennent alors ces mots encore bien mathématiques de déterminisme, de mécanisme et de dyna-

misme? Ils s'assouplissent, ils fléchissent et se fondent sous un rayon de la grâce, sous ce soleil de morale et de justice. L'amour du bien y attendrit même les mathématiques.

On ne comprendra rien à la *Théodicée*, je le répète, si on la sépare du milieu qui l'a vu naître et des habitudes de son auteur. C'est ainsi qu'un contemporain, un savant, le secrétaire perpétuel de l'Académie de Berlin, nous paraît s'être gravement trompé dans ses appréciations d'ailleurs si critiques qu'il en fait, dans un discours récent sur Leibniz. M. Dubois Reymond voulant rendre compte des erreurs théologiques qui déparent ce livre, nous dit : « la source du mal, chez Leibniz, c'est la théologie à laquelle son siècle est encore asservi, la théologie qui mêle à toute science ses hyposèses et qui s'oppose au libre développement de la pensée. Il fallait que le XVIII[e] siècle vînt accomplir son œuvre. » Sans doute : nous le savons bien, mais la *Théodicée* et son auteur sont ici mesurés à l'étiage actuel de l'Académie de Berlin, dont le secrétaire perpétuel refuse à Leibniz le libre développement de la pensée. Pour nous, nous serons moins sévère et nous ferions remarquer volontiers que, malgré les lacunes et les *à priori* de la méthode théologique, il est surprenant de voir comme il reste supérieur à son sujet, comme il en est maître et comme il sait cacher sous le mystère la vérité scientifique. Témoin ce Dialogue de Laurent Valla avec Antoine Glarea, continué par lui, qui contient tous les principes de son déterminisme.

Il est un second point qui a frappé très-justement M. Reymond : c'est ce mélange de la théologie et des

mathématiques qui fait, non sans raison, au secrétaire perpétuel de l'Académie de Berlin, l'effet d'un centaure ou d'un hippogriphe. Il faut citer ce morceau : « L'alliance contre nature de la théologie spéculative avec les mathématiques n'éclate nulle part chez Leibniz avec plus de force que dans l'idée fondamentale de sa *Théodicée*. Dès son enfance, c'est lui-même qui le rapporte, un problème, une énigme l'avait tourmenté ; c'était de savoir où était la source du mal métaphysique, physique et moral, — de l'imperfection, de la douleur et du péché, — Dieu ne pouvant avoir créé le mal en sa toute-puissance, en sa bonté infinie. Ce mystère le préoccupait, lorsque la reine de Prusse, Sophie-Charlotte, à qui les écrits de Bayle avaient inspiré le même souci, lui demanda de lui résoudre cette difficulté. On sait que la théorie des maxima et mimina des fonctions lui devait beaucoup, grâce à la méthode des tangentes qu'il avait découverte. De là vint qu'il se représenta Dieu créateur comme un mathématicien qui résout un problème de mimina, ou plutôt pour parler la langue d'aujourd'hui, un problème de variations : le problème, c'est de trouver dans un nombre infini de mondes non créés, celui pour lequel la sonmme de mal nécessaire est un minimum, absolument comme on trouve le chemin le plus court entre deux points, la plus grande surface à volume égal, la courbe de la chute la plus rapide. C'est ce monde le meilleur possible que Dieu a créé : c'est le monde où nous vivons. » Et M. Reymond critique ce point de vue : « Sans rire avec Voltaire de l'opinion de Leibniz, il faut pourtant reconnaître, — personne ne l'a su mieux que Leibniz, — que tout problème

de maximum et de minimum suppose la variablité continue d'une fonction ou de la fonction elle-même, dans des conditions déterminées. Le problème à résoudre n'est donc modifié qu'en sa forme : car comment concilier avec la nature de Dieu que des conditions aient pu lui être dictées d'avance, conditions contraires à son essence, avant même qu'il y eût un monde? »

Rien de plus juste et de mieux dit : mais c'est là tout Leibniz : si vous ne voulez pas le suivre sur ce terrain, il faut supprimer Leibniz et son livre.

Faire du péché la condition *sine quâ non* du bien dans ce monde est sans doute une affirmation tranchante qui rappelle celle de Hégel : « tout ce qui est réel est aussi rationnel. » Un calcul des biens et des maux est tout à fait insoluble par les mathématiques, car il ne s'agit point là d'un problème de minima et de maxima : il reconnaît lui-même qu'il ne travaille pas sur des *quantités*, mais sur des *qualités*.

Leibniz eut dû voir que la théologie n'a rien à gagner aux découvertes mathématiques, que ce sont là deux mondes séparés et distincts. Cette idée même d'un calcul de l'Infini est, malgré de pieuses et respectables illusions, tout ce qu'il y a de moins théologique et de plus contraire à la conception fondamentale de la *Théodicée*. On ne comprend pas qu'il ait voulu les unir. Le calcul différentiel, c'est le triomphe du mécanisme et de la loi de continuité, c'est une découverte qui ruine à jamais le sens mystérieux que notre ignorance attache à ce mot d'infini et qui lui substitue l'idée de raison suffisante et celle de changement continu. Il n'y a pas d'absolu, il n'y a

plus de transcendance, il n'y a plus d'infini, puisque je le soumets au calcul. Il n'y a que des petites différences, que des passages insensibles que la loi de continuité qui harmonise tout, règle et calcule. Et c'était sur cette invention si bien faite pour jeter les métaphysiciens dans la plus profonde stupeur, que Leibniz prétendait étayer l'édifice ruineux d'une *Théodicée*. Il y a là quelque chose qui confond et qui très-certainement dépasse la portée de notre esprit.

Il en est de même de son analyse fameuse des contingents, par laquelle il croyait être parvenu à résoudre le problème du libre et du nécessaire, en rattachant les vérités contingentes à un principe purement logique, celui de raison suffisante. Cette extension du calcul de l'infini à des vérités transcendantes et qui ne dépendent point des mathématiques était évidemment une grande hardiesse, lorsqu'elle s'appliquait aux objets de la morale et aux tendances de la liberté humaine : elle n'a point échappé à la critique de Kant, qui reproche à ce principe de n'avoir qu'une portée purement logique et de ne pouvoir dépasser la sphère des jugements analytiques. La morale ne pouvait être une simple dépendance de l'art du calcul. Les séries infinies dont il se servait pour la solution conduisent à l'infini et la cause première devenait ainsi un *postulat* de sa méthode. Mais il est juste aussi de reconnaître, laissant de côté ses excursions métaphysiques et ses opinions sur la racine même des contingences, *radix contingentiæ*, que c'était là la plus haute tendance scientifique; elle a ouvert aux sciences morales un horizon nouveau, elle a fondé le calcul des probabilités.

Toutefois, le but moral du livre en prime le côté scientifique, Leibniz nous le dit lui-même dans sa préface, dans son discours préliminaire et dans le cours de tout l'ouvrage. « Il avoue d'avoir examiné aussi depuis fort longtemps et qu'il avait délibéré quelquefois de publier sur ce sujet des pensées *dont le but principal* devait être la connaissance de Dieu *telle qu'il la faut* pour exciter la piété et pour nourrir la vertu; » et il ajoute : « Enfin, j'ai tâché de tout rapporter à l'édification. » — « C'est la cause de Dieu que je plaide. »

De tels livres ne sauraient être purement scientifiques ; c'est ce qui en fait le principal mérite pour certains usages auxquels ils sont propres : tels que le redressement des esprits et l'édification des âmes. Pascal, touché de la grâce, subordonne tont à son apologie du christianisme. Malebranche, sur le déclin de sa vie, ne veut plus s'occuper que de morale et de religion. Leibniz compose la *Théodicée* à la demande de la reine Sophie-Charlotte. Le but moral du livre est donc parfaitement établi et l'idée d'une mauvaise plaisanterie qu'on lui prête doit être complètement écartée. Mais il se peut qu'à ces mobiles élevés de la gloire de Dieu et du bien du prochain, se mêlent d'autres motifs moins purs et plus terrestres, Les livres qui ne sont pas de pure science sont tous plus ou moins exposés au soupçon. Tantôt c'est une thèse que l'on soutient, une cause que l'on plaide, comme le dit Leibniz lui-même, tantôt c'est un service que l'on rend, une utilité que l'on en tire, utilité toute morale bien entendu, car avec Leibniz il ne peut être question de profit.

Or, Leibniz avait très-certainement un but principal en écrivant ce livre. La science devait l'aider à l'obtenir, mais ce but n'était pas exclusivement scientifique : il faut savoir le reconnaître, car il y aurait un autre inconvénient tout aussi grave à dépasser le but et à prétendre que Leibniz a fait dans ce livre plus qu'il n'a voulu faire. Ce livre est dirigé contre les libres penseurs. Nous en avons, dans sa correspondance même, une preuve tout à fait décisive. La duchesse parle du livre de Collins intitulé *la Religion de personne* et ajoute : « Il est fort joliment écrit, mais je m'étonne qu'on permet d'imprimer un si méchant livre, car on pense assez naturellement ainsi, sans autoriser que chacun doit penser selon sa fantaisie. Les fréquentes opinions qu'il allègue ont tousjours esté sans qu'il les allègue et vous auriez pris bien de la peine en vain pour le beau livre que vous avez fait (1). »

Leibniz répond : « La religion de V. A. E. est très-solide, lorsqu'elle approuve tout ce beau passage de l'Écriture : « Celuy qui a fait l'œil ne verroit-il pas ? Et Celuy qui a fait l'oreille n'ouïroit-il pas luy-même ? — Si cet Antoine Collins n'en convient pas, il ne sera guère raisonnable. Mon livre de *Théodicée* a esté basti à peu près sur cette considération, et on le trouve assés édifiant même en Angleterre (2). »

(1) IX, p. 394.

(2) P. 395. Il y revient dans une lettre à Toland dont il réfutait le matérialisme panthéistique : « Madame l'Electrice a coustume de citer et de louer particulièrement ce passage de l'Ecriture qui demande s'il est raisonnable que l'auteur de l'œil ne voye rien, et que

Ainsi, c'est sur le principe des causes finales que Leibniz a bâti son traité de *Théodicée* : il nous le dit lui-même. L'œil est un admirable instrument, adapté à sa fin qui est la vision. L'oreille est un mécanisme d'un art infini pour remplir son but qui est l'audition. Tous deux nous révèlent la main de l'artiste, de l'architecte qui a créé ces organismes délicats. Or, comment celui qui a fait l'œil ne verrait-il pas, comment celui qui a fait l'oreille n'entendrait-il pas ? Comment celui qui donne la connaissance aux autres ne serait-il pas connaissant lui-même ? Donc Dieu, créateur et conservateur de son œuvre, auteur et maître de l'univers corporel, conçu comme une intelligence supramondaine, un être infiniment sage, infiniment bon, comme la première raison des choses et leur fin dernière existe : il est la cause suprême et la fin des êtres. Et cette suprême sagesse, jointe à une bonté qui n'est pas moins infinie qu'elle, n'a pu manquer de choisir le meilleur. Voilà tout le plan de l'œuvre.

Tout dépend donc pout l'appréciation de la *Théodicée* de la position prise à l'égard du principe des causes finales. Si vous renversez ce principe, si vous le déclarez peu scientifique, comme Descartes, la *Théodicée* devient impossible. D'abord, il n'y a plus de science de Dieu ou de la cause première, et alors

l'auteur de l'oreille n'entende pas : c'est-à-dire qu'il n'y ait point de connaissance dans le premier estre dont vient la connaissance dans les autres, » et il fait appel à son principe de la raison suffisante qui « nous oblige d'aller au-delà de ce qui est matériel, parce que la raison des déterminations ne s'y sauroit trouver. »

à quoi bon le justifier? Cette justification elle-même pourrait bien n'être qu'une impertinence. Puis, en second lieu, l'harmonie préétablie devient une chimère et une impossibilité; car elle est l'harmonie de deux ordres de causes : les causes efficientes d'où dépendent les lois du mouvement et les causes finales desquelles dépendent les perceptions des âmes sous la loi du bien. Mais, si vous retranchez l'une des ordres de causes, si vous supprimez l'un des deux règnes, il n'y a plus d'harmonie. Il s'ensuit bien évidemment que c'est enlever à l'optimisme sa base, l'idée du Dieu bon. Si donc vous niez les causes finales, vous supprimez du même coup la *Théodicée*, mais alors, vous êtes en dehors des plus nobles tendances de la philosophie moderne de Kant.

Si, au contraire, vous êtes partisan des causes finales, ce livre prend à vos yeux un très-grand prix. Vous êtes pour Leibniz contre Spinosa, et si nous traduisons cela en science contemporaine, pour Agassiz contre Haeckel, je ne dis pas contre Darwin, car Darwin est bien éloigné de nier la finalité dans la nature. Vous admirez alors non-seulement la *Théodicée*, mais la méthode qui lui a fait découvrir de belles harmonies providentielles entre les deux règnes de la natnre et de la grâce. Vous trouvez non-seulement très-beau, mais, très-scientifique, son essai *anagogique* dans la recherche des causes, qui procède tout entier de cet esprit et dont la conclusion est que l'univers est un hymne à l'Éternel, *hymnus Galeni*, alors vous entrez en enthousiasme avec lui et vous prétendez que la médecine elle-même dépend de la considération des finales.

Sans vouloir juger ici et d'une manière épisodique, ce grand procès que des livres comme la *Théodicée* soulèvent, il me semble qu'il y a lieu de distinguer entre l'usage et l'abus de la finalité dans la nature. Si Descartes et Spinosa ont tort de l'exclure d'une manière absolue de la science, Leibniz ne tombe-il pas dans un excès contraire en la mettant partout, et en en faisant pour ainsi dire la méthode unique. La sagesse et la bonté de Dieu ne sauraient exclusivement servir de règle à la science humaine, parce que se mettre à la place de Dieu pour juger son œuvre est une présomption singulière. Il y a de même quelque abus à faire dépendre comme il le fait, les lois du mouvement de la perception du bien et du mal, les causes efficientes des causes finales et la nature de la morale.

Le principe du meilleur enfin n'est qu'un principe de finalité exagérée. Dieu fait le monde en vue d'un but de morale et de justice définie. L'idée de choix suppose l'idée de fin. On a même dit que la sélection naturelle de Darwin indiquerait une certaine tendance analogue; que sera-ce donc de la sélection divine qui voit les fins des choses, qui les ordonne d'avance en vue de cette fin suprême qui est le bonheur des élus. On peut dire que la finalité la plus excessive domine la conception créatrice. Il était temps que les sciences biologiques, et la première de toutes, la physiologie, vinssent détruire toutes ces finalités cosmiques, imaginées après coup pour assigner aux divers êtres à la surface de la terre un rôle antagoniste et pourtant harmonieux. Le règne de la *concordia discors* est irrémédiablement

fini : il a eu dans Leibniz son dernier et plus illustre représentant. Le Cosmos de Humboldt n'est évidemment point bâti sur la même hypothèse que celui du philosophe de Hanovre. On peut prévoir toutefois que le Cosmos de Humboldt qui repose sur l'idée du devenir des choses et d'un vaste développement, ne résistera pas lui-même aux nouvelles découvertes de la science et sera remplacé par un autre. Déjà Haeckel trouve cette conception bien timide et remonte aux origines de la vie tirée de la génération spontanée. D'autres hypothèses viendront à leur tour, lorsque les temps seront mûrs. Il est permis de douter qu'elles soient plus ingénieuses ou plus scientifiques. On arrivera enfin à reconnaître que ces cosmogonies et ces cosmologies sont des tentatives hasardées d'une philosophie de la nature encore dans l'enfance, tant que la phisiologie, la chimie et les autres sciences n'auront point dit leur dernier mot sur ces difficiles problèmes de la vie, de la sensation et du mouvement.

Mais revenons à nos princesses.

CINQUIÈME PARTIE.

—

La duchesse Sophie avait plus que jamais besoin de distraction depuis la mort de sa fille; et l'amitié de Leibniz lui était d'autant plus nécessaire. Elle lui écrivait: « Je crois que je reste tant en ce monde que parce que je me tranquillise l'esprit. J'ai perdu tant d'enfants que je ne voy plus, dont la perte me touche le moins que cela m'est possible. Il faut bien que je me console aussi que celuy qui est en vie (l'Électeur Georges-Louis), ne me veut voir non plus et veut estre vivant, comme s'il estoit mort pour moi. Le mal est que je le croy entre les mains du diable qui luy fait de méchantes affaires. »

Ses vieux amis, le comte Palmieri, le duc Antoine Ulrich lui-même qu'elle croyait devoir précéder dans la tombe, mouraient autour d'elle. Mme de Harling, l'ancienne gouvernante de Sophie-Charlotte était gravement malade. Mais sa gaîté, son humour, et par-dessus tout, son heureux tempérament résistaient à toutes ces épreuves. Elle se représente, dans ses jardins d'Herren-Hausen, où elle avait maintenant son ménage, faisant le métier des abeilles. Elle se console par les nouvelles de ses petits-enfants : « Ce qui me fait bien du plaisir, c'est de

sçavoir ma petite fille (Sophie-Dorothée) si heureuse, et de voir de plus en plus qu'elle le mérite par sa bonne conduite. Elle escrit très bien et bien mieux que sa dame d'honneur, qui sera bientôt grand'-mère (1). » Elle se réjouit avec Leibniz d'être bisaïeule, et espère bien de l'être plus d'une fois : « Nostre princesse royale, lui écrit-elle encore, partit mercredi tout en pleurs (pour la cérémonie du mariage), mais la Sainte-Écriture dit : Ceux qui sèmeront en pleurs, feront la récolte en joye (2). »

Elle assiste désormais aux changements de ce monde en spectatrice désintéressée. C'est là toute sa philosophie. Elle plaisante Leibniz qui lui souhaite à chaque nouvel an la couronne d'Angleterre. Elle n'a plus d'ambition : elle est bien revenue, s'il faut l'en croire, des grandeurs de ce monde : « Je pourrois estre la grand'-mère de la Reyne Anne, et ma chair m'est plus chère que celle des catholiques dans leur messe, mais elle ne fera point de miracles (3). » Elle dit que sa mort serait, sans doute, plus belle si, selon les vœux de son ami, ses restes étaient inhumés à Westmister, mais que son esprit ne lui donne pas de si tristes pensées. Puis, avec son enjouement habituel, elle ajoute à propos de la prétendue découverte de la pierre philosophale : « Je plains le pauvre faiseur d'or de se trouver à Konigstein : il mériteroit mieux qu'on fît la guerre pour luy qu'on la fit autrefois pour la belle Hélène, car il produit un métal durable, mais la belle Hélène est à présent aussi laide que le pendu que l'homme

(1) IX, p. 255.
(2) *Ibid.*, p. 245.
(3) *Ibid.*, p. 390.

qui mange les chats veut manger pour de l'argent (1). »

La correspondance continue encore longtemps entre la Duchesse et Leibniz, sur ce ton, moitié badin, moitié sérieux. Ils s'envoyaient des caractéristiques souvent très-piquantes, soit sur les originaux de la cour de Hanovre, soit sur les princes du temps. La Duchesse est très-mordante dans ses notes intimes sur les Anglais résidants à Hanovre, et montre ce qu'elle aurait pu faire si elle se fût exercée dans le genre des portraits. Leibniz ne l'est pas moins dans sa *Théologie des Princes* (2).

Au nombre des plus grandes affaires de cour sont les mariages. La Duchesse passait une partie de sa vie à marier ses enfants et petits enfants. C'était par de solides alliances qu'elle accroissait l'éclat et la puissance de sa maison. A Dieu ne plaise que nous transformions son fidèle Leibniz en agent matrimonial, aux ordres des princesses. Il avait toutefois le signe de la vocation : un jugement sain et une grande habileté de négociateur. Mais il n'avait pas toujours eu la main heureuse : témoin le mariage de la jeune princesse Caroline de Wolfenbuttel avec le Czarewich, dont la mort fut si tragique et la vie si peu digne d'un fils de Pierre-le-Grand. Parmi les grands mariages auxquels Leibniz a assisté ou coopéré, citons celui de Louise-Dorothée-Sophie, fille du très-puissant Électeur de Brandebourg, avec Frédéric, prince héréditaire de Hesse, puis celui de Frédéric-Guillaume avec Sophie-

(1) IX, p. 308.

(2) Il appelle ainsi une sorte de clef explicative de leurs surnoms (T. VIII, p. 326, et, pour les Anglais, t. IX, p. 5 et 6).

Dorothée, princesse royale, petite-fille de la duchesse Sophie. Elle la suit à Berlin, et se montre heureuse et fière de ses succès, de son bonheur, de sa bonne conduite. On juge de sa joie à la naissance d'un fils, d'un prince de la maison royale d'Angleterre. Leibniz, qui tire parti de tout pour prendre des brevets d'invention, lui écrit à ce sujet qu'il ne comprend pas qu'on n'ait pas perfectionné et appliqué aux signaux le langage des canons. C'est une télégraphie qui, suivant lui, pourrait rendre de grands services (1).

La duchesse Sophie était devenue l'intermédiaire entre Leibniz et son fils l'Électeur. Georges-Louis reprochait à l'historiographe de Hanovre ses fréquentes absences. C'est à l'une d'elles que l'Électrice fait allusion dans un billet de janvier 1709 : « L'Électeur disoit qu'il vouloit faire mettre dans les gazettes une récompense à celuy qui vous retrouveroit ; et on ne sçeut que quelques jours après que vous estiés à Berlin. » Elle lui écrit, le 15 mars 1711 : « Il semble que vostre voyage a esté malheureux de toutes les manières, puisqu'à Berlin on vous a pris pour un espion, et qu'icy on prend en mauvaise part que vous estes parti sans avoir demandé si le maistre en estoit content et n'avoit point d'autres ordres à vous donner. Je ne voy aucun signe d'ailleurs qu'on prend garde icy avec qui vous conversés. »

(1) « Je me suis estonné plusieurs fois que les grands princes n'ont point établi le langage des canons pour se signifier promptement certaines choses. Comme il y a des cavaliers d'ordonnance en relais, les canons disposés en distance convenable signifieroient bientôt une chose dont on seroit convenu. Et même on pourroit establir un alphabet par les intervalles des tirs. » (T. IX, p. 264.)

Il y avait toutefois une grande affaire qui le retenait à Hanovre, qui le ramenait, lorsqu'on le croyait parti peut-être pour toujours : c'est celle de la succession au trône d'Angleterre, qui forme l'un des points culminants de sa vie d'homme d'État et de sa correspondance. Leibniz ne s'était point endormi sur les premiers succès obtenus, et que la mort du duc de Glocester allait sans doute permettre de pousser plus loin. Or, c'est l'époque de la lettre connue sous le nom de : *The Jacobite letter of the Princess Sophia.* Le titre même donné à la lettre de la Princesse prouve qu'elle n'avait pas alors grand désir du trône d'Angleterre ou qu'elle croyait cette couronne peu accessible pour elle, ou qu'elle reconnaissait l'inaltérabilité des droits du fils de Jacques II.

Était-ce par boutade, par dégoût, par excès de royalisme qu'elle avait ainsi répondu aux avances de Stepney ? On l'ignore ; mais ce fut au tour de Leibniz d'intervenir pour arranger l'affaire si étrangement compromise par la Duchesse. Il le fit d'abord en rédigeant plusieurs mémoires pour bien établir les droits de la maison de Brunswic-Lunebourg à l'égard de la succession d'Angleterre ; mémoires très-remarquables par la vigueur des déductions qu'ils renferment (1). Mais il ne borna pas à cela son action ; il obtint de la Duchesse de démentir la lettre jacobite, et il le fit en ces termes dans une lettre à Stepney, datée de Zell, le 18 janvier 1701 : « Et comme lorsqu'elle vous respondoit, elle n'estoit pas si bien informée qu'elle l'est maintenant de la manière tout opposée aux maximes des

(1) Voir ces Mémoires, p. 215 à 238, t. VIII ; 61, 127, 403, IX.

Anglois et de leur Église, dont on élève en France un jeune Prince de leur nation, il luy paroist moins vraisemblable qu'ils voudront s'y attacher (1). »

Mais il eut beaucoup de peine à faire revenir la Duchesse de ses répugnances. Leibniz, à ce moment, se trouvait complètement isolé dans ses efforts pour la décider. La duchesse Sophie ne voulait pas céder. Le roi Guillaume paraissait n'avoir plus besoin d'elle. Il l'avait quittée à La Haye (20 octobre 1700), bien convaincu de la réalité de son refus ; il paraissait alors n'avoir des vues que sur son petit-fils, le prince électoral de Brandebourg, Frédéric Guillaume, qui fut plus tard roi de Prusse. Depuis lors, on avait voulu lui faire reconnaître le fils de Jacques II ; mais, à la veille de réunir un nouveau Parlement (21 février 1700), il paraît s'être adressé à son vieil ami, le duc George-Wilhem de Celle, et l'avoir prié de faire un dernier effort sur la volonté de la Duchesse. « Elle se réduisoit, dit Leibniz, à consulter le Roy sur ce qui estoit à faire. »

Cette attitude passive de la Duchesse a donné lieu de supposer qu'elle était sincère dans ses hésitations. La lettre du 18 janvier fut un pas décisif, bien que très-mesuré, dans la négociation, et ce pas, c'est à Leibniz qu'on doit de le lui avoir fait faire, et à Guillaume III de l'avoir interprété comme un acquiescement formel à son désir (2). Il en prit acte dans le discours du Trône, à l'ouverture du Parlement. Dès lors, il n'y avait plus moyen pour elle de se dédire.

(1) Je cite le texte le plus explicite ; il y a une légère variante dans celui qui a été imprimé (Cf. p. 240). C'est la Duchesse qui paraît avoir exigé de Leibniz cet adoucissement.

(2) Voir cette lettre, t. VIII, p. 239, et celle de Bothmar, t. IX, 333.

La duchesse Sophie, après un voyage du duc de Malborough à Hanovre, fit une seconde démarche, celle-là beaucoup plus compromettante. Dans une lettre à l'archevêque de Cantorbéry (5 nov. 1705) : « Quoy qu'il en soit, lui écrit-elle, je suis preste à faire tout ce que mes amis exigeront de moy, supposé que le Parlement jugeât qu'il serait nécessaire *que je passasse la mer.* » Cette lettre eut un double effet : elle fut l'occasion pour les whigs, de présenter le bill de régence qui confirmait le mode de réglement de la succession hanovrienne; mais elle lui attira une motion perfide de lord Haversham, énergiquement secondée par Buckingham, *pour l'inviter* à venir en Angleterre, motion qui excita les inquiétudes et les soupçons d'une reine ombrageuse comme Anne et qui fut repoussée par les whigs, comme un piége à raison de son origine jacobite. Cette tactique du parti whig ne fut pas comprise à Hanovre, où Leibniz rédigea sous forme de dialogue et sous le couvert de Rowland Gwynne, un mémoire pour montrer l'inconséquence de ce parti (1).

La duchesse Sophie, avec son rare bon sens, avait prévu ces difficultés. C'est à les résoudre que Leibniz ne cessera de travailler dans ses dernières années. Il écrit à Spanheim, ambassadeur du Roi de Prusse à Londres ; il raille Harley de sa lenteur ; il prouve à Hutton qu'il est urgent d'assurer la succession dans la

(1) Ce dialogue, composé par Leibniz en français, traduit par sir Rowland en anglais, fut envoyé pour l'impression, à un juif d'Amsterdam, Mesquita, et, de là, en Angleterre, au quaker Obadiah-White. C'est une paraphrase de la lettre de Sophie. Les whigs voulurent détruire ce pamphlet qu'ils jugeaient impolitique.

ligne protestante et il interprète comme lui, dans un sens favorable, le changement de ministres qui a eu lieu en septembre 1710. « Les Whigs et les ministres ont perdu le peuple. » Il se déclare hautement pour la Reine, l'Église et la succession dans l'illustre maison de Hannover (1). Il écrit au baron d'Urbich, son ami, qu'il a des amis considérables dans l'un et dans l'autre parti, qui lui donnent de bonnes informations de temps en temps. C'était sa politique : détruire la distinction entre les Whigs et les Torys, et n'en faire qu'entre les Jacobites et les autres. Il était en train de développer ses plans à la Raugrave palatine Louise, et à la Duchesse mère ; il certifiait à la Princesse électorale qu'il avait de grandes espérances nonobstant les événements passés, et lui annonçait d'importantes correspondances avec Schulenbourg et Steinghens (2), lorsqu'un véritable coup de foudre éclata et vint tout brouiller de nouveau.

C'était une lettre menaçante de la reine Anne à l'Électrice Sophie, lettre datée du 19 mai 1714, contenant une véritable déclaration de guerre à l'Électrice et à toute sa famille. C'était un coup préparé et médité par Bolingbroke. Avant d'en décrire tous les effets, il faut connaître l'attaque.

« Madame ma Sœur et Tante,

« Depuis que le droit à la Succession de mes
« Royaumes a esté déclaré appartenir à vous et à

(1) T. IX, p. 315, 380, 403, 417, 442, 498.

(2) Steinghens, envoyé de l'Électeur palatin à Londres, très au courant de l'affaire, réfute avec beaucoup de force un des mémoires de Leibniz. IX, 430.

« votre famille, il s'est toujours trouvé des personnes
« mal intentionnées qui , par des vues particulières
« pour leurs propres intérêts, sont entrées dans des
« mesures pour attirer dans mes États, même pen-
« dant ma vie, un prince de votre sang. Je n'ay pu
« m'imaginer jusqu'à présent que ce projet eût été
« si loin, et qu'il eût pu faire la moindre impression
« sur votre esprit ; mais, comme j'ay appris depuis
« peu, par les bruits publics qui se répandent avec
« tant de promptitude , que Votre Altesse Électorale
« est aussi de cet avis, il est important, pour la suc-
« cession de votre famille, que je vous dise qu'une
« telle conduite pourroit certainement avoir des suites
« préjudiciables à cette succession même, qui ne peut
« être en seureté qu'autant que le Souverain, qui porte
« actuellement la couronne, en défendra les droits. Il
« y a icy (et c'est ce qui cause tout notre chagrin), une
« multitude d'esprits turbulents. Je vous laisse à pen-
« ser quels troubles ils seroient capables d'exciter s'ils
« avoient quelque prétexte de machiner une révolte :
« ainsi je me flatte que vous ne consentirez à rien qui
« pût troubler mon repos ou celuy de mes sujets.

« Faites moy connoistre, avec la même sincérité,
« que j'en ay agi à votre égard , ce que vous croyez
« que l'on doit faire pour asseurer encore d'avantage
« cette succession; j'y concourray avec zèle, pourvu
« que cela ne soit point au préjudice de ma dignité
« que j'ay résolu de maintenir. Je suis avec beaucoup
« d'affection, etc. »

Nous constatons le premier effet de cette terrible dépêche sur la princesse électorale Caroline : « Nous avons esté dans la crise jusqu'avant hier où on a reçu

un courrier de la Reine avec des lettres pour Madame l'Electrice et Monsieur l'Electeur, et Monsieur le Prince Electoral, qui sont d'une violence digne de Mylord Bolingbroke, et, par là, le Prince Electoral s'est veu presque sans espérance d'aller prendre sa séance selon son droit (7 juin 1714). » C'est un désarroi général.

Leibniz reçoit cette lettre à Vienne, et il écrit qu'il a rendu menaces pour menaces; car ces gens sont timides pendant qu'ils font les faux braves (1): « Je suis bien aise, ajoute-t-il, qu'on fait escrire à la Reine des lettres hautaines. Il faudroit les publier (2): cela irritera

(1) C'était aussi l'opinion de beaucoup d'autres : Schulenbourg nomme entre autres tous les ministres et Bothmar même.

« L'opinion la plus commune estoit que le Prince, sans marchander, alloist en Angleterre et que sur le lieu il demandoit la séance dans le Parlement, ou qu'après avoir receu le *Writ*, il eût pris la poste et se fût rendu près de la Reine avant qu'elle eût le temps de se déterminer ; que sa présence l'auroist empêché de se déclarer de la sorte et de nous faire le tort qu'elle nous prépare. A présent ce n'est plus temps et les affaires ont tellement changé de face, que, sans une espece de miracle, je doute fort que nous montions sur le trône. » (T. IX, p. 483.)

(2) C'était une faute. Quant à la publicité donnée aux lettres, Steinghens s'en plaint à Schulenbourg, dans une lettre datée de Bath, le 13/24 juillet 1714 :

« J'en veux à la *communication de copies de lettres que la Reine et son premier Ministre ont écrites*, en dernière confidence, à la feue Electrice et au Prince Electoral, lesquelles lettres l'on voit et crie icy dans les rues, tout imprimées, au grand scandale et en dépit de la Cour et de tous les bien affectionnés à la succession de Hanover, dont il y a un très-grand nombre parmy les Tories, pendant que les Whigs leur rient au nez, en parlant avec le dernier mépris de la Reine, pour avoir été leur dupe. » (*Ibid.* p. 499.)

la nation. Mais j'y trouve encor un autre bien : ces lettres irriteront Monsieur le Prince Electeur ; rien ne sauroit venir plus à propos, comme auprès de ce président dont parle l'auteur des *Caractères*. Ainsi, Madame, il faut se consoler de ce petit contretemps et croire véritablement qu'il est pour le mieux par rapport à nous. »

Malheureusement Leibniz n'était point à Hanovre, où sa présence aurait contribué à réconforter la Duchesse. Il était à Vienne, c'est-à-dire bien éloigné du lieu où sévissait la crise, et cette fois son optimisme était en défaut. La pauvre Duchesse avait été frappée comme d'un coup de foudre. La lettre suivante, de la comtesse de Buckebourg à la Raugrave, contient le récit authentique de sa mort. Elle est datée de Herrenhausen, le 12 juillet 1714.

La Comtesse de Buckebourg a Louise, Raugrave Palatine.

Herrenhausen, ce 12 juillet 1714.

Madame,

Je me serois donné l'honneur plustost de répondre à vos deux cheres lettres, si notre voyage de Pyrmont, duquel nous ne sommes

Ce Steinghens, qui était la créature d'Oxford, paraît avoir eu la part prépondérante dans l'affaire et l'avoir conduite avec sagesse et modération, dans l'intérêt de la maison de Hanovre. Oxford qu'on a su depuis dévoué aux Stuarts, paraissait être pour elle, Bolinbrocke était contre. Très-opposé aux Whigs, Steinghens, empêche la demande du *Writ* et le projet de voyage du Prince Électoral. Dès le 1er/12 mai, il prévient à mots couverts de l'*intrigue* qui se trame. Il revient à la charge le 4/15 mai, et enfin, après le fatal dénouement, c'est encore lui qui paraît avoir eu le plus de part à la reconciliation (Lettre du 27 juillet / 7 août 1714, p. 501).

de retour que depuis hier, ne m'en eût empêché ; car comme vous savez, ma tres chere Raugrave, l'on n'a pas le temps de se reconnoître dans ces endroits-là, et si quelque chose avoit pu diminuer le chagrin que la grande perte que nous venons de faire nous cause, ç'auroit été ce séjour, où les eaux assoupissent tellement les esprits qu'on est presque comme yvre, et où la foule de toute sorte de gens vous empêche quelquesfois de songer à autre chose qu'à ce qu'on a devant les yeux.

Cependant, Madame, comme les yvrognes en s'eveillant ressentent de nouveau leur chagrin plus que jamais, de même sommes-nous plongés derechef dans nos afflictions, nous voyant dans un endroit où nous étions accoutumés de voir tous les jours notre incomparable Electrice.

Il me semble que tout le monde est mort pour moy, et je me vois tellement abandonnée que je m'étonne moy-même comment je puis résister à tant de chagrin sans tomber malade. Je languis et amaigris à veue d'œil ; enfin, ma chere Raugrave, il n'y a que vous au monde capable de juger combien je souffre par ce que vous ressentez vous-même. Vous me permettez de vous entretenir de notre commun malheur. Ainsi je ne vous épargne point, puisque je trouve aussi de la consolation dans un récit qui donne un nouveau cours à mes larmes.

Vous avez sceu sans doute tout ce qui s'est passé depuis votre départ, mais puisque vous m'ordonnez de vous mander toutes les particularités de la mort subite de notre tres chere Electrice, je vais vous obéir, et vous diray donc, Madame, que le même jour que vous partîtes, qui étoit un mercredy, S. A. E. se plaignit vers le soir d'un grand mal de tête. Cependant elle fit deux tours de jardin et soupa comme à l'ordinaire.

Le lendemain à son reveil comme elle avoit beaucoup sué, on tachoit de la persuader de garder le lit, mais elle n'en voulut rien faire. Cependant quand elle étoit à table, elle se trouvoit si mal de sa colique d'estomac qu'il falloit la mettre au lit. Nous la trouvâmes en cet état vers les 6 heures du soir. J'eus le bonheur de lui persuader de prendre deux lavemens de suite, qui la soulagerent

tellement qu'elle se leva le même soir pour souper avec Mgr l'Electeur.

Le jour d'apres qui étoit le vendredy fatal, le 8me du mois passé, S. A. E. se porta si bien que non seulement elle dîna en public, mais quand nous arrivâmes le soir vers l'heure de la promenade, elle temoignoit une grande envie de se promener, quoyque le temps étoit un peu couvert et menaçoit de la pluye. Elle refusoit les porteurs et marchoit comme à l'ordinaire, parlant toujours des affaires d'Angleterre avec Madame la Princesse El. Ces malheureuses affaires luy tinrent fort au cœur, et la lettre de la Reine par laquelle S. M. refusoit tout plat de ne vouloir avoir aucun de la Maison en Angleterre, tant qu'elle vivroit, avoit tellement frappé notre bonne Electrice que jamais rien ne luy a été plus sensible. Aussi me disoit-elle deux jours avant sa mort : « cette affaire me rendra asseurement malade. J'y succomberay. » — « Mais, disoit-elle, je feray imprimer cette gracieuse lettre pour faire voir à tout le monde que ce n'a pas été par ma faute, si mes enfans perdent les trois couronnes. »

Pardonnez cette digression, Madame ; mais comme, selon mon opinion, c'est là la malheureuse cause exterieure de la perte irreparable que nous avons faite, je ne puis en omettre les circonstances. Après donc que Mad. l'Electrice eut marché quelque temps ainsi, s'entretenant avec Mad. la Princesse El., et que je m'étois tenue éloignée de quelques pas par respect, S. A. E. se tourna vers moy, me donna la main avec cette maniere obligeante et gracieuse dont elle étoit seule capable, et poursuivoit ainsi son chemin entre Mad. la Princesse El. et moy. Elle discouroit de toute sorte de matiere, entre autres de la beauté de Madame Bousch qui se promenoit avec sa sœur à l'autre bout de l'allée, et parloit avec cette vivacité d'esprit qui luy étoit si naturelle. Quand nous étions au milieu du jardin, proche de ces petits cabinets peints, et que nous eûmes traversé l'allée jusqu'à la premiere fontaine qui est vis-à-vis de la chambre de Melle Pellnitz, Madame l'Electrice commença à chanceler et à marcher comme si elle étoit fort lasse. Mad. la Princesse qui s'en aperceut aussi bien que moy, luy demandoit si elle

se portoit mal ; mais elle luy repondit avec un grand soupir, montrant son estomac : « C'est icy, c'est icy. »

Je pris la liberté de luy proposer de vouloir se retirer dans un de ces cabinets pour s'y reposer un peu, et pour la soulager en ouvrant un peu le corset, mais S. A. E. nous monstra que son corps de jupe n'étoit point du tout serré, et nous accorda la priere de vouloir se retirer dans son appartement, comme en effect elle tachoit de faire.

Il commençoit à pleuvoir bien fort, ce qui fit deserter tout le monde, de sorte que Mad. la Princesse El. et moy étions de toutes les dames les seules qui avoient l'honneur d'assister cette Auguste princesse à sa derniere heure, qui arriva un moment apres. Car à peine pouvoit-elle faire dix pas pour aller vers le cabinet le plus proche, que S. A. E. nous dit : « Je me trouve tres mal, donnez-moy votre main. »

J'envoyois d'abord Chiarafan (*sic*) pour chercher du secours et de la poudre d'or. Mad. Campen courut pour appeler les porteurs.

Mr. Wind qui restoit seul avec nous, vouloit faire la même chose, mais je l'en empêchois, voyant que Mad. l'Electrice n'en pouvoit plus et qu'elle tomboit tout évanouie entre nos bras. Elle devint si pesante que nous étions obligés de la laisser aller doucement à terre, quand Mr. Wind l'eut pris sous un bras.

Je pris mon couteau et lui ouvris le corset, et tout ce qui pouvoit la serrer, mais quand je vins luy détacher ses coiffes et sa Steenkerken (*sic*), je m'aperceus qu'elle étoit toute noiratre, et comme elle fit un soupir, avec un certain ton qui marquoit l'angoisse de son cœur, je vis d'abord qu'elle se mouroit. Je me jetay à terre et la pris sur mes genoux.

Mad. la Princesse m'assistoit en tout cela, et nous joignîmes nos prieres pour recommander son ame à Dieu. Nous observâmes un moment apres qu'une paleur mortelle couvroit son visage, et quoyqu'elle ouvrît les yeux à demy, ce n'estoit que pour nous laisser voir que leur lustre étoit éteint, et que cet esprit qui les avoit si bien sceu animer, avoit quitté son illustre demeure.

Jugez, Madame, de ce que nous devinmes. Nos cris et nos larmes

remplirent tout le jardin et attirerent peu à peu toute la cour. On nous apporta ce que nous avions demandé, mais trop tard.

Cependant on essaya tout. J'avois beau dire que notre chere Electrice n'étoit plus en état d'être secourue : on ne pouvoit se l'imaginer, et on étoit encore une heure apres, la tourmenter pour la faire revenir. On luy tira du sang des bras et des pieds. Il en sortit quelque goutte.

L'un se flattoit qu'elle avoit quelque reste de pouls, l'autre que sa couleur se changeoit, qu'un miroir qu'on avoit tenu devant sa bouche, avoit rendu temoignage qu'il luy restoit un peu d'haleine.

Enfin tout cela ne servoit que de faire voir combien l'on souhaitait de pouvoir conserver ses precieux jours. Mais la Providence l'avoit ordonné autrement, et il avoit plû à la sagesse divine d'arrêter cette auguste carriere qui bien que longue avoit été trop glorieuse pour en voir la fin sans un sensible chagrin. Jamais il ne s'est vu une mort plus douce, ny plus heureuse, puisque cette chere et bonne princesse n'en sentit point les atteintes, et étoit tousjours dans une situation à pouvoir mourir tranquillement.

Je n'en puis plus, ma tres chere Raugrave. La tête me tourne. Car mon affliction a été renouvelée de tous les changements que j'ay trouvés icy. Je loge pres de votre appartement. Mad. la Princesse El. avec Mgr. le Prince logent dans l'Orangerie vis-à-vis de Frl. Pellnitz, et l'on mange dans la grande salle. Ainsi on est tout depaysé.

Cependant notre chere Electrice me manque partout, et il n'y a point d'endroit icy où j'ay veu cette incomparable princesse qui ne rouvre une playe qui n'est pas encore fermée.

Je finis, ma chere Raugrave, en vous conjurant de vouloir me conserver l'honneur de votre amitié, etc.

Quant aux causes de la mort, il n'est pas possible de les révoquer en doute. Schulenbourg écrit à Leibniz, de Hanovre, le 2/13 juin 1714 : « La mort de nostre Électrice est attribuée au chagrin que les affaires

d'Angleterre luy ont donné. Vous sçaurés sans doute comme les amis de la maison avoient conseillé de faire aller le Prince Electoral à Londres, et qu'ils lui offroient jusqu'à *m/40 (40,000)* livres sterling par an. Cette instance amena le jeune Schutz, notre envoyé, à demander le *Writ* pour ledit Prince, comme duc de Cambridge, afin qu'il pût avoir séance dans le Parlement. Il s'adressa pour cela au Chancelier de la Couronne, qui en parla à la Reine, laquelle s'offensa que cette demande eût esté portée au Chancelier plus tost qu'à elle. » Or, c'est la duchesse Sophie qui avait donné l'ordre à Schütz de faire cette démarche (1): « La Reine depêcha un courrier icy avec le *Writ*, accompagné de plaintes contre le ministre, auquel elle fit en même temps interdire la Cour. Celuy-cy, s'imaginant que cette défense portoit préjudice à son caractère, prit la poste et vint à Hanover, où il est encor, sans que le maître l'aye jamais voulu voir. La Cour a donc

(1) La lettre de l'électrice Sophie à Leibniz porte : « J'ay donné cependant ordre au Baron de Schütz de *demander au Chancelier* si le Prince Électoral, comme Duc de Cambrige, ne devoit pas avoir un *writ* pour pouvoir aller au Parlement. »

L'ordre existe donc, mais il fut mal interprété par ce dernier, comme un ordre exprès d'exiger le *writ*. Il n'en fut pas moins la cause de tout, et l'on voit, dans Hoffmann, que l'Électeur, dans une déclaration à Harley, rejeta toute la responsabilité de cette démarche impolitique sur sa mère, qui devait la payer de sa vie.

L'Électeur était d'ailleurs dans son rôle : car il avait toujours montré un grande indifférence pour l'affaire de la succession qui passionnait sa mère.

La Duchesse elle-même, dans une lettre à Strafford, dont nous n'avons malheureusement pas le texte, désavouait Schütz.

esté obligée de dissimuler et de déférer aux sentimens de la Reine qui, prenant courage par nostre dissimulation, a dépêché un autre courrier avec trois lettres, une pour Madame l'Electrice, et les deux autres pour Messeigneurs l'Electeur et le Prince Electoral. » (Suit une sorte de résumé des trois lettres : celle à l'Electrice, qu'on a lue, et les deux autres.) « La dernière surtout, en termes si hautains, dit Schulenbourg, qu'un homme de nostre calibre n'escriroit pas à un crocheteur. » La participation de Bolingbrocke est démontrée. Ce fut le premier sentiment de la cour de Hanovre, ainsi qu'on a pu le voir par la lettre de la princesse Caroline à Leibniz.

Schulenbourg l'avait prévue dès le mois de mars 1714 : il n'y a rien à ajouter à sa caractéristique du ministère Bolingbrocke. « Le grand trésorier Harley (1) est un homme intrépide qui connoist l'Angleterre autant qu'il est ignorant des affaires étrangères. Il dépense plus en espions que Cromwell n'a jamais fait. Bolingbrocke est d'un génie supérieur ; il a une facilité merveilleuse à comprendre une affaire ; il travaille sans peine ; est d'ailleurs débauché en vin et en femmes, et fort souvent étourdi dans ses démarches. Ils ne sont nullement amis de cœur ensemble ces deux Messieurs. » Quant à Oxford, le premier ministre de la reine Anne, il résulte des documents que, bien loin d'avoir nui à la maison de Hanovre dans cette affaire, il lui était au contraire favorable.

Aussi Bolingbroke, qui connaissait le caractère changeant de la Reine et voulait parvenir à la dominer

(1) C'est son frère qui avait été envoyé à Hanovre.

exclusivement, Bolingbroke, dont les mesures étaient d'ailleurs si bien prises qu'il se vantait au ministre de France « qu'en six semaines de temps on auroit mis les choses en tel état qu'il n'y auroit eu rien à craindre de ce qui venoit d'arriver, » n'eut point de repos qu'il n'eût renversé son collègue; mais sa chute, qu'il obtint, ne devait point le mener à ses fins : il avait compté sans la mort de la Reine. Ce ministre audacieux ne put empêcher ce qu'il avait tout fait pour éviter ni ramener *le Prétendant,* pour lequel il avait ourdi ses trames et ses intrigues.

La succession au trône d'Angleterre fut maintenue dans la ligne protestante, et ce fut l'électeur de Hanovre qui fut proclamé roi par le Parlement.

La duchesse Sophie n'était plus là pour voir l'accomplissement de l'œuvre commune. Cette pensée était bien de nature à empoisonner la joie du succès pour Leibniz, qui s'écriait : « Cette mort a été celle qu'elle a souhaitée. Ce n'est pas elle, c'est Hanover, c'est l'Angleterre, c'est le monde, c'est moy qui y aye perdu ! » Il lui paya du moins un dernier tribut d'éloges dans des vers d'un sentiment élevé, sur cette femme « qui avait aimé Dieu sans fausseté, fait du bien à son prochain, que l'adversité n'avait pas amoindrie, que le bonheur n'avait pas exaltée, qui avait tout accepté comme venant d'en haut ; femme incomparable qui avait égalé sa grandeur d'âme à l'éclat de sa naissance, pris la raison et la vertu pour conseillères, qui avait donné six vaillants fils au service de l'Europe, qui en avait perdu trois, — sujet de bien des larmes, — au service de la patrie, qui avait encore rehaussé l'éclat de sa maison, déjà si haute, dépassé le nombre des

années dont parle Moïse, et qui, lorsque Dieu l'ordonna, toujours prête, quoique sans préparation, égale aux Sophies, était passée à une meilleure vie. » Ce que Leibniz ne pouvait pas rappeler dans des vers funèbres, c'était le charme, l'esprit, l'humour, le bon sens, dont elle donna tant de preuves dans le cours d'une longue vie, et qui l'avaient rendue chère à tous ceux qui l'approchaient.

Nous nous arrêtons à cette mort: toutefois nous avons les lettres qui furent répondues à la Reine: lettres pleines de mesure et très-politiques qui évitèrent la rupture très-certainement voulue par Bolingbrocke.

Leibniz nous donne, dans une lettre à la princesse Caroline, le secret de ses constants efforts pour la réussite de cette affaire : «Dieu veuille, lui écrit-il, qu'il en soit ainsi et durablement. Rien ne vous peut arriver, Madame, où je ne m'intéresse de tout mon cœur. Vous ne sauriés presque avoir la succession d'Angleterre plus à cœur que moy-même. Car je la considère comme l'unique moyen de sauver la religion réformée et la liberté publique.» C'était dans ce noble but qu'il avait écrit tant de lettres, rédigé tant de mémoires, négocié avec tant de princes et de diplomates, commercé avec les plus illustres hommes d'État de son temps.

Ses lettres à Burnet de Kemney, au sujet de ce trône d'Angleterre et des principes qui doivent diriger sa souveraine, nous livrent le fond de sa pensée sur les formes de gouvernement. Leibniz était un conservateur libéral, ni whig ni tory, dont les maximes politiques allaient toutes à la liberté sans licence. S'il a vu déjà de son temps, avec une sûreté de jugement qui

fait honneur à sa perspicacité, quelques-uns des dangers du gouvernement constitutionnel et du *secret ballot* des Anglais, s'il s'est préoccupé du despotisme des assemblées et du péril de remettre toutes les affaires à la pluralité des voix (1), il est resté toujours très-ferme sur le fond même des principes constitutionnels et d'accord dans tout ce qui est essentiel avec l'école libérale moderne. C'est ainsi que sans aller jusqu'à la République d'Harrington dans son *Oceana*, il se déclare pour le gouvernement des Provinces-Unies : « où l'on se range assez ordinairement à la raison dans les matières importantes de l'État (1). » Il comparait avec esprit le roi d'Angleterre et son Parlement à un mari et à sa femme dont les rapports pouvaient

(1) Il dit, entre autres choses sur ce sujet : « Le remède de la pluralité des voix données soit publiquement, soit en secret, en ballotant, n'est pas suffisant pour réprimer ces abus. Les ballotations servent en quelque manière contre les cabales, et font qu'il est plus difficile de s'asseurer des suffrages par de mauvaises voyes ; mais elles ont cet inconvénient que chacun peut suivre son caprice et ses mauvais desseins, sans avoir la honte d'estre découvert, et sans estre obligé d'en rendre raison. *Ainsi, il faudroit penser dans le monde à des lois qui pussent servir à restreindre le pouvoir arbitraire, non-seulement dans les Rois, mais encor dans les assemblées, lorsque les animosités et les cabales y prévalent sur la raison.* » (T. VIII, p. 274.)

(1) Dans une lettre à Burnet de Kemney, où il cite Harrington et vante ce qu'on appelle la « composition amiable, » sorte de remède à la pluralité des voix ; il voulait aussi qu'on fût obligé de donner les votes par écrit, que l'on en fût responsable, même dans une autre assemblée, qu'il y eût deux épreuves, etc. (T. VIII, p. 187 et 284.)

parfois être tendus, mais qui étaient forcés de se mettre d'accord. On est heureux de penser qu'il se fût efforcé de faire triompher ces maximes sur le trône d'Angleterre, s'il avait en le bonheur d'y voir monter Sophie, et qu'il a mérité, dans ce siècle, d'être rangé au premier rang des défenseurs des libertés publiques.

ORLÉANS. — TYPOGRAPHIE ERNEST COLAS.



